LE MARIAGE DE LOTI

"E hari te fau. E toro te faaro E no te taata."

\_Le palmier croîtra, Le corail s'étendra, Mais l'homme périra\_.

(\_Vieux dicton de la Polynésie\_)

A Madame Sarah Bernhardt Juin 1878.

\_Madame,

A vous qui brillez tout en haut, l'auteur très obscur \_d'Aziyadé\_ dédie

humblement ce récit sauvage.

Il lui semble que votre nom laissera tomber sur ce livre un peu de son

grand charme poétique.

L'auteur était bien jeune lorsqu'il a écrit ce livre; il le met à vos

pieds, Madame, en vous demandant beaucoup, beaucoup

d'indulgence.......................................................

PREMIÈRE PARTIE

I

PAR PLUMKET, AMI DE LOTI

Loti fut baptisé le 25 janvier 1872, à l'âge de vingt-deux ans et onze

jours.

Lorsque la chose eut lieu, il était environ une heure de l'après-midi,

à Londres et à Paris.

Il était à peu près minuit, en dessous, sur l'autre face de la boule

terrestre, dans les jardins de la feue reine Pomaré, où la scène se

passait.

En Europe, c'était une froide et triste journée d'hiver. En dessous dans

les jardins de la reine, c'était le calme, l'énervante langueur d'une

nuit d'été.

Cinq personnes assistaient à ce baptême de Loti, au milieu des mimosas

et des orangers, dans une atmosphère chaude et parfumée, sous un ciel

tout constellé d'étoiles australes.

C'étaient: Ariitéa, princesse du sang, Faïmana et Téria, suivantes de la

reine, Plumket et Loti, midshipmen de la marine de S.M. Britannique.

Loti, qui, jusqu'à ce jour, s'était appelé Harry Grant, conserva ce nom,

tant sur les registres de l'état civil que sur les rôles de la marine

royale, mais l'appellation de Loti fut généralement adoptée par ses

amis.

La cérémonie fut simple; elle s'acheva sans longs discours, ni grand

appareil.

Les trois Tahitiennes étaient couronnées de fleurs naturelles, et vêtues

de tuniques de mousseline rose, à traînes. Après avoir inutilement

essayé de prononcer les noms barbares d'Harry Grant et de Plumket, dont

les sons durs révoltaient leurs gosiers maoris, elles décidèrent de les

désigner par les mots \_Rémuna\_ et \_Loti\_, qui sont deux noms de fleurs.

Toute la cour eut le lendemain communication de cette décision, et

\_Harry Grant\_ n'exista plus en Océanie, non plus que \_Plumket\_ son ami.

Il fut convenu en outre que les premières notes de la chanson indigène:

"Loti taïmané, etc..." chantées discrètement la nuit aux abords du

palais, signifieraient: "Rémuna est là, ou Loti, ou tous deux ensemble;

ils prient leurs amies de se rendre à leur appel, ou tout au moins de

venir sans bruit leur ouvrir la porte des

jardins...".........................................................

II

NOTE BIOGRAPHIQUE SUR RARAHU, DUE AUX SOUVENIRS DE PLUMKET

Rarahu naquit au mois de janvier 1858, dans l'île de Bora-Bora, située

par 16° de latitude australe, et 154° de longitude ouest.

Au moment où commence cette histoire, elle venait d'accomplir sa

quatorzième année.

C'était une très singulière petite fille, dont le charme pénétrant et

sauvage s'exerçait en dehors de toutes les règles conventionnelles de

beauté qu'ont admises les peuples d'Europe.

Toute petite, elle avait été embarquée par sa mère sur une longue

pirogue voilée qui faisait route pour Tahiti. Elle n'avait conservé de

son île perdue que le souvenir du grand morne effrayant qui la

surplombe. La silhouette de ce géant de basalte, planté comme une borne

monstrueuse au milieu du Pacifique, était restée dans sa tête, seule

image de sa patrie. Rarahu la reconnut plus tard, avec une émotion

bizarre, dessinée dans les albums de Loti; ce fait fortuit fut la cause

première de son grand amour pour lui.

III

D'ÉCONOMIE SOCIALE

La mère de Rarahu l'avait amenée à Tahiti, la grande île, l'île de la

reine, pour l'offrir à une très vieille femme du district d'Apiré qui

était sa parente éloignée. Elle obéissait ainsi à un usage ancien de la

race maorie, qui veut que les enfants restent rarement auprès de leur

vraie mère. Les mères adoptives, les pères adoptifs (\_faa amu\_) sont là-

bas les plus nombreux, et la famille s'y recrute au hasard. Cet échange

traditionnel des enfants est l'une des originalités des moeurs

polynésiennes.

IV

HARRY GRANT (LOTI AVANT LE BAPTÊME), A SA SOEUR, A BRIGHTBURY, COMTÉ DE

YORKSHIRE (ANGLETERRE)

"Rade de Tahiti, 20 janvier 1872.

"Ma soeur aimée,

"Me voici devant cette île lointaine que chérissait notre frère, point

mystérieux qui fut longtemps le lieu des rêves de mon enfance. Un désir

étrange d'y venir n'a pas peu contribué à me pousser vers ce métier de

marin qui déjà me fatigue et m'ennuie.

"Les années ont passé et m'ont fait homme. Déjà j'ai couru le monde, et

me voici enfin devant l'île rêvée. Mais je n'y trouve plus que tristesse

et amer désenchantement.

"C'est bien Papeete, cependant; ce palais de la reine, là-bas, sous la

verdure, cette baie aux grands palmiers, ces hautes montagnes aux

silhouettes dentelées, c'est bien tout cela qui était connu. Tout cela,

depuis dix ans je l'avais vu, dans ces dessins jaunis par la mer,

poétisés par l'énorme distance, que nous envoyait Georges; c'est bien ce

coin du monde dont nous parlait avec amour notre frère qui n'est plus...

"C'est tout cela, avec le grand charme en moins, le charme des illusions

indéfinies, des impressions vagues et fantastiques de l'enfance... Un

pays comme tous les autres, mon Dieu, et moi, Harry, qui me retrouve là,

le même Harry qu'à Brightbury, qu'à Londres, qu'ailleurs, si bien qu'il

me semble n'avoir pas changé de place...

"Ce pays des rêves, pour lui garder son prestige, j'aurais dû ne pas le

toucher du doigt.

"Et puis ceux qui m'entourent m'ont gâté mon Tahiti, en me le présentant

à leur manière; ceux qui traînent partout leur personnalité banale,

leurs idées terre à terre, qui jettent sur toute poésie leur bave

moqueuse, leur propre insensibilité, leur propre ineptie. La

civilisation y est trop venue aussi, notre sotte civilisation coloniale,

toutes nos conventions, toutes nos habitudes, tous nos vices, et la

sauvage poésie s'en va, avec les coutumes et les traditions du passé...

........................................................................

"Tant est que, depuis trois jours que le \_Rendeer\_ a jeté l'ancre devant

Papeete, ton frère Harry a gardé le bord, le coeur serré, l'imagination

déçue.

........................................................................

"John, lui, n'est pas comme moi, et je crois que déjà ce pays

l'enchante; depuis notre arrivée je le vois à peine.

"Il est d'ailleurs toujours ce même ami fidèle et sans reproche, ce même

bon et tendre frère, qui veille sur moi comme un ange gardien et que

j'aime de toute la force de mon coeur...

........................................................................

V

Rarahu était une petite créature qui ne ressemblait à aucune autre, bien

qu'elle fût un type accompli de cette race \_maorie\_ qui peuple les

archipels polynésiens et passe pour une des plus belles du monde; race

distincte et mystérieuse, dont le provenance est inconnue.

Rarahu avait des yeux d'un noir roux, pleins d'une langueur exotique,

d'une douceur câline, comme celle des jeunes chats quand on les caresse;

ses cils étaient si longs, si noirs qu'on les eût pris pour des plumes

peintes. Son nez était court et fin, comme celui de certaines figures

arabes; sa bouche, un peu plus épaisse, un peu plus fendue que le type

classique, avait des coins profonds, d'un contour délicieux. En riant,

elle découvrait jusqu'au fond des dents un peu larges, blanches comme de

l'émail blanc, dents que les années n'avaient pas eu le temps de

beaucoup polir, et qui conservaient encore les stries légères de

l'enfance. Ses cheveux, parfumés au santal, étaient longs, droits, un

peu rudes; ils tombaient en masses lourdes sur ses rondes épaules nues.

Une même teinte fauve tirant sur le rouge brique, celle des terres

cuites claires de la vieille Etrurie, était répandue sur tout son corps,

depuis le haut de son front jusqu'au bout de ses pieds.

Rarahu était d'une petite taille, admirablement prise, admirablement

proportionnée; sa poitrine était pure et polie, ses bras avaient une

perfection antique.

Autour de ses chevilles, de légers tatouages bleus, simulant des

bracelets; sur la lèvre inférieure, trois petites raies bleues

transversales, imperceptibles, comme les femmes des Marquises; et, sur

le front, un tatouage plus pâle, dessinant un diadème. Ce qui surtout en

elle caractérisait sa race, c'était le rapprochement excessif de ses

yeux, à fleur de tête comme tous les yeux maoris; dans les moments où

elle était rieuse et gaie, ce regard donnait à sa figure d'enfant une

finesse maligne de jeune ouistiti ; alors qu'elle était sérieuse ou

triste, il y avait quelque chose en elle qui ne pouvait se mieux définir

que par ces deux mots: une grâce polynésienne.

VI

La cour de Pomaré s'était parée pour une demi-réception, le jour où je

mis pour la première fois le pied sur le sol tahitien.--L'amiral

anglais du \_Rendeer\_ venait faire sa visite d'arrivée à la souveraine

(une vieille connaissance à lui)--et j'étais allé, en grande tenue de

service, accompagner l'amiral.

L'épaisse verdure tamisait les rayons de l'ardent soleil de deux heures;

tout était tranquille et désert dans les avenues ombreuses dont

l'ensemble forme Papeete, la ville de la reine.--Les cases à

vérandas, disséminées dans les jardins, sous les grands arbres, sous les

grandes plantes tropicales,--semblaient, comme leurs habitants,

plongées dans le voluptueux assoupissement de la sieste.--Les abords

de la demeure royale étaient aussi solitaires, aussi paisibles...

Un des fils de la reine,--sorte de colosse basané qui vint en habit

noir à notre rencontre, nous introduisit dans un salon aux volets

baissés, où une douzaine de femmes étaient assises, immobiles et

silencieuses...

Au milieu de cet appartement, deux grands fauteuils dorés étaient placés

côte à côte.--Pomaré, qui en occupait un, invita l'amiral à s'asseoir

dans le second, tandis qu'un interprète échangeait entre ces deux

anciens amis des compliments officiels.

Cette femme, dont le nom était mêlé jadis aux rêves exotiques de mon

enfance, m'apparaissait vêtue d'un long fourreau de soie rose, sous les

traits d'une vieille créature au teint cuivré, à la tête impérieuse et

dure.--Dans sa massive laideur de vieille femme, on pouvait démêler

encore quels avaient pu être les attraits et le prestige de sa jeunesse,

dont les navigateurs d'autrefois nous ont transmis l'original souvenir.

Les femmes de sa suite avaient, dans cette pénombre d'un appartement

fermé, dans ce calme silence du jour tropical, un charme indéfinissable.

--Elles étaient belles presque toutes de la beauté tahitienne: des yeux

noirs, chargés de langueur, et le teint ambré des gitanos.--Leurs

cheveux dénoués étaient mêlés de fleurs naturelles et leurs robes de

gaze traînantes, libres à la taille, tombaient autour d'elles en longs

plis flottants.

C'était sur la princesse Ariitéa surtout, que s'arrêtaient

involontairement mes regards. Ariitéa à la figure douce, réfléchie,

rêveuse, avec de pâles roses du Bengale, piquées au hasard dans ses

cheveux noirs...

VII

Les compliments terminés, l'amiral dit à la reine:

--Voici Harry Grant que je présente à Votre Majesté; il est le frère de

Georges Grant, un officier de marine, qui a vécu quatre ans dans votre

beau pays.

L'interprète avait à peine achevé de traduire, que Pomaré me tendit sa

main ridée; un sourire bon enfant, qui n'avait plus rien d'officiel,

éclaire sa vieille figure:

--Le frère de Rouéri! dit elle en désignant mon frère par son nom

tahitien.--Il faudra revenir me voir...--Et elle ajouta en anglais:

"Welcome!" (Bienvenu!) ce qui parut une faveur toute spéciale, la reine

ne parlant jamais d'autre langue que celle de son pays.

--"Welcome!" dit aussi la reine de Bora-Bora, qui me tendit la main, en

me montrant dans un sourire ses longues dents de cannibale...

Et je partis charmé de cette étrange cour...

VIII

Rarahu n'avait guère quitté depuis sa petite enfance la case de sa

vieille mère adoptive, qui habitait dans le district d'Apiré, au bord du

ruisseau de Fataoua.

Ses occupations étaient fort simples: la rêverie, le bain, le bain

surtout:-le chant et les promenades sous bois, en compagnie de

Tiahoui, son inséparable petite amie.--Rarahu et Tiahoui étaient deux

insouciantes et rieuses petites créatures qui vivaient presque entière-

ment dans l'eau de leur ruisseau, où elles sautaient et s'ébattaient

comme deux poissons-volants.

IX

Il ne faudrait pas croire cependant que Rarahu fût sans érudition; elle

savait lire dans sa bible tahitienne, et écrire, avec une grosse

écriture très ferme, les mots doux de la langue maorie; elle était même

très forte sur l'orthographe conventionnelle fixée par les frères

Picpus,--lesquels ont fait, en caractères latins, un vocabulaire des

mots polynésiens.

Beaucoup de petites filles dans nos campagnes d'Europe sont moins

cultivées assurément que cette enfant sauvage.--Mais il avait fallu

que cette instruction, prise à l'école des missionnaires de Papeete, lui

eût peu coûté à acquérir, car elle était fort paresseuse.

X

En tournant à droite dans les broussailles, quand on avait suivi depuis

une demi-heure le chemin d'Apiré, on trouvait un large bassin naturel,

creusé dans le roc vif.--Dans ce bassin, le ruisseau de Fataoua se

précipitait en cascade, et versait une eau courante, d'une exquise

fraîcheur.

Là, tout le jour, il y avait société nombreuse; sur l'herbe, on trouvait

étendues les belles jeunes femmes de Papeete, qui passaient les chaudes

journées tropicales à causer, chanter, dormir, ou bien encore à nager et

à plonger, comme des dorades agiles.--Elles allaient à l'eau vêtues de

leurs tuniques de mousseline, et les gardaient pour dormir, toutes

mouillées sur leur corps, comme autrefois les naïades.

Là, venaient souvent chercher fortune les marins de passage; là trônait

Tétouara la négresse;--là se faisait à l'ombre une grande consommation

d'oranges et de goyaves.

Tétouara appartenait à la race des Kanaques noirs de la Mélanésie.--Un

navire qui venait d'Europe l'avait un jour prise dans une île avoisinant

la Calédonie, et l'avait déposée à mille lieues de son pays, à Papeete,

où elle faisait l'effet d'une personne du Congo que l'on aurait égarée

parmi des misses anglaises.

Tétouara avec une inépuisable belle humeur, une gaîté simiesque, une

impudeur absolue, entretenait autour d'elle le bruit et le mouvement.

Cette propriété de sa personne la rendait précieuse à ses nonchalantes

compagnes; elle était une des notabilités du ruisseau de Fataoua...

XI

PRÉSENTATION

Ce fut vers midi, un jour calme et brûlant, que pour la première fois de

ma vie j'aperçus ma petite amie Rarahu. Les jeunes femmes tahitiennes,

habituées du ruisseau de Fataoua, accablées de sommeil et de chaleur,

étaient couchées tout au bord, sur l'herbe, les pieds trempant dans

l'eau claire et fraîche.--L'ombre de l'épaisse verdure descendait sur

nous, verticale et immobile; de larges papillons d'un noir de velours,

marqués de grands yeux couleur scabieuse, volaient lentement, ou se

posaient sur nous, comme si leurs ailes soyeuses eussent été trop

lourdes pour les enlever; l'air était chargé de senteurs énervantes et

inconnues; tout doucement je m'abandonnais à cette molle existence, je

me laissais aller aux charmes de l'Océanie...

Au fond du tableau, tout à coup des broussailles de mimosas et de

goyaviers s'ouvrirent, on entendit un léger bruit de feuilles qui se

froissent,--et deux petites filles parurent, examinant la situation

avec des mines de souris qui sortent de leurs trous.

Elles étaient coiffées de couronnes de feuillage, qui garantissaient

leur tête contre l'ardeur du soleil; leurs reins étaient serrés dans des

\_pareos\_ (pagnes) bleu foncé à grandes raies jaunes; leurs torses fauves

étaient sveltes et nus; leurs cheveux noirs, longs et dénoués... Point

d'Européens, point d'étrangers, rien d'inquiétant en vue... Les deux

petites, rassurées, vinrent se coucher sous la cascade qui se mit à

s'éparpiller plus bruyamment autour d'elles...

La plus jolie des deux était Rarahu; l'autre Tiahoui, son amie et sa

confidente...

Alors Tétouara, prenant rudement mon bras, ma manche de drap bleu marine

sur laquelle brillait un galon d'or,--l'éleva au-dessus des herbes

dans lesquelles j'étais enfoui,--et la leur montra avec une

intraduisible expression de bouffonnerie, en l'agitant comme un

épouvantail.

Les deux petites créatures, comme deux moineaux auxquels on montre un

babouin, se sauvèrent terrifiées,--et ce fut là notre présentation,

notre première entrevue...

XII

Les renseignements qui me furent sur-le-champ fournis par Tétouara se

résumaient à peu près à ceci:

--Ce sont deux petites sottes qui ne sont pas comme les autres, et ne

font rien comme nous toutes. La vieille Huamahine qui les garde est une

femme à principes, qui leur défend de se commettre avec nous.

Elle, Tétouara, eût été personnellement très satisfaite si ces deux

filles se fussent laissé apprivoiser par moi; elle m'engageait très

vivement à tenter cette aventure.

Pour les trouver, il suffisait, d'après ses indications, de suivre sous

les goyaviers un imperceptible sentier qui au bout de cent pas

conduisait à un bassin plus élevé que le premier et moins fréquenté

aussi.--Là, disait-elle, le ruisseau de Fataoua se répandait encore

dans un creux de rocher qui semblait fait tout exprès pour le tête-à-

tête ou trois personnes intimes.--C'était la salle de bain particulière

de Rarahu et de Tiahoui; on pouvait dire que là s'était passée toute

leur enfance...

C'était un recoin tranquille, au-dessus duquel faisaient voûte de grands

arbres-à-pain aux épaisses feuilles,--des mimosas, des goyaviers et de

fines sensitives. L'eau fraîche y bruissait sur de petits cailloux

polis; on y entendait de très loin, et perdus en murmure confus, les

bruits du grand bassin, les rires des jeunes femmes et la voix de

crécelle de Tétouara.

XIII

.....................................................................

--Loti, me disait un mois plus tard la reine Pomaré, de sa grosse voix

rauque--Loti, pourquoi n'épouserais-tu pas la petite Rarahu du

district d'Apiré?... Cela serait beaucoup mieux, je t'assure, et te

poserait davantage dans le pays...

C'était sous la véranda royale que m'était faite cette question.--

J'étais allongé sur une natte, et tenais en main cinq cartes que venait

de me servir mon amie Téria; en face de moi était étendue ma bizarre

partenaire, la reine, qui apportait au jeu d'écarté une passion extrême;

elle était vêtue d'un peignoir jaune à grandes fleurs noires, et fumait

une longue cigarette de pandanus, faite d'une seule feuille roulée sur

elle-même. Deux suivantes couronnées de jasmin marquaient nos points,

battaient nos cartes, et nous aidaient de leurs conseils, en se penchant

curieusement sur nos épaules.

Au dehors, la pluie tombait, une de ces pluies torrentielles, tièdes,

parfumées, qu'amènent là-bas les orages d'été; les grandes palmes des

cocotiers se couchaient sous l'ondée, leurs nervures puissantes

ruisselaient d'eau. Les nuages amoncelés formaient avec la montagne un

fond terriblement sombre et lourd; tout en haut de ce tableau

fantastique, on voyait percer dans le lointain la corne noire du morne

de Fataoua. Dans l'air étaient suspendues des émanations d'orage qui

troublaient le sens et l'imagination...

......................................................................

"Épouser la petite Rarahu du district d'Apiré." Cette proposition me

prenait au dépourvu, et me donnait beaucoup à réfléchir...

.............................................................

Il allait sans dire que la reine, qui était une personne très

intelligente et sensée, ne me proposait point un de ces mariages suivant

les lois européennes qui enchaînent pour la vie. Elle était pleine

d'indulgence pour les moeurs faciles de son pays, bien qu'elle

s'efforçait souvent de les rendre plus correctes et plus conformes aux

principes chrétiens.

C'était donc simplement un mariage tahitien qui m'était offert. Je

n'avais pas de motif bien sérieux pour résister à ce désir de la reine,

et la petite Rarahu du district d'Apiré était bien charmante...

Néanmoins, avec beaucoup d'embarras, j'alléguai ma jeunesse.

J'étais d'ailleurs un peu sous la tutelle de l'amiral du \_Rendeer\_ qui

aurait pu voir d'un mauvais oeil cette union... Et puis un mariage est

une chose fort coûteuse, même en Océanie... Et puis, et surtout, il y

avait l'éventualité d'un prochain départ,--et laisser Rarahu dans les

larmes, en eût été une conséquence inévitable, et assurément fort

cruelle.

Pomaré sourit à toutes ces raisons, dont aucune sans doute ne l'avait

convaincue.

Apres un moment de silence, elle me proposa Faïmana, sa suivante, que

cette fois je refusai tout net.

Alors sa figure prit une expression de fine malice, et tout doucement

ses yeux se tournèrent vers Ariitéa la princesse:

--Si je t'avais offert celle-ci, dit-elle, peut-être aurais-tu accepté

avec plus d'empressement, mon petit Loti?...

La vieille femme révélait par ces mots qu'elle avait deviné le troisième

et assurément le plus sérieux des secrets de mon coeur.

Ariitéa baissa les yeux, et une nuance rose se répandit sur ses joues

ambrées; je sentis moi-même que le sang me montait tumultueusement au

visage et le tonnerre se mit à rouler dans les profondeurs de la

montagne, comme un orchestre formidable soulignant la situation tendue

d'un mélodrame...

Pomaré satisfaite de sa facétie riait sous cape. Elle avait mis à profit

le trouble qu'elle venait d'occasionner pour marquer deux fois \_té tâné\_

(l'homme), c'est-à-dire \_le roi\_...

Pomaré, dont un des passe-temps favoris était le jeu d'écarté, était

extraordinairement tricheuse, elle trichait même aux soirées

officielles, dans les parties intéressées qu'elle jouait avec les

amiraux ou le gouverneur, et les quelques louis qu'elle y pouvait gagner

n'étaient certes pour rien dans le plaisir qu'elle éprouvait à rendre

capots ses partenaires...

XIV

Rarahu possédait deux robes de mousseline, l'une blanche, l'autre rose,

qu'elle mettait alternativement le dimanche par-dessus son \_pareo\_ bleu

et jaune, pour aller au temple des missionnaires protestants, à Papeete.

Ces jours-là, ses cheveux étaient séparés en deux longues nattes noires

très épaisses; de plus, elle piquait au-dessus de l'oreille (à l'endroit

où les vieux greffiers mettent leur plume) une large fleur d'hibiscus,

dont le rouge ardent donnait une pâleur transparente à sa joue cuivrée.

Elle restait peu de temps à Papeete après le service religieux, évitant

la société des jeunes femmes, les échoppes des Chinois marchands de thé,

de gâteau et de bière. Elle était très sage, et en donnant la main à

Tiahoui, elle rentrait à Apiré pour se déshabiller.

Un petit sourire contenu, une petite moue discrète, étaient les seuls

signes d'intelligence que m'envoyaient les deux petites filles, quand

par hasard nous nous rencontrions dans les avenues de Papeete...

XV

... Nous avions déjà passé bien des heures ensemble, Rarahu et moi, au

bord du ruisseau de Fataoua, dans notre salle de bain sous les

goyaviers, quand Pomaré me fit l'étrange proposition d'un mariage.

Et, Pomaré, qui savait tout ce qu'elle voulait savoir, connaissait cela

fort bien.

Bien longtemps j'avais hésité.--J'avais résisté de toutes mes forces,

--et cette situation singulière s'était prolongée, au delà de toute

vraisemblance, plusieurs jours durant: quand nous nous étentions sur

l'herbe pour faire ensemble le somme de midi, et que Rarahu entourait

mon corps de ses bras, nous nous endormions l'un près de l'autre, à peu

près comme deux frères.

C'était une bien enfantine comédie que nous jouions là tous deux, et

personne assurément ne l'eût soupçonnée. Le sentiment "\_qui fit hésiter

Faust au seuil de Marguerite\_" éprouvé pour une fille de Tahiti, m'eût

peut-être fait sourire moi-même, avec quelques années de plus; il eût

bien amusé l'état-major de \_Rendeer\_, en tout cas, et m'eût comblé de

ridicule aux yeux de

Tétouara...........................................................

Les vieux parents de Rarahu, que j'avais craint de désoler d'abord,

avaient sur ces questions des idées tout à fait particulières qui en

Europe n'auraient point cours. Je n'avais pas tardé à m'en apercevoir.

Ils s'étaient dit qu'une grande fille de quatorze ans n'est plus une

enfant, et n'a pas été créée pour vivre seule... Elle n'allait pas se

prostituer à Papeete, et c'était là tout ce qu'ils avaient exigé de sa

sagesse.

Ils avaient jugé que mieux valait Loti qu'un autre, Loti très jeune

comme elle, qui leur paraissait doux et semblait l'aimer... et , après

réflexion, les deux vieillards avaient trouvé que c'était bien...

John lui-même, mon bien-aimé frère John, qui voyait tout avec ses yeux

si étonnamment purs, qui éprouvait une surprise douloureuse quand on lui

contait mes promenades nocturnes en compagnie de Faïmana dans les

jardins de la reine,--John était plein d'indulgence pour cette petite

fille qui l'avait charmé.--Il aimait sa candeur d'enfant, et sa

grande affection pour moi; il était disposé à tout pardonner à son frère

Harry, quand il s'agissait

d'elle.............................................................

Si bien que, quand la reine me proposa d'épouser la petite Rarahu du

district d'Apiré, le mariage tahitien ne pouvait plus être entre nous

deux qu'une formalité...

XVI

CHOSES DU PALAIS

Ariifaité, le prince-époux, jouait à la cour de Pomaré un rôle politique

tout à fait effacé.

La reine, qui tenait à donner aux Tahitiens une belle lignée royale,

avait choisi cet homme, parce qu'il était le plus grand et le plus beau

qu'on eût pu trouver dans ses archipels.--C'était encore un magnifique

vieillard à cheveux blancs, à la taille majestueuse, au profil noble et

régulier.

Mais il était peu présentable, et s'obstinait à se trop peu vêtir; le

simple pareo tahitien lui semblait suffisant; il n'avait jamais pu se

faire à l'habit noir.

De plus il se grisait souvent; aussi le montrait-on fort peu.

De ce mariage étaient issus de vrais géants qui tous mouraient du même

mal sans remèdes, comme ces grandes plantes des tropiques qui poussent

en une saison et meurent à l'automne.

Tous mouraient de la poitrine, et la reine les voyait l'un après l'autre

partir, avec une inexprimable douleur.

L'aîné, Tamatoa, avait eu de la belle reine Moé sa femme, une petite

princesse délicieusement jolie,--l'héritière présomptive du trône de

Tahiti,--la petite Pomaré V, sur laquelle se portait toute la

tendresse de la grand'mère Pomaré IV.

Cette enfant, qui en 1872 avait six ans, laissait paraître déjà les

symptômes du mal héréditaire, et plus d'une fois les yeux de l'aïeule

s'étaient remplis de larmes en la regardant.

Cette maladie prévue et cette mort certaine donnaient un charme de plus

à cette petite créature, la dernière des Pomaré, la dernière des reines

des archipels tahitiens.--Elle était aussi ravissante, aussi

capricieuse que peut l'être une petite princesse malade que l'on ne

contrarie jamais. L'affection qu'elle montrait pour moi avait contribué

à m'attirer celle de la reine...

XVII

Pour arriver à parler le langage de Rarahu,--et à comprendre ses

pensées,--même les plus drôles ou le plus profondes,--j'avais résolu

d'apprendre la langue maorie.

Dans ce but, j'avais fait un jour à Papeete l'acquisition du

dictionnaire des frères Picpus,--vieux petit livre qui n'eut jamais

qu'une édition, et dont les rares exemplaires sont presque introuvables

aujourd'hui.

Ce fut ce livre qui le premier m'ouvrit sur la Polynésie d'étranges

perspectives,-tout un champ inexploré de rêveries et d'études.

XVIII

Au premier abord je fus frappé de la grande quantité des mots mystiques

de la vieille religion maorie,--et puis de ces mots tristes,

effrayants, intraduisibles,--qui expriment là-bas les terreurs vagues

de la nuit,--les bruits mystérieux de la nature, les rêves à peine

saisissables de l'imagination...

Il y avait d'abord \_Taaroa\_, le dieu supérieur des religions

polynésiennes.

Les déesses: \_Ruahine tahua\_, déesse des arts et de la prière.

\_Ruahine auna\_, déesse de la sollicitude.

\_Ruahine faaipu\_, déesse de la franchise.

\_Ruahine nihonihoraroa\_, déesse de la dissension et du meurtre.

\_Romatane\_, le prêtre qui admet les âmes au ciel, ou les en exclut.

\_Tutahoroa\_, la route qui suivent les âmes pour se rendre dans la nuit

éternelle.

\_Tapaparaharaha\_, la base du monde.

\_Ihohoa\_, les mânes, les revenants.

\_Oroimatua ai aru nihonihororoa\_, cadavre qui revient pour tuer et

manger les vivants.

\_Tuitupapau\_, prière à un mort de ne pas revenir.

\_Tahurere\_, prier un ami mort de nuire à un ennemi.

\_Tii\_, esprit malfaisant.

\_Tahutahu\_, enchanteur, sorcier.

\_Mahoi\_, l'essence, l'âme d'un Dieu.

\_Faa-fano\_, départ de l'âme à la mort.

\_Ao\_, monde, univers, terre, ciel, bonheur, paradis, nuage, lumière,

principe, centre, coeur des choses.

\_Po\_, nuit, anciens temps, monde inconnu et ténébreux, enfers.

... Et des mots tels que ceux-ci, pris au hasard entre mille:

\_Moana\_, abîmes de la mer ou du ciel.

\_Tohureva\_, présage de mort.

\_Natuaea\_, vision confuse et trompeuse.

\_Nupa nupa\_, obscurité, agitation morale.

\_Ruma-ruma\_, ténèbres, tristesses.

\_Tarehua\_, avoir les sens obscurcis, être visionnaire.

\_Tataraio\_, être ensorcelé.

\_Tunoo\_, maléfice.

\_Ohiohio\_, regard sinistre.

\_Puhiairoto\_, ennemi secret.

\_Totoro ai po\_, repas mystérieux dans les ténèbres.

\_Tetea\_, personne pâle, fantôme.

\_Oromatua\_, crâne d'un parent.

\_Papaora\_, odeur de cadavre.

\_Taihitoa\_, voix effrayante.

\_Tai aru\_, voix comme le bruit de la mer.

\_Tururu\_, bruit de bouche pour effrayer.

\_Oniania\_, vertige, brise qui se lève.

\_Tape tape\_, limite touchant aux eaux profondes.

\_Tahau\_, blanchir à la rosée.

\_Rauhurupe\_, vieux bananier; personne décrépite.

\_Tutai\_, nuées rouges à l'horizon.

\_Nina\_, chasser une idée triste; enterrer.

\_Ata\_, nuage; tige de fleur; messager; crépuscule.

\_Ari\_, profondeur; vide; vague de la mer...

..........................................................

XIX

... Rarahu possédait un chat d'une grande laideur, en qui se résumaient

avant mon arrivée ses plus chères affections.

Les chats sont bêtes de luxe en Océanie, et pourtant leur race est là-

bas tout à fait manquée.--Ceux qui arrivent d'Europe font souche, et

son fort recherchés.

Celui de Rarahu était une grande bête efflanquée, haute sur pattes, qui

passait ses jours à dormir le ventre au soleil, ou à manger des

languerottes bleues. Il s'appelait Turiri.--Ses oreilles droites

étaient percées à leurs extrémités, et ornées de petits glands de soie,

suivant la mode des chats de Tahiti. Cette coiffure complétait d'une

manière très comique ce minois de chat, déjà fort extraordinaire par

lui-même.

Il s'enhardissait jusqu'à suivre sa maîtresse au bain, et passait de

longues heures avec nous, étendu dans des poses nonchalantes.

Rarahu lui prodiguait les noms les plus tendres,--tels que: \_Ma petite

chose très chérie\_--et \_mon petit coeur\_ (ta u mea iti here rahi) et

(ta u mafatu iti).

XX

.................................................................

... Non, ceux-là qui ont vécu là-bas, au milieu des filles à demi

civilisées de Papeete,--qui ont appris avec elles le tahitien facile

et bâtard de la plage et les moeurs de la ville colonisée,--qui ne

voient dans Tahiti qu'une île où tout est fait pour le plaisir des sens

et la satisfaction des appétits matériels,--ceux-là ne comprennent

rien au charme de ce pays...

Ceux encore,--les plus nombreux sans contredit,--qui jettent sur

Tahiti un regard plus honnête et plus artiste,--qui y voient une terre

d'éternel printemps, toujours riante, poétique,--pays de fleurs et de

belles jeunes femmes,--ceux-là encore ne comprennent pas... Le charme

de ce pays est ailleurs, et n'est pas saisissable pour tous...

Allez loin de Papeete, là où la civilisation n'est pas venue, là où se

retrouvent sous les minces cocotiers,--au bord des plages de corail,

--devant l'immense Océan désert,--les districts tahitiens, les

villages aux toits de pandanus.--Voyez ces peuplades immobiles et

rêveuses;--voyez au pied des grands arbres ces groupes silencieux,

indolents et oisifs, qui semblent ne vivre que par le sentiment de la

contemplation... Écoutez le grand calme de cette nature, le bruissement

monotone et éternel des brisants de corail;--regardez ces sites

grandioses, ces mornes de basalte, ces forêts suspendues aux montagnes

sombres, et tout cela, perdu au milieu de cette solitude majestueuse et

sans bornes: le

Pacifique.........................................................

XXI

... Le premier soir où Rarahu vint se mêler aux jeunes femmes de

Papeete, était un soir de grande fête.

La reine donnait un bal à l'état-major d'une frégate, qui par hasard

passait...

Dans le salon tout ouvert, étaient déjà rangés les fonctionnaires

européens, les femmes de la cour, tout le personnel de la colonie, en

habits de gala.

En dehors, dans les jardins, c'était un grand tumulte, une grande

confusion. Toutes les suivantes, toutes les jeunes femmes, en robe de

fête et couronnées de fleurs, organisaient une immense \_upa-upa\_. Elles

se préparaient à danser jusqu'au jour, pieds nus et au son du tam-tam,-

tandis que chez la reine, on allait danser au piano, en bottines de

satin.

Et les officiers qui avaient déjà des amies au dedans et au dehors, dans

ces deux mondes de femmes, allaient de l'un à l'autre sans détours, avec

le singulier laisser-aller qu'autorisent les moeurs tahitiennes...

La curiosité, la jalousie surtout avaient poussé Rarahu à cette sorte

d'escapade, depuis longtemps préméditée.--La jalousie, passion peu

commune en Océanie, avait sourdement miné son petit coeur sauvage.

Quand elle s'endormait seule au milieu de ce bois, couchée en même temps

que le soleil dans la case de ses vieux parents, elle se demandait ce

que pouvaient bien être ces soirées de Papeete que Loti son ami passait

avec Faïmana ou Téria, suivantes de la reine... Et puis il y avait cette

princesse Ariitéa, dans laquelle, avec son instinct de femme, elle avait

deviné une rivale...

--"Ia ora na, Loti!" (Je te salue, Loti!) dit tout à coup derrière moi

une petite voix bien connue, qui semblait encore trop jeune et trop

fraîche pour être mêlée au tumulte de cette fête.

Et je répondis, étonné:

--"Ia ora na, Rarahu!" (Je te salue, Rarahu!)

C'était bien elle, pourtant, la petite Rarahu, en robe blanche, et

donnant la main à Tiahoui. C'étaient bien elles deux,--qui semblaient

intimidées de se trouver dans ce milieu inusité, où tant de jeunes

femmes les regardaient. Elles m'abordaient avec de petites mines, demi-

souriantes, demi-pincées,--et il était aisé de voir que l'orage était

dans l'air.

--Ne veux-tu pas te promener avec nous, Loti? Ici ne nous connais-tu

pas? Et ne sommes-nous pas autant que les autres bien habillées et

jolies?

Elles savaient bien qu'elles l'étaient plus que les autres, au

contraire,--et, sans cette conviction, probablement elles n'eussent

point tenté l'aventure.

--Allons plus près, dit Rarahu; je veux voir à ce qu'\_elles\_ font dans

la maison de la reine.

Et tous trois, nous tenant par la main, au milieu des tuniques de

mousseline et des couronnes de fleurs, nous nous approchâmes des

fenêtres ouvertes,--pour regarder ensemble cette chose singulière à

plus d'un titre: une réception chez la reine Pomaré.

--Loti, demanda d'abord Tiahoui,--celles-ci, que font-elles?... Elle

montrait de la main un groupe de femmes légèrement bistrées, et parées

de longues tuniques éclatantes, qui étaient assises avec des officiers

autour d'une table couverte d'un tapis vert. Elles remuaient des pièces

d'or et de nombreux petits carrés de carton peint, qu'elles faisaient

glisser rapidement dans leurs doigts, tandis que leurs yeux noirs

conservaient leur impassible expression de câlinerie et de nonchalance

exotique.

Tiahoui ignorait absolument les secrets du \_poker\_ et du \_baccara\_; elle

ne saisit que d'une manière imparfaite les explications que je pus lui

en donner.

Quand les premières notes du piano commencèrent à résonner dans

l'atmosphère chaude et sonore, le silence se fit et Rarahu écouta en

extase... Jamais rien de semblable n'avait frappé son oreille; la

surprise et le ravissement dilataient ses yeux étranges. Le tam-tam

aussi s'était tu, et derrière nous les groupes se serraient sans bruit:

--on n'entendait plus que le frôlement des étoffes légères,

--le vol des grandes phalènes, qui venaient effleurer de leurs ailes la

flamme des bougies,--et le bruissement lointain du Pacifique.

Alors parut Ariitéa, appuyée au bras d'un commandant anglais, et

s'apprêtant à valser.

--Elle est très belle, Loti, dit tout bas Rarahu.

--Très belle, Rarahu, répondis-je...

--Et tu vas aller à cette fête; et ton tour viendra de danser aussi

avec elle en la tenant dans tes bras, tandis que Rarahu rentrera toute

seule avec Tiahoui, tristement se coucher à Apiré! En vérité non, Loti,

tu n'iras pas, dit-elle en s'exaltant tout à coup. Je suis venue pour te

chercher...

--Tu verras, Rarahu, comme le piano résonnera bien sous mes doigts; tu

m'écouteras jouer et jamais musique si douce n'aura frappé ton oreille.

Tu partiras ensuite parce que la nuit s'avance. Demain viendra vite, et

demain nous serons ensemble...

--Mon Dieu, non, Loti, tu n'iras pas, répéta-t-elle encore, de sa voix

d'enfant que la fureur faisait trembler...

Puis, avec une prestesse de jeune chatte nerveuse et courroucée, elle

arracha mes aiguillettes d'or, froissa mon col, et déchira du haut en

bas le plastron irréprochable de ma chemise britannique...

En effet, je ne pouvais plus, ainsi maltraité, me présenter au bal de la

reine;--force me fut de faire contre fortune bon coeur, et, en riant,

de suivre Rarahu, dans les bois du district d'Apiré...

Mais, quand nous fûmes seuls dans la campagne, loin du bruit de la fête,

au milieu des bois et de l'obscurité, autour de moi je trouvai tout

absurde et maussade, le calme de la nuit, le ciel brillant d'étoiles

inconnues, le parfum des plantes tahitiennes, tout, jusqu'à la voix de

l'enfant délicieuse qui marchait à mon côté... Je songeais à Ariitéa, en

longue tunique de satin bleu, valsant là-bas chez la reine, et un ardent

désir m'attirait vers elle;--Rarahu avait ce soir-là fait fausse

route, en m'entraînant dans la solitude.

XXII

LOTI A SA SOEUR A BRIGHTBURY

Papeete, 1872.

"Chère petite soeur,

"Me voilà sous le charme, mois aussi--sous le charme de ce pays qui ne

ressemble à aucun autre.--Je crois que je le vois comme jadis le

voyait Georges, à travers le même prisme enchanteur; depuis deux mois à

peine j'ai mis le pied dans cette île,--et déjà je me suis laissé

captiver.--La déception des premiers jours est bien loin aujourd'hui,

et je crois que c'est ici, comme disait Mignon, que je voudrais vivre,

aimer et mourir...

"Six mois encore à passer dans ce pays, la décision est prise depuis

hier par notre commandant, qui, lui aussi, se trouve mieux ici

qu'ailleurs; le \_Rendeer\_ ne partira pas avant octobre; d'ici là je me

serai fait entièrement à cette existence doucement énervante, d'ici là

je serai devenu plus d'à moitié indigène, et je crains qu'à l'heure du

départ il ne me faille terriblement souffrir...

"Je ne puis te dire tout ce que j'éprouve d'impressions étranges, en

retrouvant à chaque pas mes souvenirs de douze ans... Petit garçon, au

foyer de famille, je songeais à l'Océanie; à travers le voile

fantastique de l'inconnu, je l'avais comprise et devinée telle que je la

trouve aujourd'hui.--Tous ces sites étaient DÉJA VUS, tous ces noms

étaient connus, tous ces personnages sont bien ceux qui jadis hantaient

mes rêves d'enfant, si bien que par instants c'est aujourd'hui que je

crois rêver...

"Cherche, dans les papiers que nous a laissés Georges, une photographie

déjà effacée par le temps: une petite case au bord de la mer, bâtie aux

pieds de cocotiers gigantesques, et enfouie sous la verdure...--

C'était la sienne.--Elle est encore là à sa place...

"On me l'a indiquée,--mais c'était inutile,--tout seul je l'aurais

reconnue...

"Depuis son départ, elle est restée vide; le vent de la mer et les

années l'ont disjointe et meurtrie; les broussailles l'ont recouvertes,

la vanille l'a tapissée,--mais elle a conservé le nom tahitien de

Georges, on l'appelle encore \_la case de Rouéri\_...

"La mémoire de Rouéri est restée en honneur chez beaucoup d'indigènes,-

-chez la reine surtout, par qui je suis aimé et accueilli en souvenir

de lui.

"Tu avais les confidences de Georges, toi, ma soeur; tu savais sans

doute qu'une Tahitienne qu'il avait aimée avait vécu près de lui pendant

ses quatre années d'exil...

"Et moi qui n'étais alors qu'un petit enfant, je devinais tout seul ce

que l'on ne me disait pas; je savais même qu'elle lui écrivait, j'avais

vu sur son bureau traîner des lettres, écrites dans une langue inconnue,

qu'aujourd'hui je commence à parler et à comprendre.

"Son nom était Taïmaha.--Elle habite près d'ici, dans une île voisine,

et j'aimerais la voir.--J'ai souvent désiré rechercher sa trace--et

puis, au dernier moment j'hésite, un sentiment indéfinissable, comme un

scrupule, m'arrête au moment de remuer cette cendre, et de fouiller dans

ce passé intime de mon frère, sur lequel la mort a jeté son voile

sacré...

XXIII

ÉCONOMIE SOCIALE ET PHILOSOPHIE

Le caractère des Tahitiens est un peu celui des petits enfants--Ils

sont capricieux fantasques,--boudeurs tout à coup et sans motif;--

foncièrement honnêtes toujours,--et hospitaliers dans l'acception du

mot la plus complète...

Le caractère contemplatif est extraordinairement développé chez eux; ils

sont sensibles aux aspects gais ou tristes de la nature, accessibles à

toutes les rêveries de l'imagination...

La solitude des forêts, les ténèbres, les épouvantent, et ils les

peuplent sans cesse de fantômes et d'esprits.

Les bains nocturnes sont en honneur à Tahiti; au clair de lune, des

bandes de jeunes filles s'en vont dans les bois se plonger dans des

bassins naturels d'une délicieuse fraîcheur.--C'est alors que ce

simple mot: "Toupapahou!" jeté au milieu des baigneuses les met en fuite

comme des folles...--(\_Toupapahou\_ est le nom de ces fantômes tatoués

qui sont la terreur de tous les Polynésiens,--mot étrange, effrayant

en lui-même et intraduisible...)

En Océanie, le travail est chose inconnue.--Les forêts produisent

d'elles-mêmes tout ce qu'il faut pour nourrir ces peuplades

insouciantes; le fruit de l'arbre-à-pain, les bananes sauvages,

croissent pour tout le monde et suffisent à chacun.--Les années

s'écoulent pour les Tahitiens dans une oisiveté absolue et une rêverie

perpétuelle,--et ces grands enfants ne se doutent pas que dans notre

belle Europe tant de pauvres gens s'épuisent à gagner le pain du jour...

XXIV

UN NUAGE

... La bande insouciante et paresseuse était au complet au bord du

ruisseau d'Apiré, et Tétouara, qui était en veine d'esprit, versait sur

nous tous, à demi endormis dans les herbes, des facéties rabelaisiennes,

--tout en se bourrant de cocos et d'oranges.

On n'entendait guère que sa voix de crécelle, mêlée aux bruissements de

quelques cigales qui chantaient là leur chanson de midi, à l'heure même

où, sur l'autre face de la boule du monde, mes amis d'autrefois

sortaient des théâtres de Paris, transis et emmitouflés, dans le

brouillard glacial des nuits d'hiver...

La nature était tranquille et énervée; une brise tiède passait mollement

sur la cime des arbres, et une foule de petits ronds de soleil dansaient

gaîment sur nous, multipliés à l'infini par le tamisage léger des

goyaviers et des mimosas...

Nous vîmes s'avancer tout à coup une personne vêtue d'une tunique

traînante en gaze vert d'eau, avec de longs cheveux noirs soigneusement

nattés, et, sur le front, une couronne de jasmin...

On voyait un peu, à travers la fine tunique, sa gorge pure de jeune

fille que n'avait jamais contrariée aucune entrave... On voyait aussi

qu'elle avait roulé, autour de ses hanches, un \_pareo\_ somptueux, dont

les grandes fleurs blanches sur fond rouge transparaissaient sous la

gaze légère...

Je n'avais jamais vu Rarahu si belle, ni se prenant autant au sérieux...

Un grand succès d'admiration avait salué son entrée... Le fait est

qu'elle était bien jolie ainsi,--et que sa coquetterie embarrassée la

rendait encore plus charmante...

Confuse et intimidée, elle était venu à moi; puis, sur l'herbe, elle

s'était assise à mon côté, et restait là immobile, les joues empourprées

sous leur bistre, les yeux baissés, comme une enfant coupable qui

tremble qu'on ne l'interroge et ne la confonde...

--Loti, tu fais très bien les choses, disait-on dans la galerie...

Et les jeunes femmes auxquelles mon étonnement n'avait point échappé,

firent entendre dans les hautes herbes de petits éclats de rire contenus

qui disaient une foule de méchantes choses;--Tétouara, fine et

impitoyable, prononça sur la belle robe de gaze ces astucieuses paroles:

--Elle est faite d'une \_étoffe chinoise!\_

Et les éclats de rire redoublèrent;--il en partait de derrière tous

les goyaviers,--il en sortait de l'eau du ruisseau; il en venait de

partout,--et la pauvre petite Rarahu était bien près de fondre en

larmes...

XXV

TOUJOURS LE NUAGE

..."Elle est faite d'une \_étoffe chinoise!\_" avait dit Tétouara...

Parole grosse de sous-entendus venimeux,--parole acérée à triple

pointe, qui souvent me revenait en tête...

En vérité j'étais tout à fait étranger à cette robe de gaze verte... Ce

n'étaient point non plus les vieux parents adoptifs de Rarahu,--

lesquels vivaient à moitié nus dans leur case de pandanus,--qui

s'étaient lancés dans de telles prodigalités...

Et je demeurais plongé dans mes réflexions...

Les marchands chinois de Papeete sont pour les Tahitiennes un objet de

dégoût et d'horreur... Il n'est point de plus grande honte pour une

jeune femme que d'être convaincue d'avoir écouté les propos galants de

l'un d'entre eux...

Mais les Chinois sont malins et sont riches;--et il est notoire que

plusieurs de ces personnages, à force de présents et de pièces blanches,

obtiennent des faveurs clandestines qui les dédommagent du mépris

public...

Je m'étais bien gardé cependant de communiquer cet horrible soupçon à

John, qui eût chargé d'anathèmes ma petite amie Rarahu... J'eus le bon

goût de ne faire ni reproche ni scandale,--me réservant seulement

d'observer et d'attendre...

XXVI

PERSISTANCE DU NUAGE

... Quand j'arrivai au ruisseau d'Apiré, à notre salle de bain

particulière sous les goyaviers, il était trois heures de l'après-midi,

heure inusitée.

J'étais venu sans bruit... J'écartai les branches et je regardai...

La stupeur me cloua sur place...

Une chose horrible était là dans ce lieu, que nous considérions comme

appartenant à nous seuls: un vieux Chinois tout nu, lavant dans notre

eau limpide son vilain corps jaune...

Il semblait chez lui et ne se dérangeait nullement... Il avait relevé sa

longue queue de cheveux gris nattés, et l'avait roulée en manière de

chignon de femme sur la pointe de son crâne chauve... Complaisamment il

lavait dans notre ruisseau ses membres osseux qui semblaient enduits de

safran,--et le soleil l'éclairait tout de même, de sa lueur

discrètement voilée par la verdure,--et l'eau fraîche et claire

bruissait tout de même autour de lui,--avec autant de naturel et de

gaîté qu'elle eût pu le faire pour nous...

XXVII

... J'observais, posté derrière les branches... La curiosité me tenait

là attentif et immobile... Je m'étais condamné au spectacle de ce bain,

attendant avec anxiété ce qui allait s'ensuivre...

Je n'attendis pas longtemps; un léger frôlement de branches, un bruit de

voix douces, m'indiqua bientôt que les deux petites filles arrivaient...

Le Chinois, qui les avait entendues aussi, se leva d'un bond, comme mû

par un ressort... Soit pudeur, soit honte d'étaler au soleil d'aussi

laides choses, il courut à ses vêtements... Les nombreuses robes de

mousseline qui, superposées, composaient son costume, pendaient çà et

là, accrochées aux branches des arbres.

Il avait eu le temps d'en passer deux ou trois, quand les petites

arrivèrent.

Le chat de Rarahu, qui ouvrait la marche, fit un haut-le-corps très

significatif en apercevant l'homme jaune, et rebroussa chemin d'un air

indigné...

Tiahoui parut ensuite;--elle eut un temps d'arrêt en portant la main à

son menton, et riant sous cape, comme une personne qui aperçoit quelque

chose de très drôle...

Rarahu regarda par-dessus son épaule, riant aussi... Après quoi toutes

deux s'avancèrent résolument, en disant d'un ton narquois:

--Ia ora na, Tseen-Lee!--Ia ora na tinito, mafatu meiti!

(Bonjour, Tseen-Lee,--bonjour, Chinois, mon petit coeur!)

Elles le connaissaient par son nom, et lui-même avait appelé Rarahu...

Il avait laissé retomber sa queue grisonnante avec un grand air de

coquetterie, et ses yeux de vieux lubrique étincelaient d'une hideuse

manière...

XXVIII

Il tira de ses poches une quantité de choses qu'il offrit aux deux

enfants: petites boîtes de poudres blanches ou roses,--petits

instruments compliqués pour la toilette, petites spatules d'argent pour

racler la langue, toutes choses dont il leur expliquait l'usage,--et

puis des bonbons chinois aussi,--des fruits confits au poivre et au

gingembre...

C'était Rarahu surtout qui était l'objet de ses attentions ardentes.--

Et les deux petites, en se faisant un peu prier, acceptaient tout de

même avec accompagnement de moues dédaigneuses, et de grimaces de

ouistitis...

Il y eut un grand ruban rose, pour lequel Rarahu laissa embrasser son

épaule nue...

Et puis Tseen-Lee voulut aller plus loin, et approcha ses lèvres de

celles de ma petite amie,--laquelle s'enfuit à toutes jambes, suivie

de Tiahoui... Toutes deux disparurent sous bois comme des gazelles,

emportant leurs présents à pleines mains-on les entendit de loin rire

encore à travers la verdure,--et Tseen-Lee, incapable de les

rejoindre, demeura à sa place, piteux et décontenancé...

XXIX

LE NUAGE CRÈVE

... Le lendemain Rarahu, la tête appuyée sur mes genoux, pleurait à

chaudes larmes...

Dans son coeur de pauvre petite croissant à l'aventure dans les bois,

les notions du bien et du mal étaient restées imparfaites; on y trouvait

une foule d'idées baroques et incomplètes venues toutes seules à l'ombre

des grands arbres.-Les sentiments frais et purs y dominaient pourtant,

et il s'y mêlait aussi quelques données chrétiennes, puisées au hasard

dans la Bible de ses vieux parents...

La coquetterie et la gourmandise l'avaient poussée hors du droit chemin,

mais j'étais sûr, absolument sûr qu'elle n'avait rien donné en échange

de ces singuliers présents, et le mal pouvait encore se réparer par des

larmes.

Elle comprenait que ce qu'elle avait fait était fort mal; elle

comprenait surtout qu'elle m'avait causé de la peine,--et que John, le

sérieux John, mon frère, détournerait d'elle ses yeux bleus...

Elle avait tout avoué, l'histoire de la robe de gaze verte, l'histoire

du pareo rouge.-Elle pleurait, la pauvre petite, de tout son coeur;

les sanglots oppressaient sa poitrine,--et Tiahoui pleurait aussi, de

voir pleurer son amie...

Ces larmes, les premières que Rarahu eût versées de sa vie, produisirent

entre nous le résultat qu'amènent souvent les larmes, elles nous firent

davantage nous aimer.-Dans le sentiment que j'éprouvais pour elle, le

coeur prit une part plus large, et l'image d'Ariitéa s'effaça pour un

temps...

L'étrange petite créature qui pleurait là sur mes genoux, dans la

solitude d'un bois d'Océanie, m'apparaissait sous un aspect encore

inconnu; pour la première fois elle me semblait \_quelqu'un\_, et je

commençais à soupçonner la femme adorable qu'elle eût pu devenir, si

d'autres que ces deux vieillards sauvages eussent pris soin de sa jeune

tête...

XXX

A dater de ce jour, Rarahu considérant qu'elle n'était plus une enfant,

cessa de se montrer la poitrine nue au soleil...

Même les jours non fériés, elle se mit à porter des robes et à natter

ses longs cheveux...

XXXI

...\_Mata reva\_ était le nom que m'avait donné Rarahu, ne voulant point

de celui de Loti, qui me venait de Faïmana ou d'Ariitéa.--\_Mata\_, dans

le sens propre, veut dire: \_oeil\_; c'est d'après les yeux que les Maoris

désignent les gens, et les noms qu'ils leur donnent sont généralement

très réussis...

Plumket, par exemple, s'appelait \_Mata pifaré\_ (oeil de chat); Brown,

\_Mata ioré\_ (oeil de rat), et John, \_Mata ninamu\_ (oeil azuré)...

Rarahu n'avait voulu pour moi aucune ressemblance d'animal;

l'appellation plus poétique de \_Mata reva\_ était celle qu'après bien des

hesitations elle avait choisie...

Je consultai le dictionnaire des vénérables frères Picpus,--et trouvai

ce qui suit:

\_Reva\_, firmament;--abîme, profondeur;--mystère...

XXXII

JOURNAL DE LOTI

... Les heures, les jours, les mois, s'envolaient dans ce pays autrement

qu'ailleurs; le temps s'écoulait sans laisser de traces, dans la

monotonie d'un éternel été.-Il semblait qu'on fût dans une atmosphère

de calme et d'immobilité, où les agitations du monde n'existaient

plus...

Oh! les heures délicieuses, oh! les heures d'été, douces et tièdes, que

nous passions là, chaque jour, au bord du ruisseau de Fataoua, dans ce

coin de bois, ombreux et ignoré, qui fut le nid de Rarahu, et le nid de

Tiahoui.-Le ruisseau courait doucement sur les pierres polies,

entraînant des peuplades de poissons microscopiques et de mouches d'eau.

-Le sol était tapissé de fines graminées, de petites plantes délicate,

d'où sortait une senteur pareille à celle de nos foins d'Europe pendant

le beau mois de juin, senteur exquise, rendue par ce seul mot tahitien:

"poumiriraïra", qui signifie: \_une suave odeur d'herbes\_. L'air était

tout chargé d'exhalaisons tropicales, où dominait le parfum des oranges

surchauffées dans les branches par le soleil du midi.-Rien ne

troublait le silence accablant de ces midi d'Océanie. De petits lézards,

bleus comme des turquoises, que rassurait notre immobilité, circulaient

autour de nous, en compagnie des papillons noirs marqués de grands yeux

violets. On n'entendait que de légers bruits d'eau, des chants discrets

d'insectes, ou de temps en temps la chute d'une goyave trop mûre, qui

s'écrasait sur la terre avec un parfum de framboise...

... Et quand le journée s'avançait, quand le soleil plus bas jetait sur

les branches des arbres des lueurs plus dorées, Rarahu s'en retournait

avec moi à sa case isolée dans les bois.-Les deux vieillards ses

parents, fixes et graves, étaient là toujours, accroupis devant leur

hutte de pandanus, et nous regardant venir.-Une sorte de sourire

mystique, une expression d'insouciante bienveillance éclairait un

instant leurs figures éteintes:

--Nous te saluons, Loti! Disaient-ils d'un voix gutturale;--ou bien:

"Nous te saluons, Mata reva!"

Et puis c'était tout; il fallait se retirer, laissant entre eux deux ma

petite amie, qui me suivait des yeux en souriant et qui semblait une

personnification fraîche de la jeunesse à côté de ces deux sombres

momies polynésiennes...

C'était l'heure du repas du soir. Le vieux Tahaapaïru étendait ses longs

bras tatoués jusqu'à une pile de bois mort; il y prenait deux morceaux

de \_bourao\_ desséché, et les frottait l'un contre l'autre pour en

obtenir du feu,--Vieux procédé de sauvage. Rarahu recevait la flamme

des mains du vieillard; elle allumait une gerbe de branches, et faisait

cuire dans la terre deux \_maiorés\_, fruits de l'arbre-à-pain, qui

composaient le repas de la famille...

C'était l'heure aussi où la bande des baigneuses du ruisseau de Fatoua

rejoignait Papeete, Tétouara en tête,--et j'avais pour m'en revenir

toujours compagnie joyeuse.

--Loti, disait Tétouara, n'oublie pas qu'on t'attend à la nuit dans le

jardin de la reine; Téria et Faïmana te font dire qu'elles comptent sur

toi pour les conduire prendre du thé chez les Chinois,--et moi aussi,

j'en serais très volontiers si tu veux...

Nous nous en revenions en chantant, par un chemin d'où la vue dominait

le grand Océan bleu, éclairé des dernières lueurs du soleil couchant.

La nuit descendait sur Tahiti, transparente, étoilée. Rarahu s'endormait

dans ses bois; les grillons entonnaient sous l'herbe leur concert du

soir, les phalènes prenaient leur vol sous les grands arbres,--et les

suivantes commençaient à errer dans les jardins de la reine...

XXXIII

... Rarahu, qui suivait avec moi une des avenues ombragées de Papeete,

adressa un bonjour moitié amical, moitié railleur,--un peu terrifié

aussi,--à une créature baroque qui passait.

La grande femme sèche, qui n'avait de la Tahitienne que le costume, y

répondit avec une raideur pleine de dignité, et se retourna pour nous

regarder.

Rarahu vexée lui tira la langue,--après quoi elle me conta en riant

que cette vieille fille, \_demi-blanche\_, métis efflanquée d'Anglais et

de Maorie,--était son ancien professeur, à l'école de Papeete.

Un jour, la métis avait déclaré à son élève qu'elle fondait sur elle les

plus hautes espérances pour lui succéder dans ce pontificat, en raison

de la grande facilité avec laquelle apprenait l'enfant.

Rarahu, saisie de terreur à la pensée de cet avenir, avait tout d'une

traite pris sa course jusqu'à Apiré, quittant du coup la \_haapiiraa\_ (la

maison d'école) pour n'y plus revenir...

XXXIV

... Je rentrai un matin à bord du \_Rendeer\_, rapportant cette nouvelle à

sensation que j'avais couché en compagnie de Tamatoa...

Tamatoa, fils aîné de la reine Pomaré, mari de la reine Moé de l'île

Raîatéa,--père de la délicieuse petite malade, Pomaré V,--était un

homme que l'on gardait enfermé depuis quelques années entre quatre

solides murailles, et qui était encore l'effroi légendaire du pays.

Dans son état normal, Tamatoa, disait-on, n'était pas plus méchant qu'un

autre,--mais il buvait,--et, quand il avait bu, il \_voyait rouge\_,

il lui fallait du sang.

C'était un homme de trente ans, d'une taille prodigieuse et d'une force

herculéenne; plusieurs hommes ensemble étaient incapables de lui tenir

tête quand il était déchaîné; il égorgeait sans motif, et les atrocités

commises par lui dépassaient toute imagination...

Pomaré adorait pourtant ce fils colossal.-Le bruit courait même dans

le palais que depuis quelque temps elle ouvrait la porte, et qu'on

l'avait vu la nuit rôder dans les jardins.-Sa présence causait parmi

les filles de la cour la même terreur que celle d'une bête fauve, dont

on saurait, la nuit, la cage mal fermée.

Il y avait chez Pomaré une salle consacrée aux étrangers, nuit et jour

ouverte; on y trouvait par terre des matelas recouverts de nattes

blanches et propres, qui servaient aux Tahitiens de passage, aux chefs

attardés des districts, et quelquefois à moi-même...

... Dans les jardins et dans les palais, tout le monde était endormi

quand j'entrai dans la salle de refuge.

Je n'y trouvai qu'un seul personnage assis, accoudé sur une table où

brûlait une lampe d'huile de cocotier... C'était un inconnu, d'une

taille et d'une envergure plus qu'humaines; une seule de ses mains eût

broyé un homme comme du verre.--Il avait d'épaisses mâchoires carrées

de cannibale; sa tête énorme était dure et sauvage, ses yeux à demi

fermés avaient une expression de tristesse égarée...

--"La ora na, Loti!" dit l'homme. (Je te salue, Loti!).

Je m'étais arrêté à la porte...

Alors commença en tahitien, entre l'inconnu et moi, le dialogue suivant:

--... Comment sais-tu mon nom?

--Je sais que tu es Loti, le petit porte-aiguillettes de l'amiral à

cheveux blancs. Je t'ai souvent vu passer près de moi la nuit. "Tu viens

pour dormir?...

--Et toi? tu es un chef, de quelque île?...

--Oui, je suis un grand chef.--Couche-toi dans le coin là-bas; tu y

trouveras la meilleure natte...

Quand je fus étendu et roulé dans mon pareo je fermai les yeux,--juste

assez pour observer l'étrange personnage qui s'était levé avec

précaution et se dirigeait vers moi.

En même temps qu'il s'approchait, un léger bruit m'avait fait tourner la

tête du côté opposé, du côté de la porte où la vieille reine venait

d'apparaître; elle marchait cependant avec des précautions infinies, sur

la pointe de ses pieds nus, mais les nattes criaient sous le poids de

son gros corps.

... Quand l'homme fut près de moi, il prit une moustiquaire de

mousseline qu'il étendit avec soin au-dessus de ma tête, après quoi il

plaça une feuille de bananier devant sa lampe pour m'en cacher la

lumière, et retourna s'asseoir, la tête appuyée sur ses deux mains.

Pomaré qui nous avait observés anxieusement tous deux, cachée dans

l'embrasure sombre, sembla satisfaite de son examen et disparut...

La reine ne venait jamais dans ces quartiers de sa demeure, et son

apparition, m'ayant confirmé dans cette idée que mon compagnon était

inquiétant, m'ôta toute envie de dormir.

Cependant l'inconnu ne bougeait plus; son regard était redevenu vague et

atone; il avait oublié ma présence... On entendait dans le lointain, des

femmes de la reine qui chantaient à deux parties un \_himéné\_ des îles

Pomotous.--Et puis la grosse voix du vieil Ariifaité, le prince époux,

cria: "Mamou!--(silence!)--Te hora a horou ma piti!" (Silence! Il

est minuit!)... Et le silence se fit comme par enchantement...

Une heure après, l'ombre de la vieille reine apparut encore dans

l'embrasure de la porte.--La lampe s'éteignait, et l'homme venait de

s'endormir...

J'en fit autant bientôt, d'un sommeil léger toutefois, et quand, au

petit jour, je me levai pour partir, je vis qu'il n'avait pas changé de

place; sa tête seule s'était affaissée, et reposait sur la table...

Je fis ma toilette au fond du jardin sous les mimosas, dans un ruisseau

d'eau fraîche;--après quoi j'allai sous la véranda saluer la reine et

la remercier de son hospitalité.

--"Haere mai, Loti, dit elle du plus loin qu'elle me vit, haere mai

paraparaü!" (Viens ici, Loti, et causons un peu!) Eh bien! t'a-t-il bien

reçu?...

--Oui, dis-je.

Et je vis sa vieille figure s'épanouir de plaisir quand je lui exprimai

ma reconnaissance pour les soins qu'il avait pris de moi...

--Sais-tu qui c'était, dit-elle mystérieusement,--oh! ne le répète

pas, mon petit Loti... c'était Tamatoa!...

Quelques jours plus tard, Tamatoa fut officiellement relâché,--à la

condition qu'il ne sortirait point du palais; j'eus plusieurs fois

l'occasion de lui parler et de lui donner des poignées de main...

Cela dura jusqu'au moment où, s'étant évadé, il assassina une femme et

deux enfants dans le jardin du missionnaire protestant, et commit dans

une même journée une série d'horreurs sanguinaires qui ne pourraient

s'écrire, même en latin...

XXXV

... Qui peut dire où réside le charme d'un pays?... Qui trouvera ce

quelque chose d'intime et d'insaisissable que rien n'exprime dans les

langues humaines?

....................................................................

Il y a dans le charme tahitien beaucoup de cette tristesse étrange qui

pèse sur toutes ces îles d'Océanie,-l'isolement dans l'immensité du

Pacifique,--le vent de la mer,--le bruit des brisants,-l'ombre

épaisse,--la voix rauque et triste des Maoris qui circulent en

chantant au milieu des tiges des cocotiers, étonnamment hautes, blanches

et grêles...

On s'épuise à chercher, à saisir, à exprimer...effort inutile,--ce

quelque chose s'échappe, et reste incompris...

J'ai écrit sur Tahiti de longues pages; il y a là dedans des détails

jusque sur l'aspect des moindres petites plantes--jusque sur la

physionomie des mousses...

Qu'on lise tout cela avec la meilleure volonté du monde,--eh bien,

après, a-t-on compris?... Non assurément...

Après cela, a-t-on entendu, la nuit, sur ces plages de Polynésie toutes

blanches de corail,--a-t-on entendu, la nuit, partir du fond des bois

le son plaintif d'un \_vivo\_?... (flûte de roseau) ou le beuglement

lointain des trompes en coquillage?

XXXVI

GASTRONOMIE

..."La chair des hommes blancs a goût de banane mûre..."

Ce renseignement me vient du vieux chef maori Hoatoaru, de l'île

Routoumah, dont la compétence en cette matière est indiscutable...

XXXVII

... Rarahu, dans un accès d'indignation, m'avait appelé: \_long lézard

sans pattes\_,--et je n'avais pas très bien compris tout d'abord...

Le serpent étant un animal tout à fait inconnu en Polynésie, la métis

qui avait éduqué Rarahu, pour lui expliquer sous quelle forme le diable

avait tenté la première femme, avait eu recours à cette périphrase.

Rarahu s'était donc habituée à considérer cette variété de "long lézard

sans pattes" comme le plus méchante et la plus dangereuse de toutes les

créatures terrestres;--c'était pour cela qu'elle m'avait lancé cette

insulte...

Elle était jalouse encore, la pauvre petite Rarahu: elle souffrait de ce

que Loti ne voulait pas exclusivement lui appartenir.

Ces soirées de Papeete, ces plaisirs des autres jeunes femmes, auxquels

ses vieux parents lui défendaient de se mêler, faisaient travailler son

imagination d'enfant.--Il y avait surtout ces thés qui se donnaient

chez les Chinois, et dont Tétouara lui rapportait des descriptions

fantastiques, thés auxquels Téria, Faïmana et quelques autres folles

filles de la suite de la reine, buvaient et s'enivraient.--Loti

assistait, y présidait même quelquefois, et cela confondait les idées de

Rarahu, qui ne comprenait plus.

...Quand elle m'eut bien injurié, elle pleura,--argument beaucoup

meilleur...

A partir de ce jour, on ne me vit guère plus aux soirées de Papeete.--

Je demeurais plus tard dans les bois d'Apiré, partageant même

quelquefois le fruit de l'arbre-à-pain avec le vieux Tahaapaïru.--La

tombée de la nuit était triste, par exemple, dans cette solitude;--

mais cette tristesse avait son grand charme, et la voix de Rarahu avait

un son délicieux le soir, sous la haute et sombre voûte des arbres...--

Je restais jusqu'à l'heure où les vieillards faisaient leur prière,--

prière dite dans une langue bizarre et sauvage, mais qui était celle-là

même que dans mon enfance on m'avait apprise.--"\_Notre père qui es aux

cieux...\_", l'éternelle et sublime prière du Christ, résonnait d'une

manière étrangement mystérieuse, là, aux antipodes du vieux monde, dans

l'obscurité de ces bois, dans le silence de ces nuits, dite par la voix

lente et grave de ce vieillard fantôme...

XXXVIII

...Il y avait quelque chose que Rarahu commençait à sentir déjà, et

qu'elle devait sentir amèrement plus tard,--quelque chose qu'elle

était incapable de formuler dans son esprit d'une manière précise,--et

surtout d'exprimer avec les mots de sa langue primitive.--Elle

comprenait vaguement qu'il devait y avoir des abîmes dans le domaine

intellectuel, entre Loti et elle-même, des mondes entiers d'idées et de

connaissances inconnues.--Elle saisissait déjà la différence radicale

de nos races, de nos conceptions, de nos moindres sentiments: les

notions même des choses les plus élémentaires de la vie différaient

entre nous deux.--Loti qui s'habillait comme un Tahitien et parlait

son langage, demeurait pour elle un \_paoupa\_,--c'est-à-dire un de ces

hommes venus des pays fantastiques de par delà les grandes mers,--un

de ces hommes qui depuis quelques années apportaient dans l'immobile

Polynésie tant de changements inouïs, et de nouveautés imprévues...

Elle savait aussi que Loti repartirait bientôt pour ne plus revenir,

retournant dans sa patrie lointaine... Elle n'avait aucune idée de ces

distances vertigineuses,--et Tahaapaïru les comparait à celles qui

séparaient Fataoua de la lune ou des étoiles...

Elle pensait ne représenter aux yeux de Loti,--enfant de guinze ans

qu'elle était,--qu'une petite créature curieuse, jouet de passage qui

serait vite oublié...

Elle se trompait pourtant.--Loti commençait à s'apercevoir lui aussi

qu'il éprouvait pour elle un sentiment qui n'était plus banal.--Déjà

il l'aimait un peu par le coeur...

Il se souvenait de son frère Georges,--de celui que les Tahitiens

appelaient Rouéri, qui avait emporté de ce pays d'ineffaçables

souvenirs,--et il sentait qu'il en serait ainsi de lui-même.--Il

semblait très possible à Loti que cette aventure, commencée au hasard

par un caprice de Tétouara, laissât des traces profondes et durables sur

sa vie tout entière...

Très jeune encore, Loti avait été lancé dans les agitations de

l'existence européenne; de très bonne heure il avait soulevé le voile

qui cache aux enfants la scène du monde;--lancé brusquement, à seize

ans, dans le tourbillon de Londres et de Paris, il avait souffert à un

âge où d'ordinaire on commence à penser...

Loti était revenu très fatigué de cette campagne faite si matin dans la

vie,--et se croyait déjà fort blasé. Il avait été profondément écoeuré

et déçu,--parce que, avant de devenir un garçon semblable aux autres

jeunes hommes, il avait commencé par être un petit enfant pur et rêveur,

élevé dans la douce paix de la famille; lui aussi avait été un petit

sauvage, sur le coeur duquel s'inscrivaient dans l'isolement une foule

d'idées fraîches et d'illusions radieuses.--Avant d'aller rêver dans

les bois d'Océanie, tout enfant il avait longtemps rêvé seul dans les

bois du Yorkshire...

Il y avait une foule d'affinités mystérieuses entre Loti et Rarahu, nés

aux deux extrémités du monde.--Tous deux avaient l'habitude de

l'isolement et de la contemplation, l'habitude des bois et des solitudes

de la nature; tous deux s'arrangeaient de passer de longues heures en

silence, étendus sur l'herbe et la mousse; tous deux aimaient

passionnément la rêverie, la musique,--les beaux fruits, les fleurs et

l'eau fraîche...

XXXIX

...Il n'y avait pour le moment aucun nuage à notre horizon...

Encore cinq grands mois à passer ensemble... Il était bien inutile de se

préoccuper de l'avenir...

XL

On était charmé quand Rarahu chantait...

Quand elle chantait seule, elle avait dans la voix des notes si fraîches

et si douces, que les oiseaux seuls ou les petits enfants en peuvent

produire de semblables.

Quand elle chantait en parties, elle brodait, par-dessus le chant des

autres, des variations extravagantes, prises dans les notes les plus

élevées de la gamme,--très compliquées toujours et admirablement

justes...

Il y avait à Apiré, comme dans tous les districts tahitiens, un choeur

appelé \_himéné\_, lequel fonctionnait régulièrement sous la conduite d'un

chef, et se faisait entendre dans toutes les fêtes indigènes.--Rarahu

en était un des principaux sujets, et le dominait tout entier de sa voix

pure;--le choeur qui l'accompagnait était rauque et sombre; les

hommes surtout y mêlaient des sons bas et métalliques, sortes de

rugissements qui marquaient les \_dominantes\_ et semblaient plutôt les

sons de quelque instrument sauvage que ceux de la voix humaine.--

L'ensemble avait une précision à dépiter les choristes du Conservatoire,

et produisait le soir dans les bois des impressions qui ne se peuvent

décrire...

XLI

...C'était l'heure de la tombée du jour; j'étais seul au bord de la mer,

sur une plage du district d'Apiré.--Dans ce lieu isolé, j'attendais

Taïmaha,--et j'éprouvais un sentiment singulier à l'idée que cette

femme allait venir...

Une femme parut bientôt, qui m'aperçut sous les cocotiers et s'avança

vers moi... C'était déjà la nuit; quand elle fut tout près, je

distinguai une horrible figure qui me regardait en riant, d'un rire de

sauvagesse:

--Tu es Taïmaha? lui dis-je...

--Taïmaha?... Non.--Je m'appelle Tevaruefaipotuaiahutu, du district

de Papetoaï; je viens de pêcher des porcelaines sur le récif, et du

corail rose.--Veux-tu m'en acheter?...

J'attendis encore là jusqu'à minuit.--Je sus le lendemain qu'au petit

jour la vraie Taïmaha était repartie pour son île; ma commission n'avait

pas été faite; elle s'en était allée sans se douter que pendant

plusieurs heures elle avait été attendue sur la plage par le frère de

Rouéri...

XLII

LOTI A JOHN B., A BORD DU \_RENDEER\_

Taravao, 1872.

"Mon bon frère John,

"Le messager qui te portera cette lettre est chargé en même temps de te

remettre une foule de présents que je t'envoie.--C'est d'abord un

plumet, en queues de phaétons rouges, objet très précieux, don de mon

hôte le chef de Tehaupoo; ensuite un collier à trois rangs de petites

coquilles blanches, don de la cheffesse,--et enfin deux touffes de

reva-reva,--qu'une grande dame du district de Papéouriri avait mises

hier sur ma tête à la fête de Taravao.

"Je resterai quelques jours encore ici, chez le chef, qui était un ami

de mon frère; j'userai jusqu'au bout de la permission de l'amiral.

"Il ne me manque que ta présence, frère, pour être absolument charmé de

mon séjour à Taravao. Les environs de Papeete ne peuvent te donner une

idée de cette région ignorée qui s'appelle la presqu'île de Taravao: un

coin paisible, ombreux, enchanteur,--des bois d'orangers gigantesques,

dont les fruits et les fleurs jonchent un sol délicieux, tapissé

d'herbes fines et de pervenches roses...

"Là-dessous sont disséminées quelques cases en bois de citronnier, où

vivent immobiles des Maoris d'autrefois; là-dessous on trouve la vieille

hospitalité indigène: des repas de fruits, sous des tendelets de verdure

tressée et de fleurs; de la musique, des unissons plaintifs de \_vivo\_ de

roseaux, des choeurs d'\_himiné\_, des chants et des danses.

"J'habite seul une case isolée, bâtie sur pilotis, au-dessus de la mer

et des coraux. De mon lit de nattes blanches, en me penchant un peu, je

vois s'agiter au-dessous de moi tout ce petit monde à part qui est le

monde du corail. Au milieu des rameaux blancs ou roses, dans les

branchages compliqués des madrépores, circulent des milliers de petits

poissons dont les couleurs ne peuvent se comparer qu'à celles des

pierres précieuses ou des colibris; des rouges de géranium, des verts

chinois, des bleus qu'on ne saurait peindre,--et une foule de petits

êtres bariolés de toutes les nuances de l'arc-en-ciel,--ayant forme de

tout excepté forme de poisson... Le jour, aux heures tranquilles de la

sieste, absorbé dans mes contemplations, j'admire tout cela qui est

presque inconnu, même aux naturalistes et aux observateurs.

"La nuit, mon coeur se serre un peu dans cet isolement de Robinson.--

Quand le vent siffle au dehors, quand la mer fait entendre dans

l'obscurité sa grande voix sinistre, alors j'éprouve comme une sorte

d'angoisse de la solitude, là, à la pointe la plus australe et la plus

perdue de cette île lointaine,--devant cette immensité du Pacifique,-

-immensité des immensités de la terre, qui s'en va tout droit jusqu'aux

rives mystérieuses du continent polaire.

"Dans une excursion de deux jours, en compagnie du chef de Tehaupoo,

j'ai vu ce lac de Vaïria qui inspire aux indigènes une superstitieuse

frayeur.--Une nuit nous avons campé sur ses bords. C'est un site

étrange que peu de gens ont contemplé; de loin en loin quelques

Européens y viennent par curiosité; la route est longue et difficile,

les abords sauvages et déserts.--Figure-toi, à mille mètres de haut,

une mer morte, perdue dans les montagnes du centre;--tout autour, des

mornes hauts et sévères découpant leurs silhouettes aiguës dans le ciel

clair du soir.--Une eau froide et profonde, que rien n'anime, ni un

souffle de vent, ni un bruit, ni un être vivant, ni seulement un

poisson...--"Autrefois, dit le chef de Tehaupoo, des Toupapahous d'une

race particulière descendaient la nuit des montagnes, et \_battaient

l'eau de leurs grandes ailes d'albatros\_."

"...Si tu vas chez le gouverneur, à la soirée du mercredi, tu y verras

la princesse Ariitéa; dis-lui que je ne l'oublie point dans ma solitude,

et que j'espère la semaine prochaine danser avec elle au bal de la

reine.--Si, dans les jardins, tu rencontrais Faïmana ou Téria, tu

pourrais de ma part leur dire tout ce qui te passerait par la tête...

"Cher petit frère, fais-moi le plaisir d'aller au ruisseau de Fataoua,

donner de mes nouvelles à la petite Rarahu, d'Apiré... Fais cela pour

moi, je t'en prie; tu es trop bon pour ne pas nous pardonner à tous

deux... Vrai, la pauvre petite, je te jure que je l'aime de tout mon

coeur..."

XLIII

... Rarahu ne connaissait pas du tout le dieu \_Taaroa\_, non plus que les

nombreuses déesses de sa suite; elle n'avait même jamais entendu parler

d'aucun de ces personnages de la mythologie polynésienne. La reine

Pomaré seule, par respect pour les traditions de son pays, avait appris

les noms de ces divinités d'autrefois et conservait dans sa mémoire les

étranges légendes des anciens temps...

... Mais tous ces mots bizarres de la langue polynésienne qui m'avaient

frappé, tous ces mots au sens vague ou mystique, sans équivalents dans

nos langues d'Europe, étaient familiers à Rarahu qui les employait ou me

les expliquait avec une rare et singulière poésie.

--Si tu restais plus souvent à Apiré la nuit, me disait-elle, tu

apprendrais avec moi beaucoup plus vite une foule de mots que ces filles

qui vivent à Papeete ne savent pas... Quand nous \_aurons eu peur

ensemble\_, je t'enseignerai, en ce qui concerne les Toupapahous, des

choses très effrayantes que tu ignores...

En effet, il est dans la langue maorie beaucoup de mots et d'images qui

ne deviennent intelligibles qu'à la longue, quand on a vécu avec les

indigènes, la nuit dans les bois, écoutant gémir le vent et la mer,

l'oreille tendue à tous les bruits mystérieux de la nature.

XLIV

...On n'entend aucun chant d'oiseaux dans les bois tahitiens; les

oreilles des Maoris ignorent cette musique naïve qui, dans d'autres

climats, remplit les bois de gaîté et de vie.

Sous cette ombre épaisse, dans les lianes et les grandes fougères, rien

ne vole, rien ne bouge, c'est toujours le même silence étrange qui

semble régner aussi dans l'imagination mélancolique des naturels.

On voit seulement planer dans les gorges, à d'effrayantes hauteurs, le

phaéton, un petit oiseau blanc qui porte à la queue une longue plume

blanche ou rose.

Les chefs attachaient autrefois à leur coiffure une touffe de ces

plumes; aussi leur fallait-il beaucoup de temps et de persévérance pour

composer cet ornement aristocratique...

XLV

INQUALIFIABLE

... Il est certaines nécessités de notre triste nature humaine qui

semblent faites tout exprès pour nous rappeler combien nous sommes

imparfaits et matériels--nécessités auxquelles sont soumises les

reines comme les bergères,--"la garde qui veille aux barrières du

Louvre, etc..."

Lorsque la reine Pomaré est aux prises avec ces situations pénibles,

trois femmes entrent à sa suite dans certain réduit mystérieux dissimulé

sous les bananiers...

La première de ces initiées a mission de soutenir pendant l'opération la

lourde personne royale. La deuxième tient à la main des feuilles de

\_bourao\_, choisies soigneusement parmi les plus fraîches et les plus

tendres... La troisième, qui commence son office lorsque les deux

premières ont achevé le leur,--porte une fiole d'huile de cocotier

parfumée au santal (\_monoï\_), dont elle est chargée d'oindre les parties

que le frottement des feuilles de bourao aurait pu momentanément irriter

ou endolorir...

La séance levée,--le cortège rentre gravement au palais...

XLVI

... Rarahu et Tiahoui s'étaient invectivées d'une manière extrêmement

violente.--De leurs bouches fraîches étaient sorties pendant

plusieurs minutes, sans interruption ni embarras, les injures les plus

enfantines et les plus saugrenues,--les plus inconvenantes aussi (le

tahitien comme le latin "dans les mots bravant l'honnêteté").

C'était la première dispute entre les deux petites, et cela amusait

beaucoup la galerie; toutes les jeunes femmes étendues au bord du

ruisseau du Fataoua riaient à gorge déployée et les excitaient:

--Tu es heureux, Loti, disait Tétouara, c'est pour toi qu'on se

dispute!...

Le fait est que c'était pour moi en effet; Rarahu avait eu un mouvement

de jalousie contre Tiahoui, et là était l'origine de la discussion.

Comme deux chattes qui vont se rouler et s'égratigner, les deux petites

se regardaient blêmes, immobiles, tremblantes de colère:

--\_Tinito oufa!\_ cria Tiahoui, à bout d'arguments, en faisant une

allusion sanglante à la belle robe de gaze verte (mignonne de Chinois)!

--\_Oviri, Amutaata!\_ (sauvagesse, cannibale)! riposta Rarahu qui savait

que son amie était venue toute petite d'une des plus lointaines îles

Pomotous,--et que si Tiahoui elle-même n'était point cannibale,

assurément on l'avait été dans sa famille.

Des deux côtés l'injure avait porté, et les deux petites, se prenant aux

cheveux, s'égratignèrent et de mordirent.

On les sépara; elles se mirent à pleurer, et puis, Rarahu s'étant jetée

dans les bras de Tiahoui, toutes deux, qui s'adoraient, finirent par

s'embrasser de tout leur coeur...

XLVII

Tiahoui, dans son effusion, avait embrassé Rarahu avec le nez,--

suivant une vieille habitude oubliée de la race maorie,--habitude qui

lui était revenue de son enfance et de son île barbare; elle avait

embrassé son amie en posant son petit nez sur la joue ronde de Rarahu,

et en aspirant très fort.

C'est ainsi, en reniflant, que s'embrassaient jadis les Maoris,-et le

baiser des lèvres leur est venu d'Europe...

Et Rarahu, malgré ses larmes, eut encore en me regardant un sourire

d'intelligence comique, qui voulait dire à peu près ceci:

--Vois-tu cette petite sauvage!... que j'avais bien raison, Loti, de

l'appeler ainsi!... mais je l'aime bien tout de même!...

Et de toutes leurs forces les deux petites s'embrassaient, et, l'instant

d'après, tout était oublié.

XLVIII

En suivant sous les minces cocotiers les blanches plages tahitiennes,--

sur quelque pointe solitaire regardant l'immensité bleue, en quelque

lieu choisi avec un goût mélancolique par des hommes des générations

passées,--de loin en loin on rencontre les monticules funèbres, les

grands tumulus de corail... Ce sont les \_maraé\_, les sépultures des

chefs d'autrefois; et l'histoire de ces morts qui dorment là-dessous se

perd dans le passé fabuleux et inconnu qui précéda la découverte des

archipels de la Polynésie.

--Dans toutes les îles habitées par les Maoris, les \_maraé\_ se

retrouvent sur les plages. Les insulaires mystérieux de Rapa-Nui

ornaient ces tombeaux de statues gigantesques au masque horrible; les

Tahitiens y plantaient seulement des bouquets d'arbres de fer. L'arbre

de fer est le cyprès de là-bas, son feuillage est triste; le vent de la

mer a un sifflement particulier en passant dans ses branches rigides...

Ces tumulus restés blancs, malgré les années, de la blancheur du corail,

et surmontés de grands arbres noirs, évoquent les souvenirs de la

terrible religion du passé; c'étaient aussi les autels où les victimes

humaines étaient immolées à la mémoire des morts.

--Tahiti, disait Pomaré, était la seule île où, même dans les plus

anciens temps, les victimes n'étaient pas mangées après le sacrifice; on

faisait seulement le simulacre du repas macabre; les yeux, enlevés de

leurs orbites, étaient mis ensemble sur un plat et servis à la reine,--

horrible prérogative de la souveraineté. (\_Recueilli de la bouche de

Pomaré\_.)

XLIX

Tahaapaïru, le père adoptif de Rarahu, exerçait une industrie tellement

originale que dans notre Europe, si féconde en inventions de tous

genres, on n'a certes encore rien imaginé de semblable.

Il était fort vieux, ce qui en Océanie n'est pas chose commune; de plus

il avait de la barbe et de la barbe blanche, objet des plus rares là-

bas. Aux îles Marquises la barbe blanche est une denrée presque

introuvable qui sert à fabriquer des ornements précieux pour la coiffure

et les oreilles de certains chefs,--et quelques vieillards y sont

soigneusement entretenus et conservés pour l'exploitation en coupes

réglées de cette partie de leur personne.

Deux fois par an, le vieux Tahaapaïru coupait la sienne, et l'expédiait

à Hivaoa, la plus barbare des îles Marquises, où elle se vendait au prix

de l'or.

L

...Rarahu examinait avec beaucoup d'attention et de terreur une tête de

mort que je tenais sur mes genoux.

Nous étions assis tout en haut d'un tumulus de corail, au pied des

grands bois de fer. C'était le soir, dans le district perdu de Papenoo;

le soleil plongeait lentement dans le grand Océan vert, au milieu d'un

étonnant silence de la nature.

Ce soir-là, je regardais Rarahu avec plus de tendresse; c'était la

veille d'un départ; le \_Rendeer\_ allait s'éloigner pour un temps, et

visiter au nord l'archipel des Marquises.

Rarahu, sérieuse et recueillie, était plongée dans une de ses rêveries

d'enfant que je ne savais jamais qu'imparfaitement pénétrer. Un moment

elle avait été illuminée de lumière dorée, et puis, le radieux soleil

s'étant abîmé dans la mer, elle se profilait maintenant en silhouette

svelte et gracieuse sur le ciel du couchant...

Rarahu n'avait jamais regardé d'aussi près cet objet lugubre qui était

posé là sur mes genoux et qui, pour elle comme pour tous les

Polynésiens, était un horrible épouvantail.

On voyait que cette chose sinistre éveillait dans son esprit inculte une

foule d'idées nouvelles,--sans qu'elle pût leur donner une forme

précise...

Cette tête devait être fort ancienne; elle était presque fossile,--et

teinte de cette nuance rouge que la terre de ce pays donne aux pierres

et aux ossements... La mort a perdu de son horreur quand elle remonte

aussi loin...

--Riaria! disait Rarahu... Riaria, mot tahitien qui ne se traduit

qu'imparfaitement par le mot \_épouvantable\_,--parce qu'il désigne là-

bas cette terreur particulièrement sombre qui vient des spectres ou des

morts...

--Qu'est-ce qui peut tant t'effrayer dans ce pauvre crâne? demandai-je

à Rarahu...

Elle répondit en montrant du doigt la bouche édentée:

--C'est son rire, Loti; c'est son rire de Toupapahou...

... Il était une heure très avancée de la nuit quand nous fûmes de

retour à Apiré, et Rarahu avait éprouvé tout le long du chemin des

frayeurs très grandes... Dans ce pays où l'on n'a absolument rien à

redouter, ni des plantes, ni des bêtes, ni de hommes; où l'on peut

n'importe où s'endormir en plein air, seul et sans une arme, les

indigènes ont peur de la nuit, et tremblent devant les fantômes...

Dans les lieux découverts, sur les plages, cela allait encore; Rarahu

tenait ma main serrée dans la sienne, et chantait des \_himéné\_ pour se

donner du courage...

Mais il y eut un certain grand bois de cocotiers qui fut très pénible à

traverser...

Rarahu y marchait devant moi, en me donnant les deux mains par derrière,

--procédé peu commode pour aller vite,--elle se sentait plus protégée

ainsi, et plus sûre de n'être point traîtreusement saisie aux cheveux

par la tête de mort couleur brique...

Il faisait une complète obscurité dans ce bois, et on y sentait une

bonne odeur répandue par les plantes tahitiennes. Le sol était jonché de

grandes palmes desséchées qui craquaient sous nos pas. On entendait en

l'air ce bruit particulier aux bois de cocotiers, le son métallique des

feuilles qui se froissent; on entendait derrière les arbres des rires de

Toupapahous; et à terre, c'était un grouillement repoussant et horrible:

la fuite précipitée de toute une population de crabes bleus, qui à notre

approche se hâtaient de rentrer dans leurs demeures souterraines...

LI

...Le lendemain fut une journée d'adieux fort agitée...

Le soir je comptais voir enfin Taïmaha; elle était revenue à Tahiti,

m'avait-on dit, et je lui avais fait donner rendez-vous par

l'intermédiaire d'une des suivantes de la reine, sur la plage de Fareüte

à la tombée de la nuit...

Quand, à l'heure fixée, j'arrivai dans ce lieu isolé, j'aperçu une femme

immobile qui semblait attendre, la tête couverte d'un épais voile

blanc...

Je m'approchai et j'appelai: Taïmaha!--La femme voilée me laissa

plusieurs fois répéter ce nom sans répondre; elle détournait la tête, et

riait sous les plis de la mousseline...

J'écartai le voile et découvris la figure connue de Faïmana, qui se

sauva en éclatant de rire...

Faïmana ne me dit point quelle aventure amoureuse l'avait amenée dans

cet endroit où elle était vexée de m'avoir rencontré; elle n'avait

jamais entendu parler de Taïmaha, et ne put me donner sur elle aucun

renseignement...

Force me fut de remettre à mon retour une tentative nouvelle pour la

voir; il semblait que cette femme fût un mythe, ou qu'une puissance

mystérieuse prit plaisir à nous éloigner l'un de l'autre, nous réservant

pour plus tard une entrevue plus saisissante...

Nous partîmes le lendemain matin un peu avant le jour; Tiahoui et Rarahu

vinrent à l'heure des dernières étoiles m'accompagner jusqu'à la

plage...

Rarahu pleura abondamment,--bien que la durée du voyage du \_Rendeer\_

ne dût pas dépasser un mois; elle avait le pressentiment peut-être que

le temps délicieux que nous venions de passer tous deux ne se

retrouverait plus...

L'idylle était finie... Contre nos prévisions humaines, ces heures de

paix et de frais bonheur écoulées au bord du ruisseau de Fataoua, s'en

étaient allées pour ne plus revenir...

DEUXIÈME PARTIE

I

HORS-D'OEUVRE NUKA-HIVIEN

(Qu'on peut se dispenser de lire, mais qui n'est pas très long.)

Le nom seul de Nuka-Hiva entraîne avec lui l'idée de pénitencier et de

déportation,--bien que rien ne justifie plus aujourd'hui cette idée

fâcheuse. Depuis longues années, les condamnés ont quitté ce beau pays,

et l'inutile ruine.

Libre et sauvage jusqu'en 1842, cette île appartient depuis cette époque

à la France; entraînée dans la chute de Tahiti, des îles de la Société

et des Pomotous, elle a perdu son indépendance en même temps que ces

archipels abandonnaient volontairement la leur.

Taïohaé, capitale de l'île, renferme une douzaine d'Européens, le

gouverneur, le pilote, l'évêque-missionnaire,--les frères,--quatre

soeurs qui tiennent une école de petites filles,--et enfin quatre

gendarmes.

Au milieu de tout ce monde, la reine dépossédée, dépouillée de son

autorité, reçoit du gouvernement une pension de six cents francs, plus

la ration des soldats pour elle et sa famille.

Les bâtiments baleiniers affectionnaient autrefois Taïohaé comme point

de relâche, et ce pays était exposé à leurs vexations; des matelots

indisciplinés se répandaient dans les cases indigènes et y faisaient un

grand tapage.

Aujourd'hui, grâce à la présence imposante des quatre gendarmes, ils

préfèrent s'ébattre dans les îles voisines.

Les insulaires de Nuka-Hiva étaient nombreux autrefois, mais de récentes

épidémies d'importation européenne les ont plus que décimés.

La beauté de leurs formes est célèbre, et la race des îles Marquises est

réputée une des plus belles du monde.

Il faut quelque temps néanmoins pour s'habituer à ces visages singuliers

et leur trouver du charme. Ces femmes, dont la taille est si gracieuse

et si parfaite, ont les traits durs, comme taillés à coups de hache, et

leur genre de beauté est en dehors de toutes les règles.

Elles ont adopté à Taïohaé les longues tuniques de mousseline en usage

à Tahiti; elles portent les cheveux à moitié courts, ébouriffés, crêpés,

--et se parfument au santal.

Mais dans l'intérieur du pays, ces costumes féminins sont extrêmement

simplifiés...

Les hommes se contentent partout d'une mince ceinture, le tatouage leur

paraissant un vêtement tout à fait convenable.

Aussi sont-ils tatoués avec un soin et un art infinis;--mais, par une

fantaisie bizarre, ces dessins sont localisés sur une seule moitié du

corps, droite ou gauche,--tandis que l'autre moitié reste blanche, ou

peu s'en faut.

Des bandes d'un bleu sombre, qui traversent leur visage, leur donnent un

grand air de sauvagerie, en faisant étrangement ressortir le blanc des

yeux et l'émail poli des dents.

Dans les îles voisines, rarement en contact avec les Européens, toutes

les excentricités des coiffures en plumes sont encore en usage, ainsi

que les dents enfilées en longs colliers et les touffes de laine noire

attachées aux oreilles.

Taïohaé occupe le centre d'une baie profonde, encaissée dans de hautes

et abruptes montagnes aux formes capricieusement tourmentées.--Une

épaisse verdure est jetée sur tout ce pays comme un manteau splendide;

c'est dans toute l'île un même fouillis d'arbres, d'essences utiles ou

précieuses; et des milliers de cocotiers, haut perchés sur leurs tiges

flexibles, balancent perpétuellement leurs têtes au-dessus de ces

forêts.

Les cases, peu nombreuses dans la capitale, sont passablement

disséminées le long de l'avenue ombragée qui suit les contours de la

plage.

Derrière cette route charmante, mais unique, quelques sentiers boisés

conduisent à la montagne. L'intérieur de l'île, cependant, est tellement

enchevêtré de forêts et de rochers, que rarement on va voir ce qui s'y

passe,--et les communications entre les différentes baies se font par

mer, dans les embarcations des indigènes.

C'est dans la montagne que sont perchés les vieux cimetières maoris,

objet d'effroi pour tous et résidence des terribles Toupapahous...

Il y a peu de passants dans la rue de Taïohaé, les agitations

incessantes de notre existence européenne sont tout à fait inconnues à

Nuka-Hiva. Les indigènes passent la plus grande partie du jour accroupis

devant leurs cases, dans une immobilité de sphinx. Comme les Tahitiens,

ils se nourrissent des fruits de leurs forêts, et tout travail leur est

inutile... Si, de temps à autre, quelques-uns s'en vont encore pêcher

par gourmandise, la plupart préfèrent ne pas de donner cette peine.

Le \_popoï\_, un de leurs mets raffinés, est un barbare mélange de fruits,

de poissons et de crabes fermentés en terre. Le fumet de cet aliment est

inqualifiable.

L'anthropophagie, qui règne encore dans une île voisine, Hivaoa (ou la

Dominique), est oubliée à Nuka-Hiva depuis plusieurs années. Les efforts

des missionnaires ont amené cette heureuse modification des coutumes

nationales; à tout autre point de vue cependant, le christianisme

superficiel des indigènes est resté sans action sur leur manière de

vivre, et la dissolution de leurs moeurs dépasse toute idée...

On trouve encore entre les mains des indigènes plusieurs images de leur

dieu.

C'est un personnage à figure hideuse, semblable à un embryon humain.

La reine a quatre de ces horreurs, sculptées sur le manche de son

éventail.

II

PREMIÈRE LETTRE DE RARAHU A LOTI

(Apportée aux Marquises par un bâtiment baleinier.)

Apiré, le 10 mai 1872

O Loti, mon grand ami, O mon petit époux chéri, je te salue par le vrai

Dieu.

Mon coeur est très triste de ce que tu es parti au loin, de ce que je ne

te vois plus.

Je te prie maintenant, ô mon petit ami chéri, quand cette lettre te

parviendra, de m'écrire, pour me faire connaître tes pensées, afin que

je sois contente. Il est arrivé peut-être que ta pensée s'est détournée

de moi, comme il arrive ici aux hommes, quand ils ont laissé leurs

femmes.

Il n'y a rien de neuf à Apiré pour le moment, si ce n'est pourtant que

Turiri, mon petit chat très aimé, est fort malade, et sera peut-être

absolument mort quand tu reviendras.

J'ai fini mon petit discours.

Je te salue,

RARAHU.

III

LA REINE VAÉKÉHU

... En suivant vers la gauche la rue de Taïohaé, on arrive, près d'un

ruisseau limpide, aux quartiers de la reine.--Un figuier des Banians,

développé dans des proportions gigantesques, étend son ombre triste sur

la case royale.--Dans les replis de ses racines, contournées comme des

reptiles, on trouve des femmes assises, vêtues le plus souvent de

tuniques d'une couleur jaune d'or qui donne à leur teint l'aspect du

cuivre. Leur figure est d'une dureté farouche; elles vous regardent

venir avec une expression de sauvage ironie.

Tout le jour assises dans un demi-sommeil, elles demeurent immobiles et

silencieuses comme des idoles...

C'est la cour de Nuka-Hiva, la reine Vaékéhu et ses suivantes.

Sous cette apparence peu engageante, ces femmes sont douces et

hospitalières; elles sont charmées si un étranger prend place près

d'elles, et lui offrent toujours des cocos et des oranges.

Élisabeth et Atéria, deux suivantes qui parlent français, vous adressent

alors, de la part de la reine, quelques questions saugrenues au sujet de

la dernière guerre d'Allemagne. Elles parlent fort, mais lentement, et

accentuent chaque mot d'une manière originale. Les batailles où plus de

milles hommes sont engagés excitent leur sourire incrédule; la grandeur

de nos armées dépasse leurs conceptions...

L'entretien pourtant languit bientôt; quelques phrases échangées leur

suffisent, leur curiosité est satisfaite, et la réception terminée, la

cour se modifie de nouveau, et, quoi que vous fassiez pour réveiller

l'attention, on ne prend plus garde à vous...

La demeure royale, élevée par les soins du gouvernement français, est

située dans un recoin solitaire, entourée de cocotiers et de tamaris.

Mais au bord de la mer, à côté de cette habitation modeste, une autre

case, case d'apparat, construite avec tout le luxe indigène, révèle

encore l'élégance de cette architecture primitive.

Sur une estrade en larges galets noirs, de lourdes pièces de magnifique

bois des îles soutiennent la charpente. La voûte et les murailles de

l'édifice sont formées de branches de citronnier choisies entre mille,

droites et polies comme des joncs; tous ces bois sont liés entre eux par

des amarrages de cordes de diverses couleurs, disposés de manière à

former des dessins réguliers et compliqués.

Là encore, la Cour, la reine et ses fils passent de longues heures

d'immobilité et de repos, en regardant sécher leurs filets à l'ardeur du

soleil.

Les pensées qui contractent le visage étrange de la reine restent un

mystère pour tous, et le secret de ses éternelles rêveries est

impénétrable. Est-ce tristesse ou abrutissement? Songe-t-elle à quelque

chose, ou bien à rien? Regrette-t-elle son indépendance et la sauvagerie

qui s'en va, et son peuple qui dégénère et lui échappe?...

Atéria, qui est son ombre et son chien, serait en position de la savoir:

peut-être cette inévitable fille nous l'apprendrait-elle, mais tout

porte à croire qu'elle ignore; il se peut même qu'elle n'y ait jamais

songé...

Vaékéhu consentit avec une bonne grâce parfaite à poser pour plusieurs

éditions de son portrait; jamais modèle plus calme ne se laissa examiner

plus à loisir.

Cette reine déchue, avec ses grands cheveux en crinière et son fier

silence, conserve encore une certaine grandeur...

IV

VAÉKÉHU A L'AGONIE

Un soir, au clair de la lune, comme je passais seul dans un sentier

boisé qui mène à la montagne, les suivantes m'appelèrent.

Depuis longtemps malade, leur souveraine, disaient-elles, s'en allait

mourir.

Elle avait reçu l'extrême-onction de l'évêque missionnaire.

Vaékéhu--étendue à terre--tordait ses bras tatoués avec toutes les

marques de la plus vive souffrance; ses femmes, accroupies autour

d'elle, avec leurs grands cheveux ébouriffés, poussaient des

gémissements et menaient deuil (suivant l'expression biblique qui

exprime parfaitement leur façon particulière de se lamenter).

On voit rarement dans notre monde civilisé des scènes aussi

saisissantes; dans cette case nue, ignorante de tout l'appareil lugubre

qui ajoute en Europe aux horreurs de la mort, l'agonie de cette femme

révélait une poésie inconnue pleine d'une amère tristesse...

Le lendemain de grand matin, je quittais Nuka-Hiva pour n'y plus

revenir, et sans savoir si la souveraine était allée rejoindre les vieux

rois tatoués ses ancêtres.

Vaékéhu est la dernière des reines de Nuka-Hiva; autrefois païenne et

quelque peu cannibale, elle s'était convertie au christianisme, et

l'approche de la mort ne lui causait aucune terreur...

V

FUNÈBRE

Notre absence avait duré juste un mois, le mois de mai 1872.

Il était nuit close, lorsque le \_Rendeer\_ revint mouiller sur rade de

Papeete, le 1er juin, à huit heures du soir.

Quand je mis pied à terre dans l'île délicieuse, une jeune femme qui

semblait m'attendre, sous l'ombre noire des bouraos, s'avança et dit:

--Loti, c'est toi?... Ne t'inquiète pas de Rarahu; elle t'attend à

Apiré où elle m'a chargée de te ramener près d'elle. Sa mère Huamahine

est morte la semaine passée; son père Tahaapaïru est mort ce matin, et

elle est restée auprès de lui avec les femmes d'Apiré pour la veillée

funèbre.

"Nous t'attendions tous les jours, continua Tiahoui, et nous avions

souvent les yeux fixés sur l'horizon de la mer. Ce soir, au coucher du

soleil, dès qu'une voile blanche a paru au large, nous avons reconnu le

\_Rendeer\_; nous l'avons ensuite vu entrer par la passe de Tanoa, et

c'est alors que je suis venue ici pour t'attendre.

Nous suivîmes la plage pour gagner la campagne. Nous marchions vite, par

des chemins détrempés; il était tombé tout le jour une des dernières

grandes pluies de l'hivernage, et le vent chassait encore d'épais nuages

noirs.

Tiahoui m'apprit en route qu'elle s'était mariée depuis quinze jours

avec un jeune Tahitien nommé Téharo; elle avait quitté le district

d'Apiré pour habiter avec son mari celui de Papéuriri, situé à deux

jours de marche dans le sud-ouest. Tiahoui n'était plus la petite fille

rieuse et légère que j'avais connue. Elle causait gravement, on la

sentait plus femme et plus posée.

Nous fûmes bientôt dans les bois. Le ruisseau de Fataoua, grossi comme

un torrent, grondait sur les pierres; le vent secouait les branches

mouillées sur nos têtes, et nous couvrait de larges gouttes d'eau.

Une lumière apparut de loin, brillant sous bois, dans la case qui

renfermait la cadavre de Tahaapaïru.

Cette case, qui avait abrité l'enfance de ma petite amie, était ovale,

basse comme toutes les cases tahitiennes, et bâtie sur une estrade en

gros galets noirs. Les murailles en étaient faites de branches minces de

bourao, placées verticalement et laissant des vides entre elles, comme

les barreaux d'une cage. A travers, on distinguait des formes humaines

immobiles, dont la lampe agitée par le vent déplaçait les ombres

fantastiques.

Au moment où je franchissais le seuil funèbre, Tiahoui me repoussa

brusquement à droite;--je n'avais pas vu les deux grands pieds du mort

qui débordaient à gauche sur la porte;--j'avais failli les heurter,--

un frisson me parcourut le corps, et je détournai la tête pour ne les

point voir.

Cinq ou six femmes étaient là, assises en rang le long du mur--et, au

milieu d'elles, Rarahu fixant sur la porte un regard anxieux et

sombre...

Rarahu m'avait reconnu au seul bruit de mon pas; elle courut à moi et

m'entraîna dehors...

VI

Nous nous étions embrassés longuement, en nous serrant dans nos bras

enlacés, et puis nous nous étions assis tous deux sur la mousse humide,

près de la case où dormait ce cadavre. Elle ne songeait plus à avoir

peur, et nous causions tout bas, comme dans le voisinage des morts.

Rarahu était seule au monde, bien seule. Elle avait décidé de quitter le

lendemain le toit de pandanus où ses vieux parents venaient de mourir.

--Loti, disait-elle, si bas que sa petite voix douce était comme un

souffle à mon oreille, Loti, veux-tu que nous habitions ensemble une

case dans Papeete? Nous vivrons comme vivaient ton frère Rouéri et

Taïmaha, comme vivent plusieurs autres qui se trouvent très heureux, et

auxquels la reine ni le gouverneur ne trouvent rien à redire. Je n'ai

plus que toi au monde et tu ne peux pas m'abandonner... Tu sais même

qu'il y a des hommes de ton pays qui se sont trouvés si bien de cette

existence, qu'ils se sont faits Tahitiens pour ne plus partir...

Je savais cela fort bien; j'avais parfaitement conscience de ce charme

tout-puissant de volupté et de nonchalance; et c'est pour cela que je le

redoutais un peu...

Cependant, une à une, les femmes de la veillée funèbre étaient sorties

sans bruit et s'en étaient allées par le sentier d'Apiré. Il se faisait

fort tard...

--Maintenant, rentrons, dit-elle...

Les longs pieds nus se voyaient du dehors; nous passâmes devant, tous

deux, avec un même frisson de frayeur. Il n'y avait plus auprès du mort

qu'une vieille femme accroupie, une parente, qui causait à demi-voix

avec elle-même. Elle me souhaita le bonsoir à voix basse et me dit:

--"A parahi oé!" (Assieds-toi!)

Alors je regardai ce vieillard, sur lequel tremblait la lueur indécise

d'une lampe indigène.--Ses yeux et sa bouche étaient à demi ouverts;

sa barbe blanche avait dû pousser depuis la mort, on eût dit un lichen

sur de la pierre brune; ses longs bras tatoués de bleu, qui avaient

depuis longtemps la rigidité de la momie, étaient tendus droits de

chaque côté de son corps;--ce qui surtout était saillant dans cette

tête morte, c'étaient les traits caractéristiques de la race

polynésienne, l'étrangeté maorie.--Tout le personnage était le type

idéal du Toupapahou...

Rarahu ayant suivi mon regard, ses yeux tombèrent sur le mort; elle

frissonna et détourna la tête.--La pauvre petite se raidissait contre

la terreur; elle voulait rester quand même auprès de celui qui avait

entouré de quelques soins son enfance.--Elle avait sincèrement pleuré

la vieille Huamahine, mais ce vieillard glacé n'avait guère fait pour

elle que la \_laisser croître\_; elle ne lui était attachée que par un

sentiment de respect et de devoir; son corps effrayant qui était là ne

lui inspirait plus qu'une immense horreur...

... La vieille parente de Tahaapaïru s'était endormie.--La pluie

tombait, torrentielle, sur les arbres, sur le chaume du toit, avec des

bruits singuliers, des fracas de branches, des craquements lugubres.--

Les Toupapahous étaient là dans le bois, se pressant autour de nous,

pour regarder par toutes les fentes de la muraille ce nouveau

personnage, qui depuis le matin était des leurs. On s'attendait à toute

minute à voir entre les barreaux passer leurs mains blêmes...

--Reste, ô mon Loti, disait Rarahu... Si tu partais, demain je serais

morte de frayeur...

... Et je restai toute la nuit auprès d'elle, tenant sa main dans les

miennes; je restai auprès d'elle jusqu'au moment où les premières lueurs

du jour se mirent à filtrer à travers les barreaux de sa demeure.--

Elle avait fini par s'endormir, sa petite tête délicieuse, amaigrie et

triste, appuyée sur mon épaule.--Je l'étendis tout doucement sur des

nattes, et m'en allai sans bruit...

Je savais que le matin les Toupapahous s'évanouissent, et qu'à cette

heure je pouvais sans danger la quitter...

VII

INSTALLATION

... Non loin du palais, derrière les jardins de la reine, dans une des

avenues les plus vertes et les plus paisibles de Papeete, était une

petite case fraîche et isolée.--Elle était bâtie au pied d'une touffe

de cocotiers si hauts, qu'on eût dit là-dessous une habitation

lilliputienne.--Elle avait sur la rue une véranda que garnissaient des

guirlandes de vanille.--Derrière était un enclos, fouillis de mimosas,

de lauriers-roses et d'hibiscus.--Des pervenches roses croissaient

tout alentour, fleurissaient sur les fenêtres et jusque dans les

appartements.--Tout le jour on était à l'ombre dans ce recoin, et le

calme n'y était jamais troublé.

Là, huit jours après la mort de son père adoptif, Rarahu vint s'établir

avec moi.

C'était son rêve accompli.

VIII

MUO-FARÉ

Un beau soir de l'hiver austral,--le 12 juin 1872,--il y eut grande

réception chez nous: c'était le \_muo-faré\_ (la consécration du logis).-

-Nous donnions un grand \_amurama\_, un souper et un thé.--Les convives

étaient nombreux, et deux Chinois avaient été enrôlés pour la

circonstance, gens habiles à composer des pâtisseries fines, au

gingembre,--et à construire des pièces montées d'un aspect

fantastique.

Au nombre des invités étaient d'abord John, mon frère John, qui passait

au milieu des fêtes de là-bas comme une belle figure mystique,

inexplicable pour les Tahitiennes qui jamais ne trouvaient le chemin de

son coeur, ni le côté vulnérable de sa pureté de néophyte.

Il y avait encore Plumket, dit Remuna,--le prince Touinvira, le plus

jeune fils de Pomaré,--et deux autres initiés du \_Rendeer\_.--Et puis

toute la bande de voluptueuse des suivantes de la cour, Faïmana, Téria,

Maramo, Raouéra, Tarahu, Eréré, Taouna, jusqu'à la noire Tétouara.

Rarahu avait oublié sa rancune de petite fille contre toutes ces femmes,

maintenant qu'elle allait en maîtresse leur faire les honneurs du logis;

--absolument comme Louis XII, roi de France, oublia les injures du duc

d'Orléans.

Aucun des invités ne manqua au rendez-vous, et le soir, à onze heures,

la case fut remplie de jeunes femmes en tunique de mousseline,

couronnées de fleurs, buvant gaîment du thé, des sirops, de la bière,

croquant du sucre et des gâteaux, et chantant des \_himéné\_.

Dans le courant de la soirée, il se produisit un incident bien

regrettable, au point de vue du décorum anglais. Le grand chat de

Rarahu, apporté le matin même d'Apiré et qu'on avait par prudence

enfermé dans une armoire, fit une brusque apparition sur la table,

effaré, poussant des cris de désespoir, chavirant les tasses et sautant

aux vitres.

Sa petite maîtresse l'embrassa tendrement et le réintégra dans son

armoire.--L'incident fut clos de cette manière et, quelques jours plus

tard, ce même Turiri, complètement apprivoisé, devint un chat citadin,

des mieux éduqués et des plus sociables.

A ce souper sardanapalesque, Rarahu était déjà méconnaissable; elle

portait une toilette nouvelle, une belle tapa de mousseline blanche à

traîne qui lui donnait fort grand air; elle faisait les honneurs de chez

elle avec aisance et grâce,--s'embrouillant un peu par instants, et

rougissant après, mais toujours charmante.--On me complimentait sur

ma maîtresse; les femmes elles-mêmes, Faïmana la première, disaient:

"Merahi menehenehé!" (Qu'elle est jolie!) John était un peu sérieux, et

lui souriait tout de même avec bienveillance.--Elle rayonnait de

bonheur; c'était son entrée dans le monde des jeunes femmes de Papeete,

entrée brillante qui dépassait tout ce que son imagination d'enfant

avait pu concevoir et désirer.

C'est ainsi que joyeusement elle franchit le pas fatal. Pauvre petite

plante sauvage, poussée dans les bois, elle venait de tomber comme bien

d'autres dans l'atmosphère malsaine et factice où elle allait languir et

se faner.

IX

JOURS ENCORE PAISIBLES

Nos jours s'écoulaient très doucement, au pied des énormes cocotiers qui

ombrageaient notre demeure.

Se lever chaque matin, un peu après le soleil; franchir la barrière du

jardin de la reine; et là, dans le ruisseau du palais, sous les mimosas,

prendre un bain fort long,--qui avait un charme particulier, dans la

fraîcheur de ces matinées si pures de Tahiti.

Ce bain se prolongeait d'ordinaire en causeries nonchalantes avec les

filles de la cour, et nous menait jusqu'à l'heure du repas de midi.--

Le dîner de Rarahu était toujours très frugal; comme autrefois à Apiré,

elle se contentait des fruits cuits de l'arbre-à-pain, et de quelques

gâteaux sucrés que les Chinois venaient chaque matin nous vendre.

Le sommeil occupait ensuite la plus grande partie de nos journées.--

Ceux-là qui ont habité sous les tropiques connaissent ce bien-être

énervant du sommeil de midi.--Sous la véranda de notre demeure, nous

tendions des hamacs d'aloès, et là nous passions de longues heures à

rêver ou à dormir, au bruit assoupissant des cigales.

Dans l'après-midi, c'était généralement l'amie Téourahi que l'on voyait

arriver, pour jouer aux cartes avec Rarahu.--Rarahu, qui s'était fait

initier aux mystères de l'écarté, aimait passionnément, comme toutes les

Tahitiennes, ce jeu importé d'Europe; et les deux jeunes femmes, assises

l'une devant l'autre sur une natte, passaient des heures, attentives et

sérieuses, absolument captivées par les trente-deux petites figures

peintes qui glissaient entre leurs doigts.

Nous avions aussi la pêche au corail sur le récif.--Rarahu

m'accompagnait souvent en pirogue dans ces excursions, où nous

fouillions l'eau tiède et bleue, à la recherche de madrépores rares ou

de porcelaines.--Il y avait toujours dans notre jardin inculte, sous

les broussailles d'orangers et de gardénias, des coquilles qui

séchaient, des coraux qui blanchissaient au soleil, mêlant leur ramure

compliquée aux herbes et aux pervenches roses...

C'était là cette vie exotique, tranquille et ensoleillée, cette vie

tahitienne telle que jadis l'avait menée mon frère Rouéri, telle que je

l'avais entrevue et désirée, dans ces étranges rêves de mon enfance qui

me ramenaient sans cesse vers ces lointains pays du soleil.--Le temps

s'écoulait, et tout doucement se tissaient autour de moi ces mille

petits fils inextricables, faits de tous les charmes de l'Océanie, qui

forment à la longue des réseaux dangereux, des voiles sur le passé, la

patrie et la famille,--et finissent par si bien vous envelopper qu'on

ne s'échappe plus...

... Rarahu chantait beaucoup toujours. Elle se faisait différentes

petites voix d'oiseau, tantôt stridentes, tantôt douces comme des voix

de fauvettes, et qui montaient jusqu'aux plus extrêmes de la gamme.--

Elle était restée un des premiers sujets du choeur d'\_himéné\_ d'Apiré...

De son enfance passée dans les bois, elle avait conservé le sentiment

d'une poésie contemplative et rêveuse; elle traduisait ses conceptions

originales par des chants; elle composait des \_himéné\_ dont le sens

vague et sauvage resterait inintelligible pour des Européens auxquels on

chercherait à les traduire.--Mais je trouvais à ces chants bizarres un

singulier charme de tristesse,--surtout quand ils s'élevaient

doucement dans le grand silence des midis d'Océanie...

Quand venait le soir, Rarahu s'occupait généralement de préparer ses

couronnes de fleurs pour la nuit.--Mais rarement elle les composait

elle-même; il y avait certains Chinois en renom qui savaient en

fabriquer de très extraordinaires; avec des corolles et des feuilles de

vraies fleurs combinées ensemble, ils arrivaient à produire des fleurs

nouvelles et fantastiques,--vraies fleurs de potiches, empreintes

d'une grâce artificielle et chinoise...

Les fleurs de gardénia blanc, à l'odeur ambrée, étaient toujours

employées à profusion dans ces grandes couronnes singulières, qui

étaient le principal luxe de Rarahu.

Un autre objet de parure, plus \_habillé\_ que la simple couronne de

fleurs, était la couronne de \_piia\_, faite d'une paille fine et blanche

comme la paille de riz, et tressée par les mains des Tahitiennes avec

une délicatesse et un art infinis. Sur la couronne de piia, se posait le

\_reva-reva\_ (de \_reva-reva\_, flotter) qui complétait cette coiffure des

fêtes, et s'éployait comme un nuage, au moindre souffle du vent...

Les reva-reva sont de grosses touffes de rubans transparents et

impalpables, d'une nuance d'or vert, que les Tahitiennes retirent du

coeur des cocotiers.

La nuit venue, quand Rarahu était parée, et que ses grands cheveux

étaient dénoués, nous partions ensemble pour la promenade. Nous allions

circuler avec la foule devant les échoppes illuminées des marchands

chinois, dans la grande rue de Papeete, ou bien faire cercle au clair de

lune, autour des danseuses de \_upa-upa\_.

De bonne heure nous rentrions au logis, et Rarahu, qui se mêlait

rarement aux plaisirs des autres jeunes femmes, était réputée partout

pour une petite fille très sage...

C'était encore pour nous deux une époque de tranquille bonheur, et

cependant ce n'étaient plus nos jours de paix profonde, d'insouciante

gaîté des bois de Fataoua...

C'était quelque chose de plus troublé et de plus triste.--Je l'aimais

davantage, parce qu'elle était seule au monde, parce que pour le peuple

de Papeete elle était ma femme.--Les habitudes douces de la vie à deux

nous unissaient plus étroitement chaque jour, et cependant cette vie qui

nous charmait n'avait point de lendemain possible, elle allait se

dénouer bientôt par le départ et la séparation...

... Séparation des séparations, qui mettrait entre nous les continents

et les mers, et l'épaisseur effroyable du monde...

X

...Il avait été décidé que nous irions ensemble rendre une visite à

Tiahoui, dans son district lointain, et Rarahu depuis longtemps s'était

promis une grande joie de ce voyage.

Un beau matin, par la route de Faaa, nous partîmes à pied tous deux,

emportant sur l'épaule notre léger bagage de Tahitiens: une chemise

blanche pour moi, deux pareos, et une tapa de mousseline rose pour

Rarahu...

On voyage dans cet heureux pays comme on eût voyagé aux temps de l'âge

d'or, si les voyages eussent été inventés à cette époque reculée...

Il n'est besoin d'emporter avec soi ni armes, ni provisions, ni argent;

l'hospitalité vous est offerte partout, cordiale et gratuite, et dans

toute l'île il n'existe d'autres animaux dangereux que quelques colons

européens; encore sont-ils fort rares, et à peu près localisés dans la

ville de Papeete...

Notre première étape fut à Papara, où nous arrivâmes au coucher du

soleil, après une journée de marche; c'était l'heure où les pêcheurs

indigènes revenaient du large dans leurs minces pirogues à balancier;

les femmes du district les attendaient groupées sur la plage, et nous

n'eûmes que l'embarras de choisir pour accepter un gîte. L'une après

l'autre, les pirogues effilées abordaient sous les cocotiers; les

rameurs nus battaient l'eau tranquille à grands coups de pagayes, et

sonnaient bruyamment de leurs trompes en coquillage, comme des tritons

antiques; cela était vivant et original, simple et primitif comme une

scène des premiers âges du monde...

Dès l'aube, le lendemain, nous nous remîmes en route...

Le pays autour de nous devenait plus grandiose et plus sauvage.--Nous

suivions sur le flanc de la montagne un sentier unique, d'où la vue

dominait toute l'immensité de la mer;--çà et là des îlots bas,

couverts d'une végétation invraisemblable; des pandanus à la physionomie

antédiluvienne; des bois qu'on eût dit échappés de la période éteinte du

Lias.--Un ciel lourd et plombé comme celui des âges détruits; un

soleil à demi voilé, promenant sur le Grand Océan morne de pâles

traînées d'argent...

De loin en loin nous rencontrions, les huttes ovales aux toits de

chaume, et les graves Tahitiens, accroupis, occupés à suivre dans un

demi-sommeil leurs rêveries éternelles; des vieillards tatoués, au

regard de sphinx, à l'immobilité de statue; je ne sais quoi d'étrange et

de sauvage qui jetait l'imagination dans des régions inconnues..

Destinée mystérieuse que celle de ces peuplades polynésiennes, qui

semblent les restes oubliés des races primitives; qui vivent là-bas

d'immobilité et de contemplation, qui s'éteignent tout doucement au

contact des races civilisées, et qu'un siècle prochain trouvera

probablement disparues.

XI

A mi-chemin de Papéuriri, dans le district de Maraa, Rarahu eut un

moment de surprise et d'admiration...

Nous avons rencontré une grande grotte qui s'ouvrait sur le flanc de la

montagne comme une porte d'église, et qui était toute pleine de petits

oiseaux.--Une colonie de petites hirondelles grises avait, à

l'intérieur, tapissé de leurs nids les parois du rocher; elles

voltigeaient par centaines un peu surprises de notre visite, et

s'excitant les unes les autres à crier et à chanter.

Pour les Tahitiens d'autrefois ces petites créatures étaient des

\_varué\_, des esprits, des âmes de trépassés; pour Rarahu ce n'était plus

qu'une famille nombreuse d'oiseaux; pour elle qui n'en avait jamais tant

vu, c'était encore quelque chose de nouveau et de charmant, et

volontiers elle fût restée là, en extase, à les entendre, à les imiter.

Un pays idéal à son avis eût été un pays rempli d'oiseaux où tout le

jour, dans les branches, on les eût entendus chanter.

XII

Un peu avant d'arriver sur les terres du district de Papéuriri, nous

nous arrêtâmes dans un village bizarre construit par des sauvages

arrivés de la Mélanésie; puis nous trouvâmes sur le chemin Téharo et

Tiahoui qui venaient au-devant de nous. Leur joie de nous rencontrer fut

extrême et bruyante; les grandes manifestations entre amis qui se

retrouvent sont tout à fait dans le caractère tahitien.

Ces deux braves petits sauvages étaient encore dans le premier quartier

de leur lune de miel, chose fort douce en Océanie comme ailleurs; bien

gentils tous deux,--et hospitaliers dans la plus cordiale acception du

terme.

Leur case était propre et soignée, classique d'ailleurs, dans ses

moindres détails.--Nous y trouvâmes un grand lit qui nous était

préparé, recouvert de nattes blanches, et entouré de rideaux indigènes

faits de l'écorce distendue et assouplie du mûrier à papier.

On nous fit grande fête à Papéuriri, et nous y passâmes quelques

journées délicieuses. Le soir par exemple c'était triste, et dans

l'obscurité je sentais, quoi qu'on fît pour nous égayer, la solitude et

la sauvagerie de ce recoin de la terre. La nuit, quand on entendait au

loin le son plaintif des flûtes de roseau, ou le bruit lugubre des

trompes en coquillage, j'avais conscience de l'effroyable distance de la

patrie, et un sentiment inconnu me serrait le coeur.

Il y eut chez Tiahoui des repas magnifiques en notre honneur, auxquels

tout le village était convié: des menus très particuliers, des petits

cochons rôtis tout entiers sous l'herbe,--des fruits exquis au

dessert, et puis des danses, et de charmants choeurs d'\_himéné\_.

J'avais fait le voyage en costume tahitien, pieds et jambes nus, vêtu

simplement de la chemise blanche et du pareo national. Rien n'empêchait

qu'à certains moments je ne me prisse pour un indigène, et je me

surprenais à souhaiter parfois en être réellement un; j'enviais le

tranquille bonheur de nos amis, Tiahoui et Téharo; dans ce milieu qui

était le sien, Rarahu se retrouvait plus elle-même, plus naturelle et

plus charmante;--la petite fille gaie et rieuse du ruisseau d'Apiré

reparaissait avec toute sa naïveté délicieuse, et pour la première fois

je songeais qu'il pourrait y avoir un charme souverain à aller vivre

avec elle comme avec une petite épouse, dans quelque district bien

perdu, dans quelqu'une des îles les plus lointaines et les plus ignorées

des domaines de Pomaré;--à être oublié de tous et mort pour le monde;

--à la conserver là telle que je l'aimais, singulière et sauvage, avec

tout ce qu'il y avait en elle de fraîcheur et d'ignorance.

XIII

Ce fut une des belles époques de Papeete que l'année 1872. Jamais on n'y

vit tant de fêtes, de danses et d'\_amuramas\_.

Chaque soir, c'était comme un vertige.--Quand la nuit tombait les

Tahitiennes se paraient de fleurs éclatantes; les coups précipités du

tambour les appelaient à la upa-upa,--toutes accouraient, les cheveux

dénoués, le torse à peine couvert d'un tunique de mousseline,--et les

danses, affolées et lascives, duraient souvent jusqu'au matin.

Pomaré se prêtait à ces saturnales du passé, que certain gouverneur

essaya inutilement d'interdire: elles amusaient la petite princesse qui

s'en allait de jour en jour, quoi qu'on fit pour enrayer son mal, et

tous les expédients étaient bons pour la distraire.

C'était le plus souvent devant la terrasse du palais qu'avaient lieu ces

fêtes, auxquelles se pressaient toutes les femmes de Papeete.--La

reine et les princesses sortaient de leur demeure, et venaient au clair

de la lune, en spectatrices nonchalantes, s'étendre sur des nattes.

Les Tahitiennes battaient des mains, et accompagnaient le tam-tam d'un

chant en choeur, rapide et frénétique;--chacune d'elles à son tour

exécutait une figure; le pas et la musique, lents au début,

s'accéléraient bientôt jusqu'au délire, et, quand la danseuse épuisée

s'arrêtait brusquement sur un grand coup de tambour, une autre

s'élançait à sa place, qui la surpassait en impudeur et en frénésie.

Les filles des Pomotous formaient d'autres groupes plus sauvages, et

rivalisaient avec celles de Tahiti. Coiffées d'extravagantes couronnes

de datura, ébouriffées comme des folles, elles dansaient sur un rythme

plus saccadé et plus bizarre,--mais d'une manière si charmante aussi,

qu'entre les deux on ne savait ce que l'on préférait.

Rarahu aimait passionnément ces spectacles qui lui brûlaient le sang,

mais elle ne dansait jamais. Elle se parait comme les autres jeunes

femmes, laissant tomber sur ses épaules les masses lourdes de ses

cheveux, et se couronnait de fleurs rares, et puis, pendant des heures,

elle restait assise auprès de moi sur les marches du palais, captivée et

silencieuse.

Nous partions la tête en feu; nous rentrions dans notre case, comme

grisés de ce mouvement et de ce bruit, et accessibles à toutes sortes de

sensations étranges.

Ces soirs-là, il semblait que Rarahu fût une autre créature. La upa-upa

réveillait au fond de son âme inculte le volupté fiévreuse et la

sauvagerie.

XIV

Rarahu portait le costume du pays, les tuniques libres et sans taille

appelées \_tapa\_.--Les siennes, qui étaient longues et traînantes,

avaient une élégance presque européenne.

Elle savait déjà distinguer certaines coupes nouvelles de manches ou de

corsage, certaines façons laides ou gracieuses. Elle était déjà une

petite personne civilisée et coquette.

Dans le jour, elle se coiffait d'un large chapeau en paille blanche et

fine de Tahiti, qu'elle mettait tout en avant sur ses yeux; sur le fond,

plat comme le fond d'un chapeau de marin, elle posait une couronne de

feuilles naturelles ou de fleurs.

Elle était devenue plus pâle, à l'ombre, en vivant de la vie citadine.

Sans le léger tatouage de son front, sur lequel les autres la raillaient

et que moi j'aimais, on eût dit une jeune fille blanche.--Et

cependant, sous certains jours, il y avait sur sa peau des reflets

fauves, des teintes exotiques de cuivre rose,--qui rappelaient encore

la race maorie, soeur des races peau rouge de l'Amérique.

Dans le monde de Papeete, elle se posait et s'affirmait de plus en plus

comme la sage et indiscutable petite femme de Loti; et aux soirées du

gouvernement, la reine me disait en me tendant la main:

--Loti, comment va Rarahu?

Dans la rue, on la remarquait quand elle passait; les nouveaux venus de

la colonie s'informaient de son nom; à première vue même, on était

captivé par ce regard si expressif, par ce fin profil et ces admirables

cheveux.

Elle était plus femme aussi, sa taille parfaite était plus formée et

plus arrondie.--Mais ses yeux se cernaient par instants d'un cercle

bleuâtre, et une toute petite toux sèche, comme celle des enfants de la

reine, soulevait de temps en temps sa poitrine.

Au moral, une grande et rapide transformation s'accomplissait en elle,

et j'avais peine à suivre l'évolution de son intelligence.--Elle était

assez civilisée déjà pour aimer quand je l'appelais "petite sauvage",--

pour comprendre que cela me charmait, et qu'elle ne gagnerait rien à

copier la manière des femmes blanches.

Elle lisait beaucoup dans sa Bible, et les promesses radieuses de

l'Évangile lui causaient des extases; elle avait des heures de foi

ardente et mystique; son coeur était rempli de contradictions, on y

trouvait les sentiments les plus opposés, confondus et pêle-mêle; elle

n'était jamais deux jours de suite la même créature.

Elle avait quinze ans à peine; ses notions sur toutes choses étaient

fausses et enfantines; son extrême jeunesse donnait un grand charme à

toute cette incohérence de ses idées et de ses conceptions.

Dieu sait que, dans les limites de ma faible foi, je la dirigeais avec

amour vers tout ce qui me semblait bon et honnête. Dieu sait que jamais

un mot ni un doute de ma part ne venaient ébranler sa confiance naïve

dans l'éternité et la rédemption, et bien qu'elle ne fût que ma

maîtresse, je la traitais un peu comme si elle eût été ma femme.

Mon frère John passait une partie de ses journées auprès de nous;

quelques amis européens, du \_Rendeer\_ ou du personnel colonial français,

nous visitaient souvent aussi, dans notre case paisible: on se trouvait

bien chez nous... La plupart d'entre eux n'entendaient pas le tahitien;

mais la petite voix douce et le frais sourire de Rarahu charmaient ceux

qui ne savaient pas comprendre son langage; tous l'aimaient et la

distinguaient comme une personnalité à part, ayant droit aux mêmes

égards qu'une femme blanche.

XV

Depuis longtemps je pouvais couramment parler le \_tahitien de la plage\_

qui est au tahitien pur ce que le \_petit-nègre\_ est au français;--mais

je commençais aussi à m'exprimer sans embarras au moyen des mots

corrects et des tournures bizarres d'autrefois, et Pomaré consentait à

tenir de longues conversations avec moi. J'avais deux personnes à

m'aider dans l'étude de cette langue qui bientôt ne se parlera plus:

Rarahu et la reine.

La reine, pendant nos longues parties d'écarté, me reprenait avec

intérêt, charmée de me voir étudier et aimer cette langue destinée à

disparaître.

Je trouvais plaisir à l'interroger sur les légendes, les coutumes et les

traditions du passé... Elle parlait lentement, d'une voix basse et

rauque; je recueillais de sa bouche d'étranges récits sur les temps

anciens, sur ces temps mystérieux et oubliés que les Maoris appellent:

\_la nuit\_.

Le mot \_po\_, en tahitien, désigne en même temps la nuit, l'obscurité et

les époques légendaires dont les vieillards ne se souviennent plus.

XVI

LA LÉGENDE DES POMOTOUS

(Racontée par la reine Pomaré.)

"Les îles \_Pomotous\_ (îles de la nuit ou îles soumises), nom que nous

avons changé aujourd'hui sur la demande de leurs chefs en celui de

\_Tuamotous\_ (îles éloignées), renferment encore aujourd'hui, tu le sais,

de pauvres cannibales.

"Elles furent peuplées les dernières de toutes les îles de nos

archipels. Des génies de l'eau les gardaient jadis, et battaient si fort

la mer de leurs grandes ailes d'albatros que personne n'en pouvait

approcher. A une époque for reculée, ils furent battus et détruits par

le dieu Taaroa.

"C'est depuis leur défaite que les premiers Maoris ont pu venir habiter

les Pomotous."

XVII

LÉGENDE DES LUNES

"La légende océanienne rapporte que jadis cinq lunes étaient au ciel,

au-dessus du Grand Océan. Elles avaient des visages humains, plus

accusés que la lune actuelle, et jetaient des maléfices sur les premiers

hommes qui habitaient Tahiti; ceux qui levaient la tête pour les fixer

étaient pris de folies étranges.--Le grand dieu Taaroa se mit à les

conjurer. Alors elles s'agitèrent;--on les entendit chanter ensemble

dans l'immensité, avec de grandes voix lointaines et terribles; elles

chantaient des chants magiques en s'éloignant de la terre; mais sous la

puissance de Taaroa, elles commencèrent à trembler, furent prises de

vertige, et tombèrent avec un bruit de tonnerre sur l'océan qui s'ouvrit

en bouillonnant pour les recevoir.

"Ces cinq lunes en tombant formèrent les îles de Bora-Bora, Emeo,

Huahine, Raïatéa et Toubouai-Manou."

XVIII

Le prince Tamatoa était assis près de moi sous la véranda du palais.

C'était un peu avant les scènes atroces qui le firent enfermer de

nouveau dans la prison de Taravao. Il tenait sur ses genoux sa pâle

petite fille, Pomaré V, qu'il caressait doucement dans ses larges mains

terribles. Et la vieille reine les considérait tous deux, avec une

expression de tendresse infinie et d'inexprimable tristesse.

La petite princesse était fort triste aussi; elle tenait à la main un

oiseau mort, et contemplait une cage vide avec des yeux pleins de

larmes.

C'était un oiseau chanteur, bête peu connue à Tahiti, rareté qu'on lui

avait rapportée d'Amérique, et dont la possession lui avait causé une

joie très grande.

--Loti, dit-elle, \_l'amiral à cheveux blancs\_ nous a prévenus que ton

navire irait bientôt à la terre de Californie (\_i te fenua California\_).

Quand tu reviendras de là-bas, je veux que tu m'apportes une très grande

quantité d'oiseaux, une cage entièrement pleine: et je les ferai

s'envoler dans les bois de Fataoua afin qu'il y ait, quand je serai

grande, dans notre pays comme dans les autres, des oiseaux qui

chantent...

XIX

Dans l'île de Tahiti, la vie est localisée au bord de la mer, les

villages sont tous disséminés le long des plages, et le centre est

désert.

Les zones intérieures sont inhabitées et couvertes de forêts profondes.

Ce sont des régions sauvages, coupées par des remparts d'inaccessibles

montagnes et où règne un éternel silence. Dans les vallées étrangement

encaissées du centre, la nature est sombre et imposante; de grands

mornes surplombent les forêts, et des pics aigus se dressent dans l'air;

on est là comme au pied de cathédrales fantastiques, dont les flèches

accrochent les nuages au passage; tous les petits nuages errants que le

vent alizé promène sur la grande mer sont arrêtés au vol; ils viennent

s'amonceler contre les parois de basalte, pour redescendre en rosée, ou

retomber en ruisseaux et en cascades. Les pluies, les brumes épaisses et

tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable

fraîcheur, des mousses inconnues et d'étonnantes fougères.

En sens inverse des cascades du bois de Boulogne et de Hyde-Park, la

cascade de Fataoua tombe là-bas, en dessous du vieux monde, troublant de

son grand bruit monotone cette nature si profondément calme et

silencieuse.

A environ mille mètres plus haut que la case abandonnée de Huamahine et

Tahaapaïru, en remontant le cours du ruisseau, dans les bois et les

rochers, on arrive à cette cascade célèbre en Océanie, que Tiahoui et

Rarahu m'avaient autrefois souvent fait visiter.

Nous n'y étions pas revenus depuis notre installation à Papeete, et nous

y fîmes, en septembre, une excursion qui marqua dans nos souvenirs.

En passant, Rarahu voulut revoir d'abord la case de ses vieux parents

morts; elle entra, en me tenant par la main, sous le chaume déjà

effondré de son ancienne demeure et regarda en silence les objets

familiers que le temps et les hommes avaient encore laissés à leur

place. Rien n'avait été dérangé dans cette case ouverte, depuis le jour

où en était parti le corps de Tahaapaïru. Les coffres de bois étaient

encore là, avec les banquettes grossières, les nattes et la lampe

indigène pendue au mur; Rarahu n'avait emporté avec elle que la grosse

Bible des deux vieillards.

Nous continuâmes notre route, nous enfonçant dans la vallée par des

sentiers touffus et ombreux, vrais sentiers de forêt vierge encaissés

dans les rochers.

Au bout d'une heure de marche, nous entendîmes près de nous le bruit

sourd et puissant de la chute. Nous arrivions au fond de la gorge

obscure où le ruisseau de Fataoua, comme une grande gerbe argentée, se

précipite de trois cents mètres de haut dans le vide.

Au fond de ce gouffre, c'était un vrai enchantement:

Des végétations extravagantes s'enchevêtraient à l'ombre, ruisselantes,

trempées par un déluge perpétuel; le long des parois verticales et

noires, s'accrochaient des lianes, des fougères arborescentes, des

mousses et des capillaires exquises. L'eau de la cascade, émiettée,

pulvérisée par sa chute, arrivait en pluie torrentielle, en masse

échevelée et furieuse.

Elle se réunissait ensuite en bouillonnant dans les bassins de roc vif,

qu'elle avait mis des siècles à creuser et à polir; et puis se reformait

en ruisseau, et continuait son chemin sous la verdure.

Une fine poussière d'eau était répandue comme un voile sur toute cette

nature; tout en haut apparaissaient le ciel, comme entrevu du fond d'un

puits, et la tête des grands mornes à moitié perdus dans des nuages

sombres.

Ce qui frappait surtout Rarahu, c'était cette agitation éternelle, au

milieu de cette solitude tranquille: un grand bruit, et rien de vivant;

--rien que la matière inerte suivant depuis des âges incalculables

l'impulsion donnée au commencement du monde.

Nous prîmes à gauche par des sentiers de chèvre qui montaient en

serpentant sur la montagne.

Nous marchions sous une épaisse voûte de feuillage; des arbres

séculaires dressaient autour de nous leurs troncs humides, verdâtres,

polis comme d'énormes piliers de marbre.--Les lianes s'enroulaient

partout, et les fougères arborescentes étendaient leurs larges parasols,

découpés comme de fines dentelles. En montant encore, nous trouvâmes des

buissons de rosiers, des fouillis de rosiers en fleurs.--Les roses du

Bengale de toutes les nuances s'épanouissaient là-haut avec une

singulière profusion, et, à terre dans la mousse, c'étaient des tapis

odorants de petites fraises des bois;--on eût dit des jardins

enchantés.

Rarahu n'était jamais allée si loin; elle éprouvait une terreur vague en

s'enfonçant dans ces bois. Les paresseuses Tahitiennes ne s'aventurent

guère dans l'intérieur de leur île, qui leur est aussi inconnu que les

contrées les plus lointaines; c'est à peine si les hommes visitent

quelquefois ces solitudes, pour y cueillir des bananes sauvages, ou y

couper des bois précieux.

C'était si beau cependant qu'elle était ravie.

--Elle s'était fait une couronne de roses, et déchirait gaîment sa robe

à toutes les branches du chemin.

Ce qui nous charmait le plus tout le long de notre route, c'étaient ces

fougères toujours, qui étalaient leurs immenses feuilles avec un luxe de

découpure et une fraîcheur de nuances incomparables.

Et nous continuâmes tout le jour à monter, vers des régions solitaires

que ne traversait plus aucun sentier humain; devant nous s'ouvraient de

temps à autre des vallées profondes, des déchirures noires et

tourmentées; l'air devenait de plus en plus vif, et nous rencontrions de

gros nuages, aux contours nets et accusés, qui semblaient dormir appuyés

contre les mornes, les unes au-dessus de nos têtes, les autres sous nos

pieds.

XX

Le soir nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île

tahitienne: au-dessous de nous se dessinaient dans la transparence de

l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des

montagnes;--de formidables arêtes de basalte partaient du cratère

central, et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages.--Autour

de tout cela l'immense océan bleu; l'horizon monté si haut, que par une

commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos

yeux un effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus

hauts sommets; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait

seul de sa majestueuse tête sombre.--Tout autour de l'île, une

ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du

Pacifique: l'anneau des récifs, la ligne des éternels brisants de

corail.

Tout au loin apparaissaient l'îlot de Toubouaimanou et l'île de Moorea;

sur leurs pics bleuâtres, planaient de petits nuages colorés de teintes

invraisemblables, qui étaient comme suspendus dans l'immensité sans

bornes.

De si haut, nous observions, comme n'appartenant plus à la terre, tous

ces aspects grandioses de la nature océanienne.--C'était si

admirablement beau que nous restions tous deux en extase et sans rien

nous dire, assis l'un près de l'autre sur les pierres.

--Loti, demanda Rarahu après un long silence, quelles sont tes pensées?

(\_E loti, e aho ta oé manao iti?)

--Beaucoup de choses, répondis-je, que toi tu ne peux pas comprendre.

Je pense, ô ma petite amie, que sur ces mers lointaines sont disséminés

des archipels perdus; que ces archipels sont habités par une race

mystérieuse bientôt destinée à disparaître; que tu es une enfant de

cette race primitive;--que tout en haut d'une de ces îles, loin des

créatures humaines, dans une complète solitude, moi, enfant du vieux

monde, né sur l'autre face de la terre, je suis là auprès de toi, et que

je t'aime.

"Vois-tu, Rarahu, à une époque bien reculée, avant que les premiers

hommes fussent nés, la main terrible d'Atua fit jaillir de la mer ces

montagnes; l'île de Tahiti, aussi brûlante que du fer rougi au feu,

s'éleva comme une tempête, au milieu des flammes et de la fumée.

"Les premières pluies qui vinrent rafraîchir la terre après ces

épouvantes, tracèrent ce chemin que le ruisseau de Fataoua suit encore

aujourd'hui dans les bois.--Tous ces grands aspects que tu vois sont

éternels; ils seront les mêmes encore dans des centaines de siècles,

quand la race des Maoris aura depuis longtemps disparu, et ne sera plus

qu'un souvenir lointain conservé dans les livres du passé.

--Une chose me fait peur, dit-elle, ô Loti, mon aimé (e Loti, ta u

here); comment les premiers Maoris sont-ils venus ici, puisque

aujourd'hui même ils n'ont pas de navires assez forts pour communiquer

avec les îles situées en dehors de leurs archipels; comment ont-ils pu

venir de ce pays si éloigné où, d'après la Bible, fut créé le premier

homme? Notre race diffère tellement de la tienne que j'ai peur, quoi que

nous disent les missionnaires, que votre Dieu sauveur ne soit pas venu

pour nous et ne nous reconnaisse point.... . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le soleil, qui allait bientôt se lever sur l'Europe pour une matinée

d'automne, s'abaissait rapidement dans notre ciel; il jetait sur ces

tableaux gigantesques ses dernières lueurs dorées.--Les gros nuages

qui dormaient sous nos pieds dans les gorges de basalte prenaient

d'extraordinaires teintes de cuivre;

--à l'horizon, l'île de Moorea s'épanouissait comme une braise, avec

ses grands pics rougis,--éblouissants de lumière.

Et puis tout cet incendie s'éteignit par la base, et la nuit descendit,

rapide et sans crépuscule, et la Croix-du-Sud et toutes les étoiles

australes s'allumèrent dans le ciel profond.

--Loti, dit Rarahu,--ton pays, à quelle hauteur faudrait-il monter

pour l'apercevoir?...

XXI

... Quand l'obscurité fut venue, Rarahu eut peur, cela va sans dire...

Le silence de cette nuit ne ressemblait à rien de connu. Les brisants,

bien loin sous nos pieds, ne s'entendaient plus; pas même un léger

craquement de branches, pas même un bruissement de feuilles;

l'atmosphère était immobile.--On ne peut trouver de silence semblable

que dans ces régions désertes, où les oiseaux mêmes n'habitent pas...

Il y avait toujours autour de nous des silhouettes d'arbres et de

fougères, tout comme si nous eussions été en bas, dans des bois bien

connus de Fataoua;--mais on apercevait par échappées, à la lueur pâle

qui tombait des étoiles, la vertigineuse concavité bleuâtre de l'Océan,

et on était comme en proie au sublime de l'isolement et de l'immensité.

Tahiti est un des rares pays où l'on puisse impunément s'endormir dans

les bois, sur un lit de feuilles mortes et de fougères, avec un pareo

pour couverture.--C'est là ce que nous fîmes bientôt tous deux,--

après avoir toutefois choisi un lieu découvert, où aucune surprise ne

fût à redouter de la part des Toupapahous... Encore, ces sombres rôdeurs

de la nuit qui hantent de préférence les lieux où des êtres humains ont

vécu, ne montent-ils guère aussi haut, dans les régions presque vierges

où nous étions couchés...

Longtemps, je restai en contemplation du ciel. Des étoiles et des

étoiles... Des myriades d'étoiles brillantes, dans l'étonnante

profondeur bleue; toutes les constellations invisibles à l'Europe,

tournant lentement autour de la Croix-du-Sud...

... Rarahu contemplait, elle aussi, les yeux grands ouverts et sans rien

dire; tour à tour elle me regardait en souriant ou regardait en l'air...

--Les grandes nébuleuses de l'hémisphère austral scintillaient comme

des taches de phosphore, laissant entre elles des espaces vides, de

grandes trouées noires, où l'on n'apercevait plus aucune poussière

cosmique,--et qui donnaient à l'imagination une notion apocalyptique

et terrifiante de l'immensité vide...

Tout à coup, nous vîmes une terrible masse noire qui descendait de

l'Oroena et se dirigeait lentement vers nous...--Elle avait des formes

extraordinaires, des aspects de cataclysme.--En un instant elle nous

enveloppa d'une obscurité si profonde, que nous cessâmes de nous voir.

Une rafale passa dans l'air, nous couvrant de feuilles et de branches

mortes,--en même temps qu'une pluie torrentielle nous inondait d'eau

glacée...

A tâtons, nous rencontrâmes le tronc d'un gros arbre contre lequel nous

nous mîmes à l'abri, bien serrés l'un contre l'autre,--tremblant de

froid tous deux,--et elle, de frayeur aussi un peu...

Quand cette grande ondée fut passée, le jour se leva, chassant devant

lui les nuages et les fantômes.--En riant nous fîmes sécher nos

vêtements au beau soleil, et, après un très grand frugal repas tahitien,

nous commençâmes à redescendre...

XXII

... Le soir, harassés de fatigue, et très affamés aussi, nous arrivions

au bas de Fataoua sans incident nouveau...

Là se trouvaient deux jeunes hommes inconnus, qui revenaient des forêts;

ils étaient vêtus du pareo national noué autour des reins; en passant

dans la zone des rosiers, ils s'étaient fait de larges couronnes

semblables à celle de Rarahu, et portaient au bout de longs bâtons leur

récolte sur leurs épaules nues: de beaux fruits de l'arbre-à-pain, et

des bananes sauvages, rouges et vermeilles.

Nous fîmes halte avec eux dans un bas-fond délicieux, sous une voûte

odorante de citronniers en fleurs.

La flamme jaillit bientôt entre leurs mains, du frottement de deux

branches sèches; un grand feu fut allumé, et les fruits cuits sous

l'herbe nous constituèrent un repas excellent dont les deux jeunes

hommes inconnus nous offrirent joyeusement la moitié, comme c'est là-bas

la coutume...

Rarahu avait rapporté de cette expédition autant d'étonnements et

d'émotions que d'un voyage en pays lointain.

Son intelligence d'enfant s'était ouverte à une foule de conceptions

nouvelles,--sur l'immensité et sur la formation des races humaines,

sur le mystère de leurs destinées...

XXIII

... Elles étaient à Papeete deux élégantes personnes, Rarahu et son amie

Téourahi,--qui donnaient le ton aux jeunes femmes pour certaines

couleurs nouvelles d'étoffes, certaines fleurs ou certaines coiffures.

Elles allaient généralement pieds nus, les pauvres petites, et leur

luxe, qui consistait surtout en couronnes de roses naturelles, était un

luxe bien modeste. Mais le charme et la jeunesse de leurs figures, la

perfection et la grâce antique de leurs tailles, leur permettaient

encore, avec de si simples moyens, d'avoir l'air parées et d'être

ravissantes.

Elles couraient souvent en mer, sur une mince pirogue à balancier

qu'elles menaient elles-mêmes, et aimaient à venir en riant passer à

poupe du \_Rendeer\_.

Quand elles naviguaient à la voile, leur frêle embarcation, couchée par

le vent alizé, prenait des vitesses surprenantes,--et alors, debout

toutes deux, le regard animé, les cheveux flottants, elles glissaient

sur l'eau comme des visions.--Elles savaient, par des flexions habiles

de leur corps, maintenir l'équilibre de cette flèche qui les emportait

si vite, en laissant derrière elles une longue traînée d'écume

blanche...

XXIV

\_Tahiti la délicieuse, cette reine polynésienne, cette île d'Europe au

milieu de l'Océan sauvage,--la perle et le diamant du cinquième

monde.\_ (Dumont D'Urville.)

La scène se passait chez la reine Pomaré, en novembre 1872.

La cour, qui est le plus souvent pieds nus, étendue sur l'herbe fraîche

ou sur les nattes de pandanus, était en fête ce soir-là, et en habits de

luxe.

J'étais assis au piano, et la partition de \_l'Africaine\_ était ouverte

devant moi. Ce piano, arrivé le matin, était une innovation à la cour de

Tahiti; c'était un instrument de prix qui avait des sons doux et

profonds,--comme des sons d'orgue ou de cloches lointaines,--et la

musique de Meyerbeer allait pour la première fois être entendue chez

Pomaré.

Debout près de moi, il y avait mon camarade Randle, qui laissa plus

tard le métier de marin pour celui de premier ténor dans les théâtres

d'Amérique, et eut un instant de célébrité sous le nom de Randetti,

jusqu'au moment où, s'étant mis à boire, il mourut dans la misère.

Il était alors dans toute la plénitude de sa voix et de son talent, et

je n'ai entendu nulle part de voix d'homme plus vibrante et plus

délicieuse. Nous avons charmé à nous deux bien des oreilles tahitiennes,

dans ce pays où la musique est si merveilleusement comprise par tous,

même par les plus sauvages.

Au fond du salon--sous un portrait en pied d'elle-même, où un artiste

de talent l'a peinte il y a quelque trente ans, belle et poétisée--

était assise la vieille reine, sur son trône doré, capitonné de brocart

rouge. Elle tenait dans ses bras sa petite fille mourante, la petite

Pomaré V, qui fixait sur moi ses grands yeux noirs, agrandis par la

fièvre.

La vieille femme occupait toute la largeur de son siège par la masse

disgracieuse de sa personne. Elle était vêtue d'une tunique de velours

cramoisi; un bas de jambe nue s'emprisonnait tant bien que mal dans une

bottine de satin.

A côté du trône, était un plateau rempli de cigarettes de pandanus.

Un interprète en habit noir se tenait debout près de cette femme, qui

entendait le français comme une Parisienne, et qui n'a jamais consenti à

en prononcer seulement un mot.

L'amiral, le gouverneur et les consuls étaient assis près de la reine.

Dans cette vieille figure ridée, brune, carrée, dure, il y avait encore

de la grandeur; il y avait surtout une immense tristesse,--tristesse

de voir la mort lui prendre l'un après l'autre tous ses enfants frappés

du même mal incurable,--tristesse de voir son royaume, envahi par la

civilisation, s'en aller à la débandade,--et son beau pays dégénérer

en lieu de prostitution...

Des fenêtres ouvertes donnaient sur les jardins;--on voyait par là

s'agiter plusieurs têtes couronnées de fleurs, qui s'approchaient pour

écouter: toutes les suivantes de la cour, Faïmana, coiffée comme une

naïade, de feuilles et de roseaux;--Téhamana, couronnée de fleurs de

datura; Téria, Raouréa, Tapou, Eréré, Taïréa,--Tiahoui et Rarahu.

La partie du salon qui me faisait face était entièrement ouverte; la

muraille absente, remplacée par une colonnade de bois des îles, à

travers laquelle la campagne tahitienne apparaissait par une nuit

étoilée.

Au pied de ces colonnes, sur ce fond obscur et lointain, se détachait

une banquette chargée de toutes les femmes de la cour, cheffesses ou

princesses. Quatre torchères dorées, d'un style pompadour, qui

s'étonnaient de se trouver en pareil lieu, les mettaient en pleine

lumière, et faisaient briller leurs toilettes, vraiment élégantes et

belles. Leurs pieds, naturellement petits, étaient chaussés ce soir dans

d'irréprochables bottines de satin.

C'était d'abord la splendide Ariinoore, en tunique de satin cerise,

couronnée de péia,--Ariinoore, qui refusa la main du lieutenant de

vaisseau français M.., qui s'était ruiné pour la corbeille de mariage,-

-et la main de Kaméhaméha V, roi des îles Sandwich.

A côté d'elle, Paüra, son inséparable amie, type charmant de la

sauvagesse, avec son étrange laideur ou son étrange beauté,--tête à

manger du poisson cru et de la chair humaine,--singulière fille qui

vit au milieu des bois dans un district lointain,--qui possède

l'éducation d'une miss anglaise, et valse comme une Espagnole...

Titaüa, qui charma le prince Alfred d'Angleterre, type unique de la

Tahitienne restée belle dans l'âge mûr; constellée de perles fines, la

tête surchargée de reva-reva flottants.

Ses deux filles, récemment débarquées d'une pension de Londres, déjà

belles comme leur mère; des toilettes de bal européennes, à demi

dissimulées, par condescendance pour les désirs de la reine, sous des

tapas tahitiennes en gaze blanche.

La princesse Ariitéa, belle-fille de Pomaré, avec sa douce figure,

rêveuse et naïve, fidèle à sa coiffure de roses du Bengale naturelles,

piquées dans ses cheveux dénoués.

La reine de Bora-Bora, autre vieille sauvagesse aux dents aiguës, en

robe de velours.

La reine Moé (\_Moé\_: sommeil ou mystère), en robe sombre, d'une beauté

régulière et mystique, ses yeux étranges à demi fermés, avec une

expression de regard en dedans, comme les portraits d'autrefois.

Derrière ces groupes en pleine lumière, dans le profondeur transparente

des nuits d'Océanie, les cimes des montagnes se découpant sur le ciel

étoilé; une touffe de bananiers dessinant leurs silhouettes

pittoresques, leurs immenses feuilles, leurs grappes de fruits

semblables à des girandoles terminées par des fleurs noires. Derrière

ces arbres, les grandes nébuleuses du ciel austral faisaient un amas de

lumière bleue, et la Croix-du-Sud brillait au milieu. Rien de plus

idéalement tropical que ce décor profond.

Dans l'air, ce parfum exquis de gardénias et d'orangers, qui se condense

le soir sous le feuillage épais; un grand silence, mêlé de bruissements

d'insectes sous les herbes; et cette sonorité particulière aux nuits

tahitiennes, qui prédispose à subir la puissance enchanteresse de la

musique.

Le morceau choisi était celui où Vasco, enivré, se promène seul dans

l'île qu'il vient de découvrir, et admire cette nature inconnue;--

morceau où le maître a si parfaitement peint ce qu'il savait

d'intuition, les splendeurs lointaines de ces pays de verdure et de

lumière.--Et Randle, promenant ses yeux autour de lui, commença de sa

voix délicieuse:

Pays merveilleux, Jardins fortunés.. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

.

Oh! paradis... sorti de l'onde.... . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . .

L'ombre de Meyerbeer dut cette nuit-là frémir de plaisir en entendant

ainsi, à l'autre bout du monde, interpréter sa musique.

XXV

Vers la fin de l'année, une grande fête fut annoncée dans l'île de

Moorea, à l'occasion de la consécration du temple d'Afareahitu.

La reine Pomaré manifesta à l'\_amiral à cheveux blancs\_ l'intention de

s'y rendre avec toute sa suite, le conviant lui-même à la cérémonie et

au grand banquet qui devait s'ensuivre.

L'amiral mit sa frégate à la disposition de la reine, et il fut convenu

que le \_Rendeer\_ appareillerait pour transporter là-bas toute la cour.

La suite de Pomaré était nombreuse, bruyante, pittoresque; elle s'était

augmentée pour la circonstance de deux ou trois cents jeunes femmes, qui

avaient fait de folles dépenses de \_reva-reva\_ et de fleurs.

Un beau matin pur de décembre, le \_Rendeer\_ ayant déjà largué ses

grandes voiles blanches, se vit pris d'assaut par toute cette foule

joyeuse.

J'avais eu mission d'aller, en grande tenue, chercher la reine au

palais.

Celle-ci, qui désirait s'embarquer sans mise en scène, avait expédié en

avant toutes ses femmes,--et, en petit cortège intime, nous nous

acheminâmes ensemble vers la plage, aux premiers rayons du soleil

levant.

La vieille reine en robe rouge ouvrait la marche en tenant par la main

sa petite-fille si chérie,--et nous suivions à deux pas, la princesse

Ariitéa, la reine Moé, la reine de Bora-Bora et moi.

C'est là un tableau que je retrouve souvent dans mes souvenirs... Les

femmes ont leurs heures de rayonnement,--et cette image d'Ariitéa

marchant auprès de moi sous les arbres exotiques, dans la grande lumière

matinale,--est celle que je revois encore, quand, à travers les

distances et les années, je pense à elle...

Lorsque le canot d'honneur qui portait la reine et les princesses

accosta le \_Rendeer\_, les matelots de la frégate, rangés sur les vergues

suivant le cérémonial d'usage, poussèrent trois fois le cri de: "Vive

Pomaré!" et vingt et un coups de canon firent retenir les tranquilles

plages de Tahiti.

Puis la reine et la cour entrèrent dans les appartements de l'amiral, où

les attendait un lunch à leur goût composé de bonbons et de fruits,--

le tout arrosé de vieux champagne rose.

Cependant les suivantes de toutes les classes s'étaient répandues dans

les différentes parties du navire, où elles menaient grand et joyeux

tapage, en lançant aux marins des oranges, des bananes et des fleurs.

Et Rarahu était là aussi, embarquée comme une petite personne de la

suite royale; Rarahu pensive et sérieuse, au milieu de ce débordement de

gaîté bruyante.--Pomaré avait emmené avec elle les plus remarquables

choeurs d'\_himéné\_ de ses districts, et Rarahu étant un des premiers

sujets du choeur d'Apiré avait été à ce titre conviée à la fête.

Ici une digression est nécessaire au sujet du \_tiaré miri\_,--objet qui

n'a point d'équivalent dans les accessoires de toilette des femmes

européennes.

Ce \_tiaré\_ est une sorte de dahlia vert que les femmes d'Océanie se

plantent dans les cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, les jours de

gala.--En examinant de près cette fleur bizarre, on s'aperçoit qu'elle

est factice; elle est montée sur une tige de jonc, et composée des

feuilles d'une toute petite plante parasite très odorante, sorte de

lycopode rare qui pousse sur les branches de certains arbres des forêts.

Les Chinois excellent dans l'art de monter des \_tiarés\_ très

artistiques, qu'ils vendent fort cher aux femmes de Papeete.

Le \_tiaré\_ est particulièrement l'ornement des fêtes, des festins et des

danses; lorsqu'il est offert par une Tahitienne à un jeune homme, il a

le même sens à peu près que le mouchoir jeté par le sultan à son

odalisque préférée.

Toutes les Tahitiennes avaient ce jour-là des \_tiaré\_ dans les cheveux.

J'avais été mandé par Ariitéa pour lui faire société pendant ce lunch

officiel,--et la pauvre petite Rarahu, qui n'était venue que pour moi,

m'attendit longtemps sur le pont, pleurant en silence de se voir ainsi

abandonnée. Punition bien sévère que je lui avais infligée là, pour un

caprice d'enfant qui durait depuis la veille et lui avait déjà fait

verser des larmes.

XXVI

La traversée durait depuis deux heures, nous approchions de l'île de

Morea.

On faisait grand bruit au carré du \_Rendeer\_; une dizaine de jeune

femmes, choisies parmi les plus connues et les plus jolies, avaient été

conviées à une collation que leur offraient les officiers.

Rarahu en mon absence avait accepté d'y prendre part.--Elle était là,

en compagnie de Téourahi et de quelques autres de ses amies; elle avait

essuyé ses pleurs et riait aux éclats.

Elle ne parlait point français, comme la plupart des autres;--mais,

par signes et par monosyllabes, elle entretenait une conversation très

animée avec ses voisins qui la trouvaient charmante.

Enfin,--ce qui était le comble de la perfidie et de l'horreur,--au

dessert, elle avait avec mille grâces offert son \_tiaré\_ à Plumkett.

Elle était assez intelligente, il est vrai, pour savoir qu'elle tombait

bien, et que Plumkett ne voudrait pas comprendre.

XXVII

Comment peindre ce site enchanteur, la baie d'Afareahitu!

De grands mornes noirs aux aspects fantastiques; des forêts épaisses, de

mystérieux rideaux de cocotiers se penchant sur l'eau tranquille;--et,

sous les grands arbres, quelques cases éparses, parmi les orangers et

les lauriers-roses.

Au premier abord on eût dit qu'il n'y avait personne dans ce pays

ombreux;--et pourtant toute la population de Moorea nous attendait là

silencieusement, à demi cachée sous les voûtes de verdure.

On respirait dans ces bois une fraîcheur humide, une étrange senteur de

mousse et de plantes exotiques; tous les choeurs d'\_himéné\_ de Moorea

étaient là, assis en ordre, au milieu des troncs énormes des arbres;

tous les chanteurs d'un même district étaient vêtus d'une même couleur,

--les uns de blanc, les autres de vert ou de rose; toutes les femmes

étaient couronnées de fleurs,--tous les hommes, de feuilles et de

roseaux. Quelques groupes, plus timides ou plus sauvages, étaient restés

dans la profondeur du bois, et nous regardaient de loin venir, à moitié

cachés derrière les arbres.

La reine quitta le \_Rendeer\_ avec le même cérémonial qu'à l'arrivée et

le bruit du canon se répercuta au loin dans les montagnes.

Elle mit pied à terre, et s'avança conduite par l'amiral.--Nous

n'étions déjà plus au temps où les indigènes l'enlevaient dans leurs

bras, de peur que son pied ne touchait leur sol; la vieille coutume qui

voulait que tout territoire foulé par le pied de la reine devint

propriété de la couronne, est depuis longtemps oubliée en Océanie.

Une vingtaine de lanciers à cheval, composant toute la garde d'honneur

de Pomaré, étaient rangés sur la plage pour nous recevoir.

Quand la reine parut, tous les choeurs d'\_himéné\_ entonnèrent ensemble

le traditionnel: \_Ia ora na oe, Pomare vahine!\_ (Salut à toi, reine

Pomaré!) Et les bois retentirent d'une bruyante clameur.

On eût cru mettre le pied dans quelque île enchantée, qui se serait

éveillée soudain sous le coup d'une baguette magique.

XXVIII

Ce fut une longue cérémonie que la consécration du temple d'Afareahitu.

Les missionnaires firent en tahitien de grands discours, et les \_himéné\_

chantèrent de joyeux cantiques à l'Éternel.

Le temple était bâti en corail; le toit, en feuilles de pandanus, était

soutenu par des pièces de bois des îles, que reliaient entre elles des

amarrages de différentes couleurs, réguliers et compliqués; c'était le

vieux style des constructions maories.

Je vois encore ce tableau original: les portes du fond grandes ouvertes

sur la campagne, sur un décor admirable de montagnes et de hauts

palmiers; auprès de la chaire du missionnaire, la reine en robe noire,

triste et recueillie, priant pour sa petite fille, avec sa vieille amie

la cheffesse de Papara. Les femmes de sa suite, groupées autour d'elles

en robes blanches. Le temple tout rempli de têtes couvertes de fleurs,-

-et Rarahu, que j'avais laissée partir du \_Rendeer\_ comme une inconnue,

mêlée à cette foule...

Un grand silence se fit quand l'\_himéné\_ d'Apiré, qui avait été réservé

pour la fin, entonna ses cantiques--et je distinguai derrière moi la

voix fraîche de ma petite amie, qui dominait le choeur.--Sous

l'influence d'une exaltation religieuse ou passionnée, elle exécutait

avec frénésie ses variations les plus fantastiques; sa voix vibrait

comme un son de cristal dans le silence de ce temple où elle captivait

l'attention de tous.

XXIX

Après la cérémonie, nous passâmes dans la salle du banquet. C'était en

plein air, au milieu des cocotiers, que les tables étaient dressées sous

des tendelets de verdure.

Les tables pouvaient contenir cinq ou six cents personnes; les nappes

étaient couvertes de feuilles découpées et de fleurs d'amarantes. Il y

avait une grande quantité de \_pièces montées\_, composées par des Chinois

au moyen de troncs de bananiers et de diverses plantes extraordinaires.

A côté des mets européens, se trouvaient en grande abondance les mets

tahitiens: les pâtes de fruits, les petits cochons rôtis tout entiers

sous l'herbe, et les plats de chevrettes fermentées dans du lait. On

puisait différentes sauces dans de grandes pirogues qui en étaient

remplies et que des porteurs avaient grand'peine à promener à la ronde.

Les chefs et les cheffesses venaient à tour de rôle haranguer la reine à

tue-tête, avec des voix si retentissantes et une telle volubilité qu'on

les eût crus possédés. Ceux qui n'avaient point trouvé de place à table

mangeaient debout, sur l'épaule de ceux qui avaient pu s'asseoir;

c'était un vacarme et une confusion indescriptibles...

Assis à la table des princesses, j'avais affecté de ne point prendre

garde à Rarahu, qui était perdue fort loin de moi, parmi les gens

d'Apiré.

XXX

Quand la nuit descendit sur les bois d'Afareahitu, la reine rejoignit le

\_Farehaü\_ du district où un logement lui était préparé. L'\_amiral à

cheveux blancs\_ regagna la frégate, et la \_upa-upa\_ commença.

Toute pensée religieuse, tout sentiment chrétien, s'étaient envolés avec

le jour; l'obscurité tiède et voluptueuse redescendait sur l'île

sauvage; comme au temps où les premiers navigateurs l'avaient nommée la

nouvelle Cythère, tout était redevenu séduction, trouble sensuel et

désirs effrénés.

Et j'avais suivi l'\_amiral à cheveux blancs\_, abandonnant Rarahu dans la

foule affolée.

XXXI

A bord, quand je fus seul, je montai tristement sur le pont du

\_Rendeer\_. La frégate, le matin si animée, était vide et silencieuse;

les mâts et les vergues découpaient leurs grandes lignes sur le ciel de

la nuit; les étoiles étaient voilées, l'air calme et lourd, la mer

inerte.

Les mornes de Moorea dessinaient en noir sur l'eau leurs silhouettes

renversées; on voyait de loin les feux qui à terre éclairaient le \_upa-

upa\_; des chants rauques et lubriques arrivaient en murmure confus,

accompagnés à contre-temps par des coups de tam-tam.

J'éprouvais un remords profond de l'avoir abandonnée au milieu de cette

saturnale; une tristesse inquiète me retenait là, les yeux fixés sur ces

feux de la plage; ces bruits qui venaient de terre me serraient le

coeur.

L'une après l'autre, toutes les heures de la nuit sonnèrent à bord du

\_Rendeer\_, sans que le sommeil vînt mettre fin à mon étrange rêverie. Je

l'aimais bien, la pauvre petite; les Tahitiens disaient d'elle: "C'est

la petite femme de Loti." C'était bien ma petite femme en effet; par le

coeur, par les sens, je l'aimais bien. Et, entre nous deux, il y avait

des abîmes pourtant, de terribles barrières, à jamais fermées; elle

était une petite sauvage; entre nous qui étions une même chair, restait

la différence radicale des races, la divergence des notions premières de

toutes choses; si mes idées et mes conceptions étaient souvent

impénétrables pour elle, les siennes aussi l'étaient pour moi; mon

enfance, ma patrie, ma famille et mon foyer, tout cela resterait

toujours pour elle l'incompréhensible et l'inconnu. Je me souvenais de

cette phrase qu'elle m'avait dite un jour: "J'ai peur que ce ne soit pas

le même Dieu qui nous ait crées." En effet, nous étions enfants de deux

natures bien séparées et bien différentes, et l'union de nos âmes ne

pouvait être que passagère, incomplète et tourmentée.

Pauvre petite Rarahu, bientôt, quand nous serons si loin l'un de

l'autre, tu vas redevenir et rester une petite fille maorie, ignorante

et sauvage, tu mourras dans l'île lointaine, seule et oubliée,--et

Loti peut-être ne le saura même pas...

A l'horizon une ligne à peine visible commençait à se dessiner du côté

du large: c'était l'île de Tahiti. Le ciel blanchissait à l'Orient; les

feux s'éteignaient à terre, et les chants ne s'entendaient plus.

Je songeais que, à cette heure particulièrement voluptueuse du matin,

Rarahu était là, énervée par la danse, et livrée à elle-même. Et cette

pensée me brûlait comme un fer rouge.

XXXII

Dans l'après-midi, la reine et les princesses s'embarquèrent de nouveau

pour retourner à Papeete. Quand elles eurent été reçues avec les

honneurs d'usage, je restai les yeux fixés sur les canots nombreux,

pirogues et baleinières qui ramenaient leur suite; la foule s'était

augmentée encore d'une quantité de jeunes femmes de Moorea qui voulaient

prolonger la fête à Tahiti.

Enfin, je vis Rarahu; elle était là, elle revenait aussi. Elle avait

changé sa tapa blanche pour une tapa rose, et mis des fleurs fraîches

dans ses cheveux; on voyait plus nettement son tatouage sur son front

décoloré, et les cercles bleuâtres s'étaient accentués sous ses yeux.

Sans doute elle était restée à la upa-upa jusqu'au matin, mais elle

était là, elle revenait, et c'était pour le moment tout ce que je

désirais d'elle.

XXXIII

La traversée s'était effectuée par un beau temps calme.

C'était le soir, le soleil venait de disparaître; le frégate glissait

sans bruit, en laissant derrière elles des ondulations lentes et molles

qui s'en allaient mourir au loin sur une mer unie comme un miroir. De

grands nuages sombres étaient plaqués çà et là dans le ciel, et

tranchaient violemment sur la teinte jaune pâle du soir, dans une

étonnante transparence de l'atmosphère.

A l'arrière du \_Rendeer\_, un groupe de jeunes femmes se détachait

gracieusement sur la mer et sur les paysages océaniens. C'était une

groupe dont la vue me causa un étonnement extrême: Ariitéa et Rarahu,

causant ensemble comme des amies; auprès d'elles, Maramo, Faïmana et

deux autres suivantes de la cour.

Il était question d'un \_himéné\_ composé par Rarahu, et qu'elles allaient

chanter ensemble.

En effet, elles entonnaient un chant nouveau en trois parties, Ariitéa,

Rarahu et Maramo.

La voix de Rarahu, qui dominait vibrante, disait nettement ces paroles,

dont aucune ne fut perdue pour moi:

--"Heahaa noa iho (e)! te tara no Paia (e)

--"Humble simplement même le sommet du \_Paia\_ (le grand morne de Bora-

Bora).

i tou nei tai ia oe, tau hoa (e)! ehaha!...

auprès de ma ici douleur pour toi, ô mon amant! hélas!...

--"Ua iriti hoi au (e)! i te tumu no te tiare,

--"Ai arraché aussi moi les racines du \_tiaré\_ (la fleur des fêtes,

c'est-à-dire: il n'y aura plus pour moi ni joie ni fête),

ei faaite i tau tai ai oe, tau hoa (e)! ehahe!...

pour faire connaître ma douleur pour toi, ô mon amant! hélas!

--"Un taa tau hoa (e)! ei Farani te fenua,

--"Tu es parti, mon amant, pour de France la terre,

e neva oe to mata, aita e hio hoi au (e)! ehahe!..."

--tourneras en haut tes yeux, pas verrai de nouveau moi! hélas!..."

Traduction grossière:

--"Ma douleur pour toi et plus haute que le sommet du Paia, ô mon

amant! hélas!...

--"J'ai arraché les racines du \_tiaré\_ pour marquer ma douleur pour

toi, ô mon amant! hélas!...

--"Tu es parti, mon bien-aimé, vers la terre de France; tu lèveras tes

yeux vers moi, mais je ne te verrai plus! hélas!..."

Ce chant qui vibrait tristement le soir sur l'immensité du Grand Océan,

répété avec un rythme étrange par trois voix de femmes, est resté à

jamais gravé dans ma mémoire comme l'un des plus poignants souvenirs que

m'ait laissés la Polynésie...

XXXIV

Il était nuit close quand le cortège bruyant fit son entrée dans

Papeete, au milieu d'un grand concours de peuple.

Au bout d'un instant nous nous retrouvâmes marchant côte à côte, Rarahu

et moi, dans le sentier qui menait à notre demeure. Un même sentiment

nous avait ramenés tous deux sur cette route, où nous avancions sans

nous parler, comme deux enfants boudeurs qui ne savent plus comment

revenir l'un à l'autre.

Nous ouvrîmes notre porte, et quand nous fûmes entrés nous nous

regardâmes...

J'attendais une scène, des reproches et des larmes. Au lieu de tout

cela, elle sourit en détournant la tête, avec un imperceptible mouvement

d'épaules, une expression inattendue de désenchantement, d'amère

tristesse et d'ironie.

Ce sourire et ce mouvement en disaient autant qu'un bien long discours;

ils disaient d'une manière concise et frappante à peu près ceci:

Je le savais bien, va, que je n'étais qu'une petite créature inférieure,

jouet de hasard que tu t'es donné. Pour vous autres, hommes blancs,

c'est tout ce que nous pouvons être. Mais que gagnerais-je à me fâcher?

Je suis seule au monde; à toi ou à un autre, qu'importe? J'étais ta

maîtresse; ici était notre demeure: je sais que tu me désires encore.

Mon Dieu, je reste et me voilà!...

La petite fille naïve avait fait de terribles progrès dans la science

des choses de la vie; l'enfant sauvage était devenue plus forte que son

maître et le dominait.

Je la regardais en silence, avec surprise et tristesse; j'en avais une

immense pitié. Et ce fut moi qui demandai grâce et pardon, pleurant

presque et la couvrant de baisers.

Elle m'aimait encore, elle, comme on aimerait un être surnaturel, que

l'on pourrait à peine saisir et comprendre.

Des jours doux et paisibles d'amour succédèrent encore à cette aventure

d'Afareahitu; l'incident fut oublié, et le temps reprit son cours

énervant...

XXXV

Tiahoui, qui était en visite à Papeete, était descendue chez nous avec

deux autres jeunes femmes de ses \_fetii\_, de Papéuriri.

Elle me prit à part un soir avec l'air grave qui précède les entretiens

solennels, et nous allâmes nous asseoir dans le jardin sous les

lauriers-roses.

Tiahoui était une petite femme sage, plus sérieuse que ne le sont

d'ordinaire les Tahitiennes; dans son district éloigné, elle avait suivi

avec admiration les instructions d'un missionnaire indigène: elle avait

la foi ardente d'une néophyte. Dans le coeur de Rarahu, où elle savait

lire comme dans un livre ouvert, elle avait vu d'étranges choses:

--Loti, dit-elle, Rarahu se perd à Papeete. Quand tu seras parti, que

va-t-elle devenir?

En effet, l'avenir de Rarahu tourmentait mon coeur; avec la différence

si complète de nos natures, je ne savais qu'imparfaitement saisir tout

ce qu'il y avait en elle de contradictions et d'égarements. Je

comprenais pourtant qu'elle était perdue, perdue de corps et d'âme.

C'était peut-être pour moi un charme de plus, le charme de ceux qui vont

mourir, et plus que jamais je me sentais l'aimer...

Personne n'avait l'air plus doux ni plus paisible cependant, que ma

petite amie Rarahu; silencieuse presque toujours, calme et soumise, elle

n'avait plus jamais de ses colères d'enfant d'autrefois. Elle était

gracieuse et prévenante pour tous. Quand on arrivait chez nous, et qu'on

la voyait là, assise à l'ombre de notre véranda, dans une pose heureuse

et nonchalante, souriant à tous du sourire mystique des Maoris, on eût

dit que notre case et nos grands arbres abritaient tout un poème de

bonheur paisible et inaltérable.

Elle avait pour moi des instants de tendresse infinie; il semblait alors

qu'elle eût besoin de se serrer contre son unique ami et soutien dans ce

monde; dans ces moments, la pensée de mon départ lui faisait verser des

larmes silencieuses, et je songeais encore à ce projet insensé que

j'avais fait jadis, de rester pour toujours auprès d'elle.

Parfois elle prenait la vieille Bible qu'elle avait apportée d'Apiré;

elle priait avec extase, et la foi ardente et naïve rayonnait dans ses

yeux.

Mais souvent aussi elle s'isolait de moi et je retrouvais sur ses lèvres

ce même sourire de doute et de scepticisme qui avait paru pour la

première fois le soir de notre retour d'Afareahitu. Elle semblait

regarder au loin, dans le vague, des choses mystérieuses; des idées

étranges lui revenaient de sa petite enfance sauvage; ses questions

inattendues sur des sujets singulièrement profonds dénotaient le

dérèglement de son imagination, le cours tourmenté de ses idées.

Son sang maori lui brûlait les veines; elle avait des jours de fièvre et

de trouble profond, pendant lesquels il semblait qu'elle ne fût plus

elle-même. Elle m'était absolument fidèle, dans le sens que les femmes

de Papeete donnent à ce mot, c'est-à-dire qu'elle était sage et réservée

vis-à-vis des jeunes gens européens; mais je crus savoir qu'elle avait

de jeunes amants tahitiens. Je pardonnai, et feignis de ne pas voir;

elle n'était pas tout à fait responsable, la pauvre petite, de sa nature

étrangement ardente et passionnée.

Physiquement elle n'avait encore aucun des signes qui en Europe

distinguent les jeunes filles malades de la poitrine: sa taille et sa

gorge étaient arrondies et correctes comme celles des belles statues de

la Grèce antique. Et cependant, la petite toux caractéristique, pareille

à celle des enfants de la reine, devenait chez elle plus fréquente, et

le cercle bleuâtre s'accentuait sous ses grands yeux.

Elle était une petite personnification touchante et triste de la race

polynésienne, qui s'éteint au contact de notre civilisation et de nos

vices, et ne sera plus bientôt qu'un souvenir dans l'histoire

d'Océanie...

XXXVI

Cependant le moment du départ était arrivé, le \_Rendeer\_, s'en allait en

Californie, \_i te fenua California\_, comme disait la petite-fille de la

reine.

Ce n'était pas le départ définitif, il est vrai; au retour nous devions

nous arrêter encore à \_l'île délicieuse\_ un mois ou deux, en passant.

Sans cette certitude de revenir, il est probable qu'à ce moment-là je ne

serais pas parti: la laisser pour toujours eût été au-dessus de mes

forces, et m'eût brisé le coeur.

A l'approche du départ, j'étais étrangement obsédé par la pensée de

cette Taïmaha, qui avait été la femme de mon frère Rouéri. Il m'était

extrêmement pénible, je ne sais pourquoi, de partir sans la connaître,

et je m'en ouvris à la reine, en la priant de se charger de nous ménager

une entrevue.

Pomaré parut prendre grand intérêt à ma demande:

--Comment, Loti, dit-elle, tu veux la voir? Il t'en avait parlé,

Rouéri? Il ne l'avait donc point oubliée?

Et la vieille reine sembla se recueillir dans de tristes souvenirs du

passé, retrouvant peut-être dans sa mémoire l'oubli de quelques-uns,

qu'elle avait aimés, et qui étaient partis pour ne plus revenir.

XXXVII

C'était le dernier soir du \_Rendeer\_...

Il résultait des renseignements pris à la hâte par la reine que Taïmaha

était depuis la veille à Tahiti;--et le chef des \_mutoï\_ du palais

avait été chargé de lui porter l'ordre de se trouver à l'heure du

coucher du soleil sur la plage, en face du \_Rendeer\_.

A l'heure du rendez-vous, nous y fûmes, Rarahu et moi.

Longtemps nous attendîmes, et Taïmaha ne vint pas;--je l'avais prévu.

Avec un singulier serrement de coeur, je voyais s'envoler ces derniers

moments de notre dernière soirée.--J'attendais avec une inexplicable

anxiété; j'aurais donné cher à cet instant pour voir cette créature,

dont j'avais rêvé dans mon enfance, et qui était liée au lointain et

poétique souvenir de Rouéri; et j'avais le pressentiment qu'elle ne

paraîtrait point...

Nous avions demandé des renseignements à des vieilles femmes qui

passaient:

--Elle est dans la grande rue, nous dirent-elles; emmenez avec vous

notre petite fille que voici, qui la connaît et vous l'indiquera. Quand

vous l'aurez trouvée, vous direz à notre enfant de rentrer au logis.

XXXVIII

DANS LA GRANDE RUE

La rue bruyante était bordée de magasins chinois; des marchands, qui

avaient de petits yeux en amande et de longues queues, vendaient à la

foule du thé, des fruits et des gâteaux.--Il y avait sous les vérandas

des étalages de couronnes de fleurs, de couronnes de pandanus et de

\_tiaré\_ qui embaumaient; les Tahitiennes circulaient en chantant;

quantité de petites lanternes à la mode du Céleste Empire éclairaient

les échoppes, ou bien pendaient aux branches touffues des arbres.

C'était un des beaux soirs de Papeete; tout cela était gai et surtout

original.--On sentait dans l'air un bizarre mélange d'odeurs chinoises

de santal et de monoï, et de parfums suaves de gardénias ou d'orangers.

La soirée s'avançait, et nous ne trouvions rien.--La petite Téhamana,

notre guide, avait beau regarder toutes les femmes, elle n'en

reconnaissait aucune.--Le nom de Taïmaha même était inconnu à toutes

celles que nous interrogions; nous passions et repassions au milieu de

tous ces groupes qui nous regardaient comme des gens ayant perdu

l'esprit.--Je me heurtais contre l'impossibilité de rencontrer un

mythe,--et chaque minute qui s'écoulait augmentait ma tristesse

impatiente.

Après une heure de cette course, dans un endroit obscur, sous de grands

manguiers noirs,--la petite Téhamana s'arrêta tout à coup devant une

femme qui était assise à terre, la tête dans ses mains et semblait

dormir.

--\_Téra!\_ cria-t-elle. (C'est celle-ci!)

Alors je m'approchai d'elle et me penchai curieusement pour la voir:

--Es-tu Taïmaha?... demandai-je,--en tremblant qu'elle me répondit

non!

--Oui! répondit-elle immobile.

--Tu es Taïmaha, la femme de Rouéri?

--Oui, dit-elle encore, en levant la tête avec nonchalance,--c'est

moi, Taïmaha, la femme de Rouéri, le marin \_dont les yeux sommeillent

(mata moé)\_, c'est-à-dire: qui n'est plus...

--Et moi, je suis Loti, le frère de Rouéri!--Suis-moi dans un lieu

plus écarté où nous puissions causer ensemble.

--Toi?... son frère? dit-elle simplement, avec un peu de surprise,--

mais avec tant d'indifférence que j'en restai confondu.

Et je regrettais déjà d'être venu remuer cette cendre, pour n'y trouver

que banalité et désenchantement.

Pourtant elle s'était levée pour me suivre.--Je les pris par la main

l'une et l'autre, Rarahu et Taïmaha, et m'éloignai avec elles de cette

foule tahitienne où personne ne m'intéressait plus...

XXXIX

RÉVÉLATIONS

Dans un sentier solitaire où s'entendait encore le bruit lointain de la

foule,--sous l'ombre épaisse des arbres, dans la nuit noire,--

Taïmaha s'arrêta et s'assit.

--Je suis fatiguée, dit-elle avec une grande lassitude; Rarahu, dis-lui

de me parler ici, je n'irai pas plus loin;--c'est son frère, lui?...

A ce moment, une idée que je n'avais jamais eue me traversa l'esprit:

--N'as-tu pas d'enfants de Rouéri?... lui demandai-je.

--Si, répondit-elle, après une minute d'hésitation, mais d'une voix

assurée pourtant;--si, deux!...

Il y eut un long silence, après cette révélation inattendue. Une foule

de sentiments s'éveillaient en moi, sentiments d'un genre inconnu,

impressions tristes et intraduisibles.

Il est de ces situations dont on ne peut rendre par des mots l'étrangeté

saisissante.--Le charme du lieu, les influences mystérieuses de la

nature, avivent ou transforment les émotions ressenties, et on ne sait

plus, même imparfaitement, les exprimer.

XL

Une heure après, Taïmaha et moi nous quittions Papeete, qui déjà s'était

endormi; cette dernière soirée du \_Rendeer\_ était terminée, et quantité

de marins du bord étaient entrés dans les cases tahitiennes, entourés de

bandes joyeuses de jeunes femmes. Un souffle plein de séduction et de

trouble sensuel passait sur ce pays, comme après les soirs de grandes

fêtes.

Mais j'étais sous l'empire d'émotions profondes, et j'avais pour

l'instant oublié jusqu'à Rarahu...

Elle était rentrée seule, elle, et m'attendait en pleurant dans notre

chère petite case, où je devais, dans la nuit, revenir pour la dernière

fois.

Nous marchions côte à côte, Taïmaha et moi; nous suivions d'un pas

rapide la plage océanienne. La pluie tombait, la pluie tiède des

tropiques; Taïmaha insouciante et silencieuse laissait tremper la longue

tapa de mousseline blanche qui traînait derrière elle sur le sable.

On n'entendait dans ce calme de minuit que le bruit monotone de la mer,

qui brisait au large sur le corail.

Sur nos têtes, de grands palmiers penchaient leurs tiges flexibles; à

l'horizon les pics de l'île de Moorea se dessinaient légèrement au-

dessus de la nappe bleue du Pacifique, à la lueur indécise et embrumée

de la lune.

Je regardais Taïmaha, et je l'admirais; elle était restée, malgré ses

trente ans, un type accompli de la beauté maorie. Ses cheveux noirs

tombaient en longues tresses sur sa robe blanche; sa couronne de roses

et de feuilles de pandanus lui donnait la nuit un air de reine ou de

déesse.

Exprès, j'avais fait passer cette femme devant une case déjà ancienne, à

moitié enfouie sous la verdure et les plantes grimpantes, celle qu'elle

avait dû jadis habiter avec mon frère.

--Connais-tu cette case, Taïmaha? lui demandai-je...

--Oui! répondit-elle en s'animant pour la première fois; oui, c'était

celle-ci la case de Rouéri!...

XLI

Nous nous dirigions tous deux, à cette heure déjà avancée de la nuit,

vers le district de Faaa, où Taïmaha allait me montrer son plus jeune

fils Atario.

Avec une condescendance légèrement railleuse, elle s'était prêtée à

cette fantaisie de ma part, fantaisie qu'avec ses idées tahitiennes elle

s'expliquait à peine.

Dans ce pays où la misère est inconnue et le travail inutile, où chacun

a sa place au soleil et à l'ombre, sa place dans l'eau et sa nourriture

dans les bois,--les enfants croissent comme les plantes, libres et

sans culture, là où le caprice de leurs parents les a placés. La famille

n'a pas cette cohésion que lui donne en Europe, à défaut d'autre cause,

le besoin de lutter pour vivre.

Atario, l'enfant né depuis le départ de Rouéri, habitait le district de

Faaa; par suite de cet usage général d'adoption, il avait été confié aux

soins de \_fetii\_ (de parents) éloignés de sa mère...

Et Tamaari, le fils aîné, celui qui, disait-elle, avait le front et les

grands yeux de Rouéri (\_te rae, te mata rahi\_), habitait avec la vieille

mère de Taïmaha, dans cette île de Moorea qui découpait là-bas à notre

horizon sa silhouette lointaine.

A mi-chemin de Faaa, nous vîmes briller un feu dans un bois de

cocotiers. Taïmaha me prit par la main, et m'emmena sous bois dans cette

direction, par un sentier connu d'elle.

Quand nous eûmes marché quelques minutes dans l'obscurité, sous la voûte

des grandes palmes mouillées de pluie, nous trouvâmes un abri de chaume,

où deux vieilles femmes étaient accroupies devant un feu de branches.

Sur quelques mots inintelligibles prononcés par Taïmaha, les deux

vieilles se dressèrent sur leurs pieds pour mieux me regarder, et

Taïmaha elle-même, approchant de mon visage un brandon enflammé, se mit

à m'examiner avec une extrême attention. C'était la première fois que

nous nous voyions tous deux en pleine lumière.

Quand elle eut terminé son examen, elle sourit tristement. Sans doute

elle avait retrouvé en moi les traits déjà connus de Rouéri,--les

ressemblances des frères sont frappantes pour les étrangers,--même

lorsqu'elles sont vagues et incomplètes.

Moi, j'avais admiré ses grands yeux, son beau profil régulier, et ses

dents brillantes, rendues plus blanches encore par la nuance de cuivre

de son teint...

Nous continuâmes notre route en silence, et bientôt nous aperçûmes les

cases d'un district, mêlées aux masses noires des arbres.

--\_Tera Faaa!\_ (voici Faaa), dit-elle avec un sourire...

Taïmaha me conduisit à la porte d'une case en bourao enfouie sous des

arbres-pain, des manguiers et des tamaris.

Tout le monde semblait profondément endormi à l'intérieur, et, à travers

les claies de la muraille, elle appela doucement pour se faire ouvrir.

Une lampe s'alluma et un vieillard au torse nu apparut sur la porte en

nous faisant signe d'entrer.

La case était grande; c'était une sorte de dortoir où étaient couchés

des vieillards. La lampe indigène, à l'huile de cocotier, ne jetait

qu'un filet de lumière dans ce logis, et dessinait à peine toutes ces

formes humaines sur lesquelles passait le vent de la mer.

Taïmaha se dirigea vers un lit de nattes, où elle prit un enfant qu'elle

m'apporta...

--... Mais non! dit-elle, quand elle fut près de la lampe, je me

trompe, ce n'est pas lui!...

Elle le recoucha sur sa couchette, et elle se mit à examiner d'autres

lits où elle ne trouva point l'enfant qu'elle cherchait. Elle promenait

au bout d'une longue tige sa lampe fumeuse, et n'éclairait que de

vieilles femmes peaux-rouges immobiles et rigides, roulées dans des

\_pareo\_ d'un bleu sombre à grandes raies blanches; on les eût prises

pour des momies roulées dans des draps mortuaires...

Un éclair d'inquiétude passa dans les yeux veloutés de Taïmaha:

--Vieille Huahara, dit-elle, où donc est mon fils Atario?...

La vieille Huahara se souleva sur son coude décharné, et fixa sur nous

son regard effaré par le réveil:

--Ton fils n'est plus avec nous, Taïmaha, dit-elle; il a été adopté par

ma soeur Tiatiara-honui (Araignée), qui habite à cinq cents pas d'ici,

au bout du bois de cocotiers...

XLII

Nous traversâmes encore ce bois dans la nuit noire.

A la case de Tiatiara-honui, même scène, même cérémonie de réveil,

semblable à une évocation de fantômes.

On éveilla un enfant qu'on m'apporta. Le pauvre petit tombait de

sommeil; il était nu. Je pris sa tête dans mes mains et l'approchai de

la lampe que tenait la vieille \_Araignée\_, soeur de Huahara. L'enfant,

ébloui, fermait les yeux.

--Oui! celui-ci est bien Atario, dit de loin Taïmaha qui était restée à

la porte.

--C'est le fils de mon frère?... lui demandai-je d'une façon qui dut la

remuer jusqu'au fond du coeur.

--Oui, dit-elle, comprenant que la réponse était solennelle, oui, c'est

le fils de ton frère Rouéri!...

La vieille Tiatiara-honui apporta une robe rose pour l'habiller, mais

l'enfant s'était rendormi entre mes mains; je l'embrassai doucement et

le recouchai sur na natte. Puis je fis signe à Taïmaha de me suivre, et

nous reprîmes le chemin de Papeete.

Tout cela s'était passé comme dans un rêve. J'avais à peine pris le

temps de le regarder, et cependant ses traits d'enfant s'étaient gravés

dans ma mémoire, de même que, la nuit, une image très vive, qu'on a

perçue un instant, persiste et reparaît encore, après qu'on a fermé les

yeux.

J'étais singulièrement troublé, et mes idées étaient bouleversées;

j'avais perdu toute conscience du temps et de l'heure qu'il pouvait bien

être. Je tremblais de voir se lever le jour et d'arriver juste à temps

pour le départ du \_Rendeer\_ sans pouvoir retourner dans ma chère petite

case, ni même embrasser Rarahu que peut-être je ne reverrais plus...

XLIII

Quand nous fûmes dehors, Taïmaha me demanda:

--Tu reviendras demain?

--Non, dis-je, je pars de grand matin pour la terre de Californie.

Un moment après, elle demanda avec timidité:

--Rouéri t'avait parlé de Taïmaha?

Peu à peu Taïmaha s'animait en parlant; peu à peu son coeur semblait

s'éveiller d'un long sommeil.--Elle n'était plus la même créature,

insouciante et silencieuse; elle me questionnait d'une voix émue, sur

celui qu'elle appelait \_Rouéri\_, et m'apparaissait enfin telle que je

l'avais désirée, conservant, avec un grand amour et une tristesse

profonde, le souvenir de mon frère...

Elle avait retenu sur ma famille et mon pays de minutieux détails que

Rouéri lui avait appris; elle savait encore jusqu'au nom d'enfant qu'on

me donnait jadis dans mon foyer chéri; elle me le redit en souriant, et

me rappela en même temps une histoire oubliée de ma petite enfance. Je

ne puis décrire l'effet que me produisirent ce nom et ces souvenirs,

conservés dans la mémoire de cette femme, et répétés là par elle, en

langue polynésienne...

Le ciel s'était dégagé; nous revenions par une nuit magnifique, et les

paysages tahitiens, éclairés par la lune, au coeur de la nuit, dans le

grand silence de deux heures du matin, avaient un charme plein

d'enchantement et de mystère.

Je reconduisis Taïmaha jusqu'à la porte de la case qu'elle habitait à

Papeete.--Sa résidence habituelle était la case de sa vieille mère

Hapoto, au district de Téaroa, dans l'île de Moorea.

En la quittant, je lui parlai de l'époque probable de mon retour, et

voulus lui faire promettre de se trouver alors à Papeete, avec ses deux

fils.--Taïmaha promit par serment, mais, au nom de ses enfants, elle

était redevenue sombre et bizarre; ses dernières réponses étaient

incohérentes ou moqueuses, son coeur s'était refermé; en lui disant

adieu, je la vis telle que je devais la retrouver plus tard,

incompréhensible et sauvage...

XLIV

Il était environ trois heures quand je rejoignis l'avenue tranquille où

Rarahu m'attendait; on sentait déjà dans l'air la fraîcheur humide du

matin.--Rarahu, qui était restée assise dans l'obscurité, jeta ses

bras autour de moi quand j'entrai.

Je lui contai cette nuit étrange, en la priant de garder pour elle ces

confidences, pour que cette histoire depuis longtemps oubliée ne

redevint pas la fable des femmes de Papeete.

C'était notre dernière nuit... et les incertitudes du retour, et les

distances énormes qui allaient nous séparer, jetaient sur toutes choses

un voile d'indicible tristesse... A cet instant des adieux, Rarahu se

montrait sous un jour suave et délicieux; elle était bien la petite

épouse de Loti; elle était doucement touchante dans ses transports

d'amour et de larmes. Tout ce que l'affection pure et désolée, la

tendresse infinie, peuvent inspirer au coeur d'une petite fille

passionnée de quinze ans, elle le disait dans sa langue maorie, avec des

expressions sauvages et des images étranges.

XLV

Les premières lueurs indécises du jour vinrent m'éveiller après quelques

moments de sommeil.

Dans cette confusion, dans cette angoisse inexpliquée, qui est

particulière au réveil, je retrouvai mêlées ces idées: le départ,

quitter l'île délicieuse, abandonner pour toujours ma case sous les

grands arbres, et ma pauvre petite amie sauvage,--et puis, Taïmaha et

ses fils,--ces nouveaux personnages à peine entrevus la nuit, et qui

venaient encore, à la dernière heure, m'attacher à ce pays par des liens

nouveaux...

La triste lueur blanche du matin filtrait par mes fenêtres ouvertes...

Je contemplai un instant Rarahu endormie, et puis je l'éveillai en

l'embrassant:

--... Ah! oui, Loti, dit-elle... c'est le jour, tu me réveilles, et il

faut partir.

Rarahu fit sa toilette en pleurant; elle passa sa plus belle tunique;

elle mit sur sa tête sa couronne fanée et son \_tiaré\_ de la veille, en

faisant le serment que jusqu'à mon retour elle n'en aurait pas d'autres.

J'entr'ouvris la porte du jardin; je jetai un coup d'oeil d'adieu à nos

arbres, à nos fouillis de plantes; j'arrachai une branche de mimosas,

une touffe de pervenches roses,--et le chat nous suivit en miaulant,

comme jadis il nous suivait au ruisseau d'Apiré...

Au jour naissant, ma petite épouse sauvage et moi, en nous donnant la

main, nous descendîmes tristement à la plage, pour la dernière fois.

Là, il y avait déjà assistance nombreuse et silencieuse; toutes les

filles de la reine, toutes les jeunes femmes de Papeete, auxquelles le

\_Rendeer\_ enlevait des amis ou des amants, étaient assises à terre;

quelques-unes pleuraient; les autres, immobiles, nous regardaient venir.

Rarahu s'assit au milieu d'elles sans verser une larme,--et le dernier

canot du \_Rendeer\_ m'emporta à bord...

Vers huit heures, le \_Rendeer\_ leva l'ancre au son du fifre.

Alors je vis Taïmaha, qui, elle aussi, descendait à la plage pour me

voir partir, comme, douze ans auparavant, elle était venue, à dix-sept

ans, voir partir Rouéri qui ne revint plus.

Elle aperçut Rarahu et s'assit près d'elle.

C'était une belle matinée d'Océanie, tiède et tranquille; il n'y avait

pas un souffle dans l'atmosphère; cependant des nuages lourds

s'amoncelaient tout en haut dans les montagnes; ils formaient un grand

dôme d'obscurité, au-dessous duquel le soleil du matin éclairait en

plein la plage d'Océanie, les cocotiers verts et les jeunes femmes en

robes blanches.

L'heure du départ apportait son charme de tristesse à ce grand tableau

qui allait disparaître.

XLVI

Quand le groupe des Tahitiennes ne fut plus qu'une masse confuse, la

case abandonnée de mon frère Rouéri fut encore longtemps visible au bord

de la mer, et mes yeux restèrent fixés sur ce point perdu dans les

arbres.

Les nuages qui couvraient les montagnes descendaient rapidement sur

Tahiti; ils s'abaissèrent comme un rideau immense, sous lequel l'île

entière fut bientôt enveloppée.--La pointe aiguë du morne de Fataoua

parut encore dans une déchirure du ciel, et puis tout se perdit dans les

épaisses masses sombres; un grand vent alizé se leva sur la mer, qui

devint verte et houleuse, et la pluie d'orage commença à tomber.

Alors je descendis tout au fond du \_Rendeer\_, dans ma cabine obscure; je

me jetai sur ma couchette de marin, en me couvrant du pareo bleu,

déchiré par les épines des bois, que Rarahu portait autrefois pour

vêtement dans son district d'Apiré... Et tout le jour, je restai là

étendu, à ce bruit monotone d'un navire qui roule et qui marche, à ce

bruit triste des lames qui venaient l'une après l'autre battre la

muraille sourde du \_Rendeer-... Tout le jour, plongé dans cette sorte de

méditation triste, qui n'est ni la veille ni le sommeil, et où venaient

se confondre des tableaux d'Océanie et des souvenirs lointains de mon

enfance.

Dans le demi-jour verdâtre qui filtrait de la mer, à travers la lentille

épaisse de mon sabord, se dessinaient les objets singuliers épars dans

ma chambre,--les coiffures de chefs océaniens, les images

embryonnaires du dieu des Maoris, les idoles grimaçantes, les branches

de palmier, les branches de corail, les branches quelconques arrachées,

à la dernière heure, aux arbres de notre jardin, des couronnes flétries

et encore embaumées, de Rarahu ou d'Ariitéa,--et le dernier bouquet de

pervenches roses, coupé à la porte de notre demeure.

XLVII

Un peu après le coucher du soleil, je devais prendre le quart, et je

montai sur la passerelle. Le grand air vif, la brise qui me fouettait le

visage, me ramenèrent aux notions précises de la vie réelle, au

sentiment complet du départ.

Celui que je remplaçais pour le service de nuit, c'était John B..., mon

cher frère John, dont l'affection douce et profonde était depuis

longtemps mon grand recours dans les douleurs de la vie:

--Deux terres en vue, Harry, me dit John, en me \_rendant le quart\_;

elles sont là-bas derrière nous; et je n'ai pas besoin de te les nommer,

tu les connais...

Deux silhouettes lointaines, deux nuages à peine visibles à l'horizon:

l'île de Tahiti, et l'île de Moorea...

John resta près de moi jusqu'à une heure avancée de la soirée; je lui

contai ma soirée de la veille, il savait seulement que j'avais fait la

nuit une longue course, que je lui cachais quelque chose de triste et

d'inattendu. J'avais perdu l'habitude des larmes, mais depuis la veille

j'avais besoin de pleurer; dans l'obscurité du banc de quart, personne

ne le vit que mon frère John: auprès de lui je pleurai là comme un

enfant.

La mer était grosse, et le vent nous poussait rudement dans la nuit

noire. C'était comme un réveil, un retour au dur métier des marins,

après une année d'un rêve énervant et délicieux, dans l'île la plus

voluptueuse de la terre...

...Deux silhouettes lointaines, deux nuages à peine visibles à

l'horizon: l'île de Tahiti et l'île de Moorea...

L'île de Tahiti, où Rarahu veille à cette heure en pleurant dans ma case

déserte,--dans ma chère petite case que battent la pluie et le vent de

la nuit,--et l'île de Moorea qu'habite Taamari, l'enfant qui a "le

front et les yeux de mon frère..."

Cet enfant qui est le fils aîné de la famille, qui ressemble à mon frère

Georges, quelque chose étrange! c'est un petit sauvage, il s'appelle

Taamari; le foyer de la patrie lui sera toujours inconnu, et ma vieille

mère ne le verra jamais. Pourtant cette pensée me cause une tristesse

douce, presque une impression consolante. Au moins, tout ce qui était

Georges n'est pas fini, n'est pas mort avec lui...

Moi aussi, qui serai bientôt peut-être fauché par la mort dans quelque

pays lointain, jeté dans le néant ou l'éternité, moi aussi, j'aimerais

revivre à Tahiti, revivre dans un enfant qui serait encore moi-même, qui

serait mon sang mêlé à celui de Rarahu; je trouverais une joie étrange

dans l'existence de ce lien suprême et mystérieux entre elle et moi,

dans l'existence d'un enfant maori, qui serait nous deux fondus dans une

même créature...

Je ne croyais pas tant l'aimer, la pauvre petite. Je lui suis attaché

d'une manière irrésistible et pour toujours; c'est maintenant surtout

que j'en ai conscience. Mon Dieu, que j'aimais ce pays d'Océanie! J'ai

deux patries maintenant, bien éloignées l'une de l'autre, il est vrai;-

-mais je reviendrai dans celle-ci que je viens de quitter, et peut-être

y finirai-je ma vie...

TROSIÉME PARTIE

I

Vingt jours plus tard, le \_Rendeer\_ fit à Honolulu, capitale des îles

Sandwich, une relâche fort gaie qui dura deux mois.

Là, c'était la race maorie arrivée déjà à un degré de civilisation

relative plus avancé qu'à Tahiti.

Toute une cour très luxueuse; un roi lépreux et doré; des fêtes à

l'européenne, des ministres et des généraux empanachés et légèrement

grotesques; tout un personnel drôle, repoussoir multiple sur lequel se

détachait la figure gracieuse de la reine Emma. Des dames de la suite

très élégantes et parées. Des jeunes filles du même sang que Rarahu

transformées en \_misses\_; des jeunes filles qui avaient son type, son

air un peu sauvage et ses grands cheveux,--mais qui faisaient venir de

France, par la voie des paquebots du Japon, leurs gants à plusieurs

boutons et leurs toilettes parisiennes.

Honolulu, une grande ville avec des tramways, un bizarre mélange de

population; des Hawaïens tatoués dans les rues, des commerçants

américains et des marchands chinois.

Un beau pays, une belle nature; une belle végétation, rappelant de loin

celle de Tahiti, mais moins fraîche et moins puissante pourtant que

celle de l'île aux vallées profondes et aux grandes fougères.

Encore la langue maorie, ou plutôt un idiome dur, issu de la même

origine; quelques mots cependant étaient les mêmes, et les indigènes me

comprenaient encore. Je me sentis là moins loin de l'île chérie, que

plus tard, lorsque je fus sur la côte d'Amérique.

II

A San-Francisco de Californie, notre seconde relâche, où nous arrivâmes

après un mois de traversée, je trouvai cette première lettre de Rarahu

qui m'attendait. (Elle avait été remise au consulat d'Angleterre par un

bâtiment américain chargé de nacre, qui avait quitté Tahiti quelques

jours après notre départ.)

A Loti, homme porte-aiguillettes de l'amiral anglais du navire à vapeur

\_Rendeer\_.

O mon cher petit ami! O ma fleur parfumée du soir! mon mal est grand

dans mon coeur de ne plus te voir...

O mon étoile du matin! mes yeux se fondent dans les pleurs de ce que tu

ne reviens plus!...

. . . . . . . . . . .

Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chrétienne.

Ta petite amie,

RARAHU.

Je répondis à Rarahu par une longue lettre, écrite dans un tahitien

correct et classique,--qu'un bâtiment baleinier fut chargé de lui

faire parvenir, par l'intermédiaire de la reine Pomaré.

Je lui donnais l'assurance de mon retour pour les derniers mois de

l'année, et la priais d'en informer Taïmaha, en lui rappelant les

serments.

III

HORS-D'OEUVRE CHINOIS

Un souvenir saugrenu, qui n'a rien de commun avec ce qui précède, encore

moins avec ce qui va suivre,--qui n'a avec cette histoire qu'un simple

lien chronologique, un rapport de dates:

La scène se passait à minuit,--en mai 1873,--dans un théâtre du

quartier chinois de San-Francisco de Californie.

Vêtus de costumes de circonstance, William et moi, nous avions gravement

pris place au parterre. Acteurs, spectateurs, machinistes,--tout le

monde était chinois, excepté nous.

On était à un moment pathétique d'un grand drame lyrique que nous ne

comprenions point. Les dames des galeries cachaient derrière leurs

éventails leurs tout petits yeux retroussés en amande, et minaudaient

sous le coup de leur émotion comme des figurines de potiches. Les

artistes, revêtus de costumes de l'époque des dynasties éteintes,

poussaient des hurlements surprenants, inimaginables, avec des voix de

chats de gouttières;--l'orchestre, composé de gongs et de guitares,

faisait entendre des sons extravagants, des accords inouïs.

Effet de nuit. Les lumières étaient baissées.--Devant nous, le public

du parterre,--un alignement de têtes rasées, ornées d'impayables

queues que terminaient des tresses de soie.

Il nous vint une idée satanique,--dont l'exécution rapide fut

favorisée par la disposition des sièges, l'obscurité, la tension des

esprits: attacher les queues deux à deux, et déguerpir...

O Confucius!...

IV

... La Californie, Quadra et Vancouver, l'Amérique russe... Six mois

d'expéditions et d'aventures qui ne tiennent en rien à cette histoire.

Dans ces pays, on se sentait plus près de l'Europe et déjà bien loin de

l'Océanie.

Tout ce passé tahitien semblait un rêve, un rêve auprès duquel la

réalité présente n'intéressait plus.

En septembre il fut fortement question de rentrer en Europe par

l'Australie et le Japon; "l'amiral à cheveux blancs" voulait traverser

l'océan Pacifique dans l'hémisphère nord, en laissant à d'effroyables

distances dans le sud \_l'île délicieuse\_.

Je ne pouvais rien contre ce projet, qui me mettait l'angoisse au

coeur... Rarahu avait dû m'écrire plusieurs lettres, mais la vie errante

que nous menions sur les côtes d'Amérique les empêchait de me parvenir,

et je ne recevais plus rien d'elle...

V

... Dix mois ont passé.

Le \_Rendeer\_, parti le 1er novembre de San-Francisco, se dirige à toute

vitesse vers le sud. Il s'est engagé depuis deux jours dans cette zone

qui sépare les régions tempérées des régions chaudes, et qui s'appelle:

\_zone des calmes tropicaux\_.

Hier, c'était un calme morne, avec un ciel gris qui rappelait encore les

régions tempérées; l'air était froid, un rideau de nuages immobiles et

tout d'une pièce nous voilait le soleil.

Ce matin nous avons passé le tropique, et la mise en scène a brusquement

changé; c'est bien ce ciel étonnamment pur, cet air vif, tiède,

délicieux, de la région des alizés, et cette mer si bleue, asile des

poissons volants et des dorades.

Les plans sont changés, nous revenons en Europe par le sud de

l'Amérique, le cap Horn et l'océan Atlantique; Tahiti est sur notre

route dans le Pacifique, et l'amiral a décidé qu'il s'y arrêterait en

passant. Ce sera peu, rien qu'une relâche de quelques jours, quand

après, tout sera fini pour jamais; mais quel bonheur d'arriver, surtout

après avoir craint de ne pas revenir!...

... J'étais accoudé sur les bastingages, regardant la mer. Le vieux

docteur du \_Rendeer\_ s'approcha de moi, en me frappant doucement sur

l'épaule:

--Eh bien, Loti, dit-il, je sais bien à quoi vous rêvez: nous y serons

bientôt, dans votre île, et même nous allons si vite que ce sont, je

pense, vos amies tahitiennes qui nous tirent à elles...!

--Il est incontestable, docteur, répondis-je, que si elles s'y

mettaient toutes...

VI

26 novembre 1873.

En mer.--Nous avons passé hier par un grand vent au milieu des îles

Pomotous.

La brise tropicale souffle avec force, le ciel est nuageux.

A midi, la terre (Tahiti) par bâbord devant.

C'est John qui l'a vue le premier; une forme indécise au milieu des

nuages: la pointe de Faaa.

Quelques minutes plus tard, les pics de Moorea se dessinent par tribord,

au-dessus d'une panne transparente.

Les poissons volants se lèvent par centaines.

\_L'île délicieuse\_ est là tout près... Impression singulière, qui ne

peut se traduire...

Cependant la brise apporte déjà les parfums tahitiens, des bouffées

d'orangers et de gardénias en fleurs.

Une masse énorme de nuages pèse sur toute l'île. On commence à

distinguer sous ce rideau sombre la verdure et les cocotiers. Les

montagnes défilent rapidement: Papenoo, le grand morne de Mahéna,

Fataoua, et puis la pointe Vénus, Fare-Ute, et la baie de Papeete.

J'avais peur d'une désillusion, mais l'aspect de Papeete est enchanteur.

Toute cette verdure dorée fait de loin un effet magique au soleil du

soir.

Il est sept heures quand nous arrivons au mouillage: personne sur la

plage, à nous regarder arriver. Quand je mets pied à terre il fait

nuit...

On est comme enivré de ce parfum tahitien qui se condense le soir sous

le feuillage épais... Cette ombre est enchanteresse. C'est un bonheur

étrange de se retrouver dans ce pays...

... Je prends l'avenue qui mène au palais. Ce soir elle est déserte. Les

bouaros l'ont jonchée de leurs grandes fleurs jaune pâle et de leurs

feuilles mortes. Il fait sous ces arbres une obscurité profonde. Une

tristesse inquiète, sans cause connue, me pénètre peu à peu au milieu de

ce silence inattendu; on dirait que ce pays est mort...

J'approche de l'habitation de Pomaré... Les filles de la reine sont là,

assises et silencieuses. Quel caprice bizarre a retenu là ces créatures

indolentes, qui en d'autres temps fussent venues joyeusement au-devant

de nous... Cependant elles se sont parées; elles ont mis de longues

tuniques blanches, et des fleurs dans leurs cheveux; elles attendent.

Une jeune femme qui se tient debout à l'écart, une forme plus svelte que

les autres, attire mon regard, et instinctivement je me dirige vers

elle.

--\_Aue! Loti!\_... dit-elle en me serrant de toutes ses forces dans ses

bras...

Et je rencontre dans l'obscurité les joues douces et les lèvres fraîches

de Rarahu...

VII

Rarahu et moi, nous passâmes la soirée à errer sans but dans les avenues

de Papeete ou dans les jardins de la reine; tantôt nous marchions au

hasard dans les allées qui se présentaient à nous; tantôt nous nous

étendions sur l'herbe odorante, dans les fouillis épais des plantes...

Il est de ces heures d'ivresse qui passent et qu'on se rappelle ensuite

toute une vie;--ivresses du coeur, ivresses des sens sur lesquelles la

nature d'Océanie jetait son charme indéfinissable, et son étrange

prestige.

Et pourtant nous étions tristes, tous deux, au milieu de ce bonheur de

nous revoir; tous deux nous sentions que c'était la fin, que bientôt nos

destinées seraient séparées pour jamais...

Rarahu avait changé; dans l'obscurité, je la sentais plus frêle, et la

petite toux si redoutée sortait souvent de sa poitrine. Le lendemain, au

jour, je vis sa figure plus pâle et plus accentuée; elle avait près de

seize ans; elle était toujours adorablement jeune et enfant; seulement

elle avait pris plus que jamais ce quelque chose qu'en Europe on est

convenu d'appeler \_distinction\_, elle avait dans sa petite physionomie

sauvage une distinction fine et suprême. Il semblait que son visage eût

pris ce charme ultra-terrestre de ceux qui vont mourir...

Par une fantaisie bien inattendue, elle s'était fait admettre au nombre

des suivantes du palais; elle avait précisément demandé d'être au

service d'Ariitéa, à laquelle elle appartenait en ce moment, et qui

s'était prise à beaucoup l'aimer. Dans ce milieu, elle avait puisé

certaines notions de la vie des femmes européennes; elle avait appris,

surtout à mon intention, l'anglais qu'elle commençait presque à savoir;

elle le parlait avec un petit accent singulier, enfantin et naïf; sa

voix semblait plus douce encore dans ces mots inusités, dont elle ne

pouvait pas prononcer les syllabes dures.

C'était bizarre d'entendre ces phrases de la langue anglaise sortir de

la bouche de Rarahu; je l'écoutais avec étonnement, il semblait que ce

fût une autre femme...

Nous passâmes tous deux, en nous donnant la main comme autrefois, dans

la grande rue qui jadis était pleine de mouvement et d'animation.

Mais, ce soir, plus de chants, plus de couronnes étalées sous les

vérandas. Là même tout était désert. Je ne sais quel vent de tristesse,

depuis notre départ, avait soufflé sur Tahiti...

C'était jour de réception chez le gouverneur français; nous nous

approchâmes de sa demeure. Par les fenêtres ouvertes, on plongeait dans

les salons éclairés; il y avait là tous mes camarades du \_Rendeer\_, et

toutes les femmes de la cour; la reine Pomaré, la reine Moé, et la

princesse Ariitéa. On se demanda plus d'une fois sans doute: "Où donc

est Harry Grant?..." Et Ariitéa put répondre avec son sourire

tranquille:

--Il est certainement avec Rarahu, qui est maintenant ma suivante pour

rire, et qui l'attendait depuis le coucher du soleil devant le jardin de

la reine.

Le fait est que Loti était avec Rarahu, et que pour l'instant le reste

n'existait plus pour lui...

Une petite créature qu'on tenait sur les genoux dans le coin le plus

tranquille du salon, m'avait seule aperçu et reconnu; sa voix d'enfant,

déjà bien affaiblie et presque mourante, cria:

--\_Ia ora na, Loti!\_ (Je te salue, Loti!)

C'était la petite princesse Pomaré V, la fille adorée de la vieille

reine.

J'embrassai par la fenêtre sa petite main qu'elle me tendait, et

l'incident passa inaperçu du public...

Nous continuâmes à errer tous deux; nous n'avions plus de gîte où nous

retirer ensemble; Rarahu était influencée comme moi par la tristesse des

choses, le silence et la nuit.

A minuit elle voulut rentrer au palais, pour faire son service auprès de

la reine et d'Ariitéa. Nous ouvrîmes sans bruit la barrière du jardin et

nous avançâmes avec précaution pour examiner les lieux. C'est qu'il

fallait éviter les regards du vieil Ariifaité, le mari de la reine, qui

rôde souvent le soir sous les vérandas de ses domaines.

Le palais s'élevait isolé, au fond du vaste enclos; sa masse blanche se

dessinait clairement à la faible clarté des étoiles; on n'entendait

nulle part aucun bruit. Au milieu de ce silence, le palais de Pomaré

prenait ce même aspect qu'il avait autrefois, quand je le voyais dans

mes rêves d'enfance. Tout était endormi à l'entour; Rarahu, rassurée,

monta par le grand perron, en me disant adieu.

Je descendis à la plage, prendre mon canot pour rentrer à bord; tout ce

pays me semblait ce soir-là d'une tristesse désolée.

Pourtant c'était une belle nuit tahitienne, et les étoiles australes

resplendissaient...

VIII

Le lendemain Rarahu quitta le service d'Ariitéa qui ne s'y opposa point.

Notre case sous les grands cocotiers, qui était restée déserte en mon

absence, se rouvrit pour nous. Le jardin était plus fouillis que jamais,

et tout envahi par les herbes folles et les goyaviers; les pervenches

roses avaient poussé et fleuri jusque dans notre chambre... Nous

reprîmes possession du logis abandonné avec une joie triste. Rarahu y

rapporta son vieux chat fidèle, qui était demeuré son meilleur ami et

qui s'y retrouva en pays connu.... Et tout fut encore comme aux anciens

jours...

IX

Les oiseaux commandés par la petite princesse m'avaient donné la plus

grande peine en route, la plus grande peine que des oiseaux puissent

donner.--Une vingtaine survivaient, sur trente qu'ils avaient été

d'abord, encore se trouvaient-ils très fatigués de leur traversée,--

une vingtaine de petits êtres dépeignés, gluants, piteux, qui avaient

été autrefois des pinsons, des linottes et des chardonnerets.--

Cependant ils furent agréés par l'enfant malade, dont les grands yeux

noirs s'éclairèrent à leur vue d'une joie très vive.

--\_Mea maitai!\_ (C'est bien, dit-elle, c'est bien, Loti!)

Les oiseaux avaient conservé un de leurs plus grands charmes;--

déplumés, souffreteux, ils chantaient tout de même,--et la petite

reine les écoutait avec ravissement.

X

Papeete, 28 novembre 1873.

A sept heures du matin,--heure délicieuse entre toutes dans les pays

du soleil,--j'attendais, dans le jardin de la reine, Taïmaha, à qui

j'avais fait donner rendez-vous.

De l'avis même de Rarahu, Taïmaha était une incompréhensible créature

qu'elle avait à peine pu voir depuis mon départ et qui ne lui avait

jamais donné que des réponses vagues ou incohérentes au sujet des

enfants de Rouéri.

A l'heure dite, Taïmaha parut en souriant, et vint s'asseoir près de

moi. Pour la première fois je voyais en plein jour cette femme qui,

l'année précédente, m'était apparue d'une manière à moitié fantastique,

la nuit, et à l'instant du départ.

--Me voici, Loti, dit-elle,--en allant au-devant de mes premières

questions,--mais mon fils Taamari n'est pas avec moi; deux fois

j'avais chargé le chef de son district de l'amener ici; mais il a peur

de la mer, et il a refusé de venir. Atario, lui, n'est plus à Tahiti; la

vieille Huahara l'a fait partir pour l'île de Raiatéa, où une de ses

soeurs désirait un fils.

Je me heurtais encore contre l'impossible,--contre l'inertie et les

inexplicables bizarreries du caractère maori.

Taïmaha souriait.--Je sentais qu'aucun reproche, aucune supplication

ne la toucheraient plus. Je savais que ni prières, ni menaces, ni

intervention de la reine ne pourraient obtenir que dans des délais si

courts on me fît venir de si loin cet enfant que je voulais connaître.

Et je ne pouvais prendre mon parti de m'éloigner pour toujours sans

l'avoir vu.

--Taïmaha, dis-je après un moment de réflexion silencieuse, nous allons

partir ensemble pour l'île de Moorea. Tu ne peux pas refuser au frère de

Rouéri de l'accompagner dans son voyage chez ta vieille mère, pour lui

montrer ton fils.

Et pourtant j'étais bien avare de ces quelques jours derniers passés à

Papeete, bien jaloux de ces dernières heures d'amour et d'étrange

bonheur...

XI

Papeete, 29 novembre.

Encore le chant rapide, et le bruit et la frénésie de la \_upa-upa\_;

encore la foule des Tahitiennes devant le palais de Pomaré; une dernière

grande fête au clair des étoiles comme autrefois.

Assis sous la véranda de la reine, je tenais dans ma main la main

amaigrie de Rarahu, qui portait dans ses cheveux une profusion inusitée

de fleurs et de feuillage. Près de nous était assise Taïmaha, qui nous

contait sa vie d'autrefois, sa vie avec Rouéri. Elle avait ses heures de

souvenir et de douce sensibilité; elle avait versé des larmes vraies, en

reconnaissant certain pareo bleu,--pauvre relique du passé que mon

frère avait jadis rapportée au foyer, et que moi j'avais trouvé plaisir

à ramener en Océanie.

Notre voyage à Moorea était décidé en principe; il n'y avait plus que

les difficultés matérielles qui en retardaient l'exécution.

XII

1er décembre 1873.

Le départ pour Moorea s'organisa de grand matin sur la plage.

Le chef Tatari, qui rejoignait son île, donnait passage à Taïmaha et à

moi sur la recommandation de la reine.--Il emmenait aussi deux jeunes

hommes de son district, et deux petites filles qui tenaient des chats en

laisse. Ce fut en face même de la case abandonnée de Rouéri que nous

vînmes nous embarquer; le hasard avait amené ce rapprochement.

Ce n'était pas sans grand'peine que ce voyage avait pu s'arranger,

l'amiral ne comprenait point quelle nouvelle fantaisie me prenait

d'aller courir dans cette île de Moorea, et, en raison du peu de temps

que le \_Rendeer\_ devait passer à Papeete, il m'avait pendant deux jours

refusé l'autorisation de partir. De plus, les vents régnants rendaient

les communications difficiles entre les deux pays, et la date de mon

retour à Tahiti restait problématique.

On mettait à l'eau la baleinière de Tatari; les passagers apportaient

leur léger bagage et prenaient gaîment congé de leurs amis; nous allions

partir.

A la dernière minute, Taïmaha, changeant brusquement d'idée, refusa de

me suivre; elle alla s'appuyer contre la case de Rouéri, et, cachant sa

tête dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Ni mes prières, ni les conseils de Tatari ne purent rien contre la

décision inattendue de cette femme, et force nous fut de nous éloigner

sans elle.

XIII

La traversée dura près de quatre heures; au large, le vent était fort et

la mer grosse, la baleinière se remplit d'eau.

Les deux chats passagers, fatigués de crier, s'étaient couchés tout

mouillés auprès des deux petites filles, qui ne donnaient plus signe de

vie.

Tout trempés, nous abordâmes loin du point que nous voulions atteindre,

dans une baie voisine du district de Papetoaï,--pays sauvage et

enchanteur, où nous tirâmes la baleinière au sec sur le corail.

Il y avait très loin, de ce lieu au district de Mataveri qu'habitaient

les parents de Taïmaha et le fils de mon frère.

Le chef Tauïro me donna pour guide son fils Tatari, et nous partîmes

tous deux par un sentier à peine visible, sous une voûte admirable de

palmiers et de pandanus.

De loin en loin nous traversions des villages bâtis sous bois, où les

indigènes assis à l'ombre, immobiles et rêveurs comme toujours, nous

regardaient passer.--Des jeunes filles se détachaient des groupes, et

venaient en riant nous offrir des cocos ouverts et de l'eau fraîche.

A mi-chemin, nous fîmes halte chez le vieux chef Taïrapa, du district de

Téharosa. C'était un grave vieillard à cheveux blancs, qui vint au-

devant de nous appuyé sur l'épaule d'une petite fille délicieusement

jolie.

Jadis il avait vu l'Europe et la cour du roi Louis-Philippe. Il nous

conta ses impressions d'alors et ses étonnements; on eût cru entendre le

vieux Chactas contant aux Natchez sa visite au Roi-Soleil.

XIV

Vers trois heures de l'après-midi, je fis mes adieux au chef Taïrapa, et

continuai ma route.

Nous marchâmes encore une heure environ, dans des sentiers sablonneux,

sur des terrains que Tatari me dit appartenir à la reine Pomaré.

Puis nous arrivâmes à une baie admirable, où des milliers de cocotiers

balançaient leur tête au vent de la mer.

On se sentait sous ces grands arbres aussi écrasés, aussi infime, qu'un

insecte microscopique circulant sous de grands roseaux.--Toutes ces

hautes tiges grêles étaient, comme le sol, d'une monotone couleur de

cendre; et, de loin en loin, un pandanus ou un laurier-rose chargé de

fleurs jetait une nuance éclatante sous cette immense colonnade grise.-

-La terre nue était semée de débris de madrépores, de palmes

desséchées, de feuilles mortes.--La mer, d'un bleu foncé, déferlait

sur une plage de coraux brisés d'une blancheur de neige; à l'horizon

apparaissait Tahiti, à demi perdu dans la vapeur, baigné dans la grande

lumière tropicale.

Le vent sifflait tristement là-dessous, comme parmi des tuyaux d'orgues

gigantesques; ma tête s'emplissait de pensées sombres, d'impressions

étranges,--et ces souvenirs de mon frère, que j'étais venu là

invoquer, revivaient comme ceux de mon enfance, à travers la nuit du

passé...

XV

--Voici, dit Tatari, les personnes de la famille de Taïmaha; l'enfant

que tu cherches doit être là, ainsi que sa vieille grand'mère Hapoto.

Nous apercevions en effet devant nous un groupe d'indigènes assis à

l'ombre; c'étaient des enfants et des femmes dont les silhouettes

obscures se profilaient sur la mer étincelante.

Mon coeur battait fort en approchant d'eux, à la pensée que j'allais

voir cet enfant inconnu, déjà aimé,-pauvre petit sauvage, lié à moi-

même par les puissants liens du sang.

--Celui-ci est Loti, le frère de Rouéri,--celle-ci est Hapoto, la

mère de Taïmaha, dit Tatari en me montrant une vieille femme qui me

tendit sa main tatouée.

--Et voici Taamari, continua-t-il, en désignant un enfant qui était

assis à mes pieds.

J'avais pris dans mes bras avec amour cet enfant de mon frère;--je le

regardais, cherchant à reconnaître en lui les traits déjà lointains de

Rouéri. C'était un délicieux enfant, mais je retrouvais dans sa figure

ronde les traits seuls de sa mère, le regard noir et velouté de Taïmaha.

Il me semblait bien jeune aussi: dans ce pays, où les hommes et les

plantes poussent si vite, j'attendais un grand garçon de treize ans, au

regard profond comme celui de Georges, et pour la première fois un doute

amèrement triste me traversa l'esprit...

XVI

Vérifier l'époque de la naissance de Taamari était chose difficile,--

et j'interrogeai inutilement les femmes. Là-bas où les saisons passent

inaperçues, dans un éternel été, la notion des dates est incomplète,--

et les années se comptent à peine.

--Cependant, dit Hapoto, on avait remis au chef des écrits qui étaient

comme les actes de naissance de tous les enfants de la famille,--et

ces papiers étaient conservés dans le \_farehau\_ du district.

Une jeune fille, à ma prière, partit pour les chercher, au village de

Tehapeu, en demandant deux heures pour aller et revenir.

Ce site où nous étions avait quelque chose de magnifique et de terrible;

rien dans les pays d'Europe ne peut faire concevoir l'idée de ces

paysages de la Polynésie; ces splendeurs et cette tristesse ont été

créées pour d'autres imaginations que les nôtres.

Derrière nous, les grands pics s'élançaient dans le ciel clair et

profond. Dans toute l'étendue de cette baie, déployée en cercle immense,

les cocotiers s'agitaient sur leurs grandes tiges; la puissante lumière

tropicale étincelait partout.--Le vent du large soufflait avec

violence, les feuilles mortes voltigeaient en tourbillons; la mer et le

corail faisaient grand bruit...

J'examinai ces gens qui m'entouraient; ils me semblaient différents de

ceux de Tahiti; leurs figures graves avaient une expression plus

sauvage.

L'esprit s'endort avec l'habitude des voyages; on se fait à tout,--aux

sites exotiques les plus singuliers, comme aux visages les plus extra-

ordinaires. A certaines heures pourtant, quand l'esprit s'éveille et se

retrouve lui-même, on est frappé tout à coup de l'étrangeté de ce qui

vous entoure.

Je regardais ces indigènes comme des inconnus,--pénétré pour la

première fois des différences radicales de nos races, de nos idées et de

nos impressions; bien que je fusse vêtu comme eux, et que je comprisse

leur langage, j'étais isolé au milieu d'eux tous, autant que dans l'île

du monde la plus déserte.

Je sentais lourdement l'effroyable distance qui me séparait de ce petit

coin de la terre qui est le mien, l'immensité de la mer, et ma profonde

solitude...

Je regardai Taamari et l'appelai près de moi: il appuya familièrement

sur mes genoux sa petite tête brune. Et je pensai à mon frère Georges

qui dormait à cette heure, du sommeil éternel, couché dans les

profondeurs de la mer, là-bas, sur la côte lointaine du Bengale.--Cet

enfant était son fils, et une famille issue de notre sang se

perpétuerait dans ces îles perdues...

--Loti, dit en se levant la vieille Hapoto, viens te reposer dans ma

case, qui est à cinq cents pas d'ici sur l'autre plage. Tu y trouveras

de quoi manger et dormir; tu y verras mon fils Téharo, et vous

conviendrez ensemble des moyens de retourner à Tahiti, avec cet enfant

que tu veux emmener.

XVII

La case de la vieille Hapoto était à quelques pas de la mer; c'était la

classique case maorie, avec les vieux pavés de galets noirs, la muraille

à jours, et le toit de pandanus, repaire des scorpions et des cents-

pieds.--Des pièces de bois massives soutenaient de grands lits d'une

forme antique, dont les rideaux étaient faits de l'écorce distendue et

assouplie du mûrier à papier.--Une table grossière composait, avec ces

lits primitifs, tout l'ameublement du logis; mais sur cette table était

posée une Bible tahitienne, qui venait rappeler au visiteur que la

religion du Christ était en honneur dans cette chaumière perdue.

Téharo, le frère de Taïmaha, était un homme de vingt-cinq ans, à la

figure intelligente et douce; il avait conservé de mon frère un souvenir

mêlé de respect et d'affection, et me reçut avec joie.

Il avait à sa disposition la baleinière du chef du district, et nous

convînmes de repartir pour Tahiti dès que le vent et l'état de la mer

nous le permettraient.

J'avais dit que j'étais habitué à la nourriture indigène, et que je me

contenterais comme le reste de la famille des fruits de l'arbre-à-pain.

Mais la vieille Hapoto avait ordonné de grands préparatifs pour mon

repas du soir, qui devait être un festin. On poursuivit plusieurs poules

pour les étrangler, et on alluma sur l'herbe un grand feu, destiné à

cuire pour moi le \_feii\_ et les fruits de l'arbre-à-pain.

XVIII

Cependant le temps s'écoulait lentement. Il fallait plus d'une heure

encore avant que la jeune fille qui était allée chercher les actes de

naissance des enfants de Taïmaha pût revenir.

En l'attendant, je fis au bord de la mer, avec mes nouveaux amis, une

promenade qui m'a laissé un souvenir fantastique comme celui d'un rêve.

Depuis cet endroit jusqu'au district d'Afareahitu vers lequel nous nous

dirigions, le pays n'est plus qu'une étroite bande de terrain, longue et

sinueuse, resserrée entre la mer et les mornes à pic,--au flanc

desquels sont accrochées d'impénétrables forêts.

Autour de moi, tout semblait de plus en plus s'assombrir. Le soir,

l'isolement, la tristesse inquiète qui me pénétrait, prêtaient à ces

paysages quelque chose de désolé.

C'étaient toujours des cocotiers, des lauriers-roses en fleurs et des

pandanus, tout cela étonnamment haut et frêle, et courbé par le vent.

Les longues tiges des palmiers, penchées en tous sens, portaient çà et

là des touffes de lichen qui pendaient comme des chevelures grises.--

Et puis, sous nos pieds, toujours cette même terre nue et cendrée,

criblée de trous de crabes.

Le sentier que nous suivions semblait abandonné: les crabes bleus

avaient tout envahi; ils fuyaient devant nous, avec ce bruit particulier

qu'ils font le soir.--La montagne était déjà pleine d'ombres.

Le grand Téharo marchait près de moi, rêveur et silencieux comme un

Maori, et je tenais par la main l'enfant de mon frère.

De temps à autre, la voix douce de Taamari s'élevait au milieu de tous

les grands bruits monotones de la nature; ses questions d'enfant étaient

incohérentes et singulières.--J'entendais cependant sans difficulté le

langage de ce petit être, que bien des gens qui parlent à Tahiti le

\_dialecte de la plage\_ n'eussent pas compris; il parlait la vieille

langue maorie à peu près pure.

Nous vîmes poindre sur la mer une pirogue voilée, qui revenait

imprudemment de Tahiti; elle entra bientôt dans les bassins intérieurs

du récif, presque couchée sous ce grand vent alizé.

Il en sortit quelques indigènes, deux jeunes filles qui se mirent à

courir toutes mouillées, jetant au vent triste la note inattendue de

leurs éclats de rire.

Il en sortit aussi un vieux Chinois en robe noire, qui s'arrêta pour

caresser le petit Taamari, et tira de son sac des gâteaux qu'il lui

donna.

Cette prévenance de ce vieux pour cet enfant, et son regard, me

donnèrent une idée horrible...

Le jour baissait, les cocotiers s'agitaient au-dessus de nos têtes,

secouant sur nous leurs cent-pieds et leurs scorpions.--Il passait des

rafales qui courbaient ces grands arbres comme un champ de roseaux; les

feuilles mortes voltigeaient follement sur la terre nue...

Je fis cette réflexion naturelle, qu'il faudrait sans doute rester

plusieurs jours dans cette île avant qu'il fût possible à une pirogue de

prendre la mer; cela arrive fréquemment entre Tahiti et Moorea.--Le

départ du \_Rendeer\_ était fixé aux premiers jours de la semaine

suivante; mon absence ne le retarderait pas d'une heure,--et les

derniers moments que j'aurais pu passer avec Rarahu,--les derniers de

la vie, s'envoleraient ainsi loin d'elle.

Quand nous revînmes, la nuit tombait tout à fait.--Je n'avais prévu

cette nuit, ni l'impression sinistre que me causait son approche.

Je commençais à sentir aussi l'engourdissement et la soif de la fièvre;

--les impressions si vives de cette journée l'avaient déterminée sans

doute, en même temps qu'un grand excès de fatigue.

Nous nous assîmes devant la case de la vieille Hapoto.

Il y avait là plusieurs jeunes filles couronnées de fleurs, qui étaient

venues des cases voisines pour voir le \_paoupa\_ (l'étranger)--car il

en vient rarement dans ce district.

--Tiens! dit l'une d'elles, en s'approchant de moi,--c'est toi, Mata-

reva!...

Depuis longtemps je n'avais pas entendu prononcer ce nom que Rarahu

m'avait donné jadis et contre lequel avait prévalu celui de Loti.

Elle avait appris ce nom dans le district d'Apiré, au bord du ruisseau

de Fataoua, où l'année précédente elle m'avait vu.

La nature et toutes choses prenaient pour moi des aspects étranges et

imprévus, sous l'influence de la fièvre et de la nuit.--On entendait

dans les bois de la montagne le son plaintif et monotone des flûtes de

roseau.

A quelques pas de là, sous un toit de chaume soutenu par des pieux de

bourao, on faisait la cuisine à mon intention.--Le vent balayait

terriblement cette cuisine; des hommes nus, avec de grands cheveux

ébouriffés, étaient accroupis là, comme des gnomes, autour d'une épaisse

fumée.--Le mot "Toupapahou!", prononcé près de moi, résonnait

étrangement à mes oreilles...

XIX

Cependant la jeune fille qui avait été envoyée chez le chef du district

arriva,--et je pus encore lire à cette dernière lueur du jour les

quelques phrases tahitiennes qui rétablissaient la vérité par des dates:

Ua fanau o Taamari i te Taïmaha, Est né le Taamari de la Taïmaha, I te

mahana pae no Tiurai 1864... le jour cinq de juillet 1864... Ua fanau o

Atario i te Taïmaha. Est né le Atario de la Taïmaha, I te mahana piti no

Aote 1865... le jour deux de août 1865...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

.

Un grand effondrement venait de se faire, un grand vide dans mon coeur,

--et je ne voulais pas voir, je ne voulais pas croire.--Chose

étrange, je m'étais attaché à l'idée de cette famille tahitienne,--et

ce vide qui se faisait là me causait une douleur mystérieuse et

profonde; c'était quelque chose comme si mon frère perdu eût été plongé

plus avant et pour jamais dans le néant; tout ce qui était lui

s'enfonçait dans la nuit, c'était comme s'il fût mort une seconde fois.

--Et il semblait que ces îles fussent devenues subitement désertes,--

que tout le charme de l'Océanie fût mort du même coup, et que rien ne

m'attachât plus à ce pays.

--Es-tu bien sûr, disait d'une voix tremblante la mère de Taïmaha,--

pauvre vieille femme à moitié sauvage,--es-tu bien sûr, Loti, des

choses que tu viens nous dire?...

Je leur affirmai à tous ce mensonge.--Taïmaha avait fait ce que fait

plus d'une incompréhensible Tahitienne; après le départ de Rouéri, elle

avait pris un autre amant européen; on ne voyage guère, entre le

district de Matavéri et Papeete; elle avait pu tromper sa mère, son

frère et ses soeurs, en leur cachant pendant deux ans le départ de celui

auquel ils l'avaient confiée,--après quoi elle était venue le pleurer

à Moorea.--Elle l'avait réellement pleuré pourtant, et peut-être

n'avait-elle aimé que lui.

Le petit Taamari était encore près de moi, la tête appuyée sur mes

genoux.--La vieille Hapoto le tira rudement par le bras.--Elle se

cacha la figure dans ses mains ridées et couvertes de tatouages; un peu

après, je l'entendis pleurer...

XX

Je restai là longtemps assis, tenant toujours en main les papiers du

chef, et cherchant à rassembler mes idées embrouillées par la fièvre.

Je m'étais laissé abuser comme un enfant naïf par la parole de cette

femme; je maudissais cette créature, qui m'avait poussé dans cette île

désolée, tandis qu'à Tahiti Rarahu m'attendait, et que le temps

irréparable s'envolait pour nous deux.

Les jeunes filles étaient toujours là assises, avec leurs couronnes de

gardénias qui répandaient leur parfum du soir; tous étaient immobiles,

la tête tournée vers la forêt, groupés, comme pour s'unir contre

l'obscurité envahissante, contre la solitude et le voisinage des bois.

Le vent gémissait plus fort, il faisait froid et il faisait nuit...

XXI

Je fis peu d'honneur au souper qui m'était offert, et, Téharo m'ayant

abandonné son lit, je m'étendis sur les nattes blanches, essayant du

sommeil pour calmer ma tête troublée.

Lui, Téharo, s'engageait à veiller jusqu'au jour, afin que rien ne

retardât notre départ pour Tahiti, si, vers le matin, le vent venait à

s'apaiser.

La famille prit son repas du soir,--et tous s'étendirent

silencieusement sur leurs lits de chaume, roulés comme des momies

d'Égypte dans leurs pareos sombres,--la nuque reposant à l'antique sur

des supports en bois de bambou.

La lampe d'huile de cocotier, tourmentée par le vent, ne tarda pas à

mourir, et l'obscurité devint profonde.

XXII

Alors commença une nuit étrange, toute remplie de visions fantastiques

et d'épouvante.

Les draperies d'écorce de mûrier voltigeaient autour de moi avec des

frôlements d'ailes de chauves-souris, le terrible vent de la mer passait

sur ma tête. Je tremblais de froid sous mon pareo.--Je sentais toutes

les terreurs, toutes les angoisses des enfants abandonnés...

Où trouver en français des mots qui traduisent quelque chose de cette

nuit polynésienne, de ces bruits désolés de la nature,--de ces grands

bois sonores, de cette solitude dans l'immensité de cet océan,--de ces

forêts remplies de sifflements et de rumeurs étranges, peuplées de

fantômes;--les Toupapahous de la légende océanienne, courant dans les

bois avec des cris lamentables,--des visages bleus,--des dents

aiguës et de grandes chevelures...

Vers minuit, j'entendis au dehors un bruit distinct de voix humaines qui

me fit du bien; et puis une main prit doucement la mienne:

C'était Téharo qui venait voir si j'avais encore la fièvre.

Je lui dis que j'avais aussi le délire par instants, et d'étranges

visions,--et le priai de rester près de moi. Ces choses sont

familières aux Maoris, et ne les étonnent jamais.

Il garda ma main dans la sienne, et sa présence apporta du calme à mon

imagination.

Il arriva aussi que, la fièvre suivant son cours, j'eus moins froid,--

et finis par m'endormir.

XXIII

A trois heures du matin, Téharo m'éveilla.--A ce moment je me crus là-

bas, à Brightbury, couché dans ma chambre d'enfant, sous le toit béni de

la vieille maison paternelle; je crus entendre les vieux tilleuls de la

cour remuer sous ma fenêtre leurs branches moussues,--et le bruit

familier du ruisseau sous les peupliers...

Mais c'étaient les grandes palmes des cocotiers qui se froissaient au

dehors,--et la mer qui rendait sa plainte éternelle sur les récifs de

corail.

Téharo m'éveillait pour partir; le temps s'était calmé, et on apprêtait

la pirogue.

Quand je fus dehors, j'en éprouvai du bien; mais j'avais la fièvre

encore, et la tête me tournait un peu.

Les Maoris allaient et venaient sur la plage, apportant dans l'obscurité

les mâts, les voiles et les pagayes.

Je m'étendis, épuisé, dans l'embarcation, et nous partîmes.

XXIV

C'était une nuit sans lune.--Cependant à la lueur diffuse des étoiles

on distinguait nettement les forêts suspendues au-dessus de nos têtes,-

-et les tiges blanches des grands cocotiers penchés.

Nous avions pris sous l'impulsion du vent une vitesse imprudente, au

moment de passer en pleine nuit la ceinture des récifs; les Maoris

exprimaient tout bas leur frayeur, de courir ainsi par mauvais temps

dans l'obscurité.

La pirogue, en effet, toucha plusieurs fois sur le corail. Les

redoutables rameaux blancs écorchèrent sa quille avec un bruit sourd,

mais ils se brisèrent, et nous passâmes.

Au large, la brise tomba;--subitement le calme se fit. Ballottés par

une houle énorme, dans une nuit profonde, nous n'avancions plus; il

fallut pagayer.

Cependant la fièvre était passée; j'avais pu me lever, et prendre en

main le gouvernail.--Je vis alors qu'une vieille femme était étendue

au fond de la pirogue; c'était Hapoto, qui nous avait suivis pour aller

parler à Taïmaha.

Quand la mer se fut calmée comme le vent, le jour était près de

paraître.

Nous aperçûmes bientôt les premières lueurs de l'aube;--et les hauts

pics de Moorea, qui déjà s'éloignaient, prirent une légère teinte rose.

La vieille femme étendue à mes pieds était immobile et semblait

évanouie; mais les Maoris respectaient ce sommeil voisin de la mort, que

lui avaient donné la fatigue et l'excès de la frayeur; ils parlaient bas

pour ne point la troubler.

Chacun de nous procéda sans bruit à sa toilette, en se plongeant dans

l'eau de la mer.--Après quoi nous fîmes des cigarettes de pandanus en

attendant le soleil.

Le lever du jour fut calme et splendide; tous les fantômes de la nuit

s'étaient envolés; je m'éveillais de ces rêves sinistres avec une intime

sensation de bien-être physique.

Et bientôt, quand j'aperçus Tahiti, Papeete, la case de la reine, celle

de mon frère, au beau soleil du matin;--Moorea, non plus sombre et

fantastique, mais baignée de lumière, je vis combien j'aimais encore ce

pays, malgré ce vide qui venait de se faire pour moi, et ces liens du

sang qui n'existaient plus;--et je pris en courant le chemin de la

chère petite case où Rarahu m'attendait...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

.

XXV

... Le jour fixé par la petite princesse pour lâcher dans la campagne

les oiseaux chanteurs était arrivé.

Nous étions cinq personnes qui devions procéder à cette importante

opération, et, une voiture partie de chez la reine nous ayant déposés à

l'entrée des sentiers de Fataoua, nous nous enfonçâmes sous bois.

La petite Pomaré qu'on nous avait confiée marchait tout doucement entre

Rarahu et moi qui, tous deux, lui donnions la main; deux suivantes

venaient par derrière, portant sur un bâton la cage et ses précieux

habitants.

Ce fut dans un recoin délicieux du bois de Fataoua, loin de toute

habitation humaine, que l'enfant désira s'arrêter.

C'était le soir; le soleil déjà très bas ne pénétrait plus guère sous

l'épais couvert de la forêt; au-dessus de toute cette végétation, il y

avait encore les grands mornes qui jetaient sur nous leurs ombres. Une

lumière bleuâtre, qui descendait d'en haut comme dans les caves, tombait

à terre sur un tapis de fougères fines et exquises; sous les grands

arbres s'étalaient des citronniers tout blancs de fleurs.--On

entendait de loin dans l'air humide le bruit de la grande cascade;--

autrement, c'était toujours ce silence des bois de la Polynésie,--

sombre pays enchanté, auquel il semble qu'il manque la vie.

La petite-fille de Pomaré, grave et sérieuse, ouvrit elle-même la porte

aux oiseaux,--et puis nous nous retirâmes tous pour ne point troubler

ce départ.

Mais les petites bêtes avaient l'air peu disposées à prendre la volée.

Celle qui la première passa la tête à la porte,--une grosse linotte

sans queue,--parut examiner attentivement les lieux, et puis elle

rentra, effrayée de ce silence et de cet air solennel,--pour dire aux

autres sans doute: "Vous vous trouverez mal dans ce pays; le Créateur

n'y avait point mis d'oiseaux; ces ombrages ne sont pas faits pour

nous."

Il fallut les prendre tous à la main pour les décider à sortir, et quand

toute la bande fut dehors, sautillant de branche en branche d'un air

inquiet,--nous retournâmes sur nos pas.

Il faisait déjà presque nuit. Nous les entendîmes derrière nous jusqu'au

moment où nous fûmes hors des grands bois...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. .

XXVI

...Je ne puis exprimer l'effet étrange que me produisait Rarahu

lorsqu'elle me parlait anglais. Elle avait conscience de cette

impression, et n'employait ce langage que lorsqu'elle était sûre de ce

qu'elle allait dire, et désirait que j'en fusse particulièrement frappé.

Sa voix avait alors une douceur indéfinissable, un bizarre charme de

pénétration et de tristesse; il y avait des mots, des phrases qu'elle

prononçait bien;--et alors il semblait que ce fût une jeune fille de

ma race et de mon sang; il semblait que tout à coup cela nous rapprochât

l'un de l'autre, d'une manière mystérieuse et inattendue...

Elle voyait maintenant qu'il ne fallait plus songer à me garder auprès

d'elle, que ce projet d'autrefois était abandonné comme un rêve

d'enfant, que tout cela était bien impossible et bien fini pour jamais.

Nos jours étaient comptés.--Tout au plus parlais-je de revenir, et

encore, elle n'y croyait pas. En mon absence, je ne sais ce qu'avait

fait la pauvre petite; on ne lui avait pas connu d'amants européens,

c'était tout ce que j'avais désiré apprendre.--J'avais conservé au

moins sur son imagination une sorte de prestige que la séparation ne

m'avait pas enlevé, et qu'aucun autre que moi n'avait pu avoir; à mon

retour, tout l'amour que peut donner une petite fille passionnée de

seize ans, elle me l'avait prodigué sans mesure,--et pourtant, je le

voyais bien, en même temps que nos derniers jours s'envolaient, Rarahu

s'éloignait de moi; elle souriait toujours de son même sourire

tranquille, mais je sentais que son coeur se remplissait d'amertume, de

désenchantement, de sourde irritation, et de toutes les passions

effrénées des enfants sauvages.

Je l'aimais bien, mon Dieu, pourtant!

Quelle angoisse de la quitter, et de la quitter perdue...

--Oh! ma chère petite amie, lui disais-je, ô ma bien-aimée, tu seras

sage, après mon départ. Et moi, je reviendrai si Dieu le permet. Tu

crois en Dieu, toi aussi; prie, au moins,--et nous nous reverrons

encore dans l'éternité.

"Pars, toi aussi, lui disais-je à genoux; va, loin de cette ville de

Papeete; va vivre avec Tiahoui, ta petite amie, dans un district éloigné

où ne viennent pas les Européens;--tu te marieras comme elle, tu auras

une famille comme les femmes chrétiennes; avec de petits enfants qui

t'appartiendront et que tu garderas près de toi, tu seras heureuse...

Alors et toujours, ce même incompréhensible sourire paraissait sur ses

lèvres;--elle baissait la tête et ne répondait plus.--Et je

comprenais bien qu'après mon départ elle serait une des petites filles

les plus folles, et les plus perdues de Papeete.

Quelle angoisse c'était, mon Dieu, quand, silencieuse et distraite,--à

tout ce que je trouvais de suppliant et de passionné à lui dire,--elle

souriait de son même sourire de sombre insouciance, de doute et

d'ironie...

Y a-t-il une souffrance comparable à celle-là: aimer, et sentir qu'on ne

vous écoute plus?--que ce coeur qui vous appartenait se ferme, quoi

que vous fassiez?--que le côté sombre et inexplicable de sa nature

reprend sur lui sa force et ses droits?...

Et pourtant on aime de toute son âme cette âme qui vous échappe. Et

puis, la mort est là qui attend; elle va prendre bientôt ce corps adoré,

qui est la chair de votre chair. La mort sans résurrection, sans espoir,

--puisque celle-là même qui va mourir ne croit plus à rien de ce qui

sauve et fait revivre...

Si cette âme était tout à fait mauvaise et perdue, on en ferait le

sacrifice comme d'une chose impure... Mais, sentir qu'elle souffre,

savoir qu'elle a été douce, aimante, et pure!...--C'est comme un voile

de ténèbres qui l'enveloppe,--une mort anticipée qui l'étreint et qui

la glace. Peut-être ne serait-il pas impossible de la sauver encore,--

mais il faut partir, s'en aller pour toujours,--et le temps passe et

on ne peut rien!...

Alors ce sont des transports d'amour, d'amour et de larmes;--on veut

s'enivrer à la dernière heure de tout ce qui va vous être enlevé sans

retour,--et prendre encore, avant la fin qui va venir, tout ce qu'on

peut arracher à la vie de joies délirantes et de sensations

fiévreuses...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

.

XXVII

...Nous cheminions, Rarahu et moi, en nous donnant la main, sur la route

d'Apiré. C'était l'avant-veille du départ.

Il faisait une accablante chaleur d'orage.--L'air était chargé de

senteurs de goyaves mûres; toutes les plantes étaient énervées. De

jeunes cocotiers d'un jaune d'or dessinaient leurs palmes immobiles sur

un ciel noir et plombé; le morne de Fataoua montrait dans les nuages ses

cornes et ses dents; ces montagnes de basalte semblaient peser lourdes

et chaudes sur nos têtes, et oppresser nos pensées comme nos sens.

Deux femmes, qui paraissaient nous attendre au bord du chemin, se

levèrent à notre approche et s'avancèrent vers nous.

L'une qui était vieille, cassée, tatouée entraînait par la main l'autre,

qui était encore belle et jeune;--c'était Hapoto, et sa fille Taïmaha.

--Loti, dit humblement la vieille femme, pardonne à Taïmaha...

Taïmaha souriait de son éternel sourire en baissant les yeux comme un

enfant pris en faute, mais qui n'a pas conscience du mal qu'il a fait et

n'en éprouve aucun remords.

--Loti, dit Rarahu en anglais, Loti, pardonne-lui!

Je pardonnai à cette femme, et prit sa main qu'elle me tendait.--Il ne

nous est pas possible, à nous qui sommes nés sur l'autre face du monde,

de juger ou seulement de comprendre ces natures incomplètes, si

différentes des nôtres, chez qui le fond demeure mystérieux et sauvage,

et où l'on trouve pourtant, à certaines heures, tant de charme d'amour,

et d'exquise sensibilité.

Taïmaha avait à me remettre un objet bien précieux,--une relique

d'autrefois,--le pareo de Rouéri que, sur sa demande, je lui avais

confié.

Elle l'avait blanchi et réparé avec un soin extrême. Elle parut émue

cependant, et une larme trembla dans ses yeux quand elle me remit ce

souvenir--qui allait retourner avec moi là-bas, à Brightbury d'où je

l'avais emporté.

XXVIII

Dans une dernière visite que je fis à Pomaré, je lui recommandai Rarahu.

--... Et quand même, Loti, dit-elle, maintenant, qu'en ferais-tu?...

--Je reviendrai, répondis-je en hésitant.

--Loti!... ton frère aussi devait revenir!... Vous dites tous cela,

continua-t-elle lentement, comme repassant ses propres souvenirs.--

Quand vous quittez mon pays, vous dites tous cela.--Mais la terre

britannique (\_te funua piritania) est loin de la Polynésie; de tous ceux

que j'ai vus partir, il en est bien peu qui soient revenus...

"En tout cas, embrasse celle-ci, dit-elle en montrant sa petite-fille.-

-Car celle-ci, tu ne la retrouveras plus...

XXIX

Le soir, Rarahu et moi, nous étions assis sous la véranda de notre case;

on entendait partout dans l'herbe les bruits de cigales des soirs d'été.

--Les branches non émondées des orangers et des hibiscus donnaient à

notre demeure un air d'abandon et de ruine; nous étions à moitié cachés

sous leurs masses capricieuses et touffues.

--Rarahu, disais-je, ne veux-tu plus croire au Dieu de ton enfance,

qu'autrefois tu savais prier avec amour?

--Quand l'homme est mort, répondit lentement Rarahu, et enfoui sous la

terre, quelqu'un pourrait-il l'en faire sortir?

--Pourtant, dis-je encore, en me rattachant à certaines croyances

sombres qu'elle n'avait pas perdues,--pourtant tu as peur des

fantômes; tu sais bien qu'à cette heure même, autour de nous, dans ces

arbres, peut-être il y en a...

--Ah! oui, dit-elle avec un frisson,--après, il y a peut-être le

Toupapahou; après la mort, il y a le fantôme qui, quelque temps, paraît

encore, et rôde incertain dans les bois;--mais je pense que le

Toupapahou s'éteint aussi, quand, à la longue, il n'a plus de forme sous

la terre,--et qu'alors c'est la fin...

Je n'oublierai jamais cette voix fraîche d'enfant, prononçant dans sa

langue douce et singulière d'aussi sombres choses...

XXX

C'était le dernier jour...

Le soleil d'Océanie s'était levé aussi radieux qu'à l'ordinaire sur

"Tahiti la délicieuse";--ce que souffrent dans leur coeur les hommes

qui passent et disparaissent n'a rien de commun avec l'éternelle nature,

et n'entrave jamais ses fêtes inconscientes.

Depuis le matin nous étions debout tous deux, et bien empressés.--Les

préparatifs du départ apportent souvent une diversion heureuse à la

tristesse de ceux qui vont se quitter,--et ce cas était le nôtre...

Il nous fallait emballer le produit de toutes nos pêches, de toutes nos

expéditions sur les récifs; tous nos coquillages, tous nos madrépores

rares, qui, en mon absence, avaient séché sur l'herbe du jardin, et

ressemblaient maintenant à de grands lichens fins et compliqués plus

blancs que de la neige.

Rarahu déployait une activité extrême, et faisait beaucoup d'ouvrage, ce

qui n'est point habituel aux femmes tahitiennes; tout ce mouvement

trompait sa douleur.--Je sentais bien que son coeur se déchirait en me

voyant partir; je la retrouvais elle-même, et je reprenais un peu de

confiance et d'espoir...

Nous avions à emballer une quantité d'objets,--une foule de choses qui

eussent fait sourire beaucoup de gens: des branches des goyaviers

d'Apiré, des branches des arbres de notre jardin, des morceaux de

l'écorce des grands cocotiers qui ombrageaient notre case...

Plusieurs couronnes fanées de Rarahu,--toutes celles des derniers

jours,--faisaient aussi partie de mon bagage,--avec des gerbes de

fougères, et des gerbes de fleurs. Rarahu y ajoutait encore des touffes

de reva-reva, renfermées dans des boîtes de bois odorant, et de

délicates couronnes en paille de peïa, qu'elle avait fait tresser pour

moi.

Et tout cela emplissait des caisses en quantité, tout cela constituait

un train de départ énorme...

XXXI

Vers deux heures nous eûmes terminé ces grands préparatifs. Rarahu mit

sa plus belle tapa de mousseline blanche, plaça des gardénias dans ses

cheveux dénoués,--et nous sortîmes de chez nous.

Je voulais avant de partir revoir une dernière fois Faaa, les grands

cocotiers et les grandes plages de corail; je voulais jeter un coup

d'oeil dernier sur tous ces paysages tahitiens; je voulais revoir Apiré,

et me baigner encore avec ma petite amie dans le ruisseau de Fataoua; je

désirais dire adieu à une foule d'amis indigènes; je voulais voir tout

et tout le monde, je ne pouvais prendre mon parti de tout quitter... Et

l'heure passait, et nous ne savions plus auquel courir...

Ceux-là seuls qui ont dû abandonner pour toujours des lieux et des êtres

chéris peuvent comprendre cette agitation du départ, et cette tristesse

inquiète, qui oppresse comme une souffrance physique...

Il était déjà tard quand nous arrivâmes à Apiré, au ruisseau de Fataoua.

Mais tout était encore là comme dans le bon vieux temps; au bord de

l'eau, la société était nombreuse et choisie; il y avait toujours

Tétouara la négresse, qui trônait au milieu de sa cour, et une foule de

jeunes femmes qui plongeaient et nageaient comme des poissons, avec la

plus insouciante gaîté du monde.

Nous passâmes tous deux, nous donnant la main comme autrefois, et disant

doucement bonjour de droite et de gauche à tous ces visages connus et

amis. A notre approche les éclats de rire avaient cessé; la petite

figure douce et profondément sérieuse de Rarahu, sa robe blanche

traînante comme celle d'une mariée, son regard triste avaient imposé le

silence...

Les Tahitiens comprennent tous les sentiments du coeur et respectent la

douleur. On savait que Rarahu était la \_petite femme de Loti\_; on savait

que le sentiment qui nous unissait n'était point une chose banale et

ordinaire;--on savait surtout qu'on nous voyait pour la dernière fois.

Nous tournâmes à droite, par un étroit sentier bien connu.--A quelques

pas plus loin, sous l'ombrage triste des goyaviers, était ce bassin plus

isolé où s'était passée l'enfance de Rarahu, et qu'autrefois nous

considérions un peu comme notre propriété particulière.

Nous trouvâmes là deux jeunes filles inconnues, très belles, malgré la

dureté farouche de leurs traits: elles étaient vêtues, l'une de rose,

l'autre de vert tendre; leurs cheveux aussi noirs que la nuit étaient

crêpés comme ceux des femmes de Nuka-Hiva, dont elles avaient aussi

l'expression de sauvage ironie.

Assises sur des pierres, au milieu du ruisseau, les pieds baignant dans

l'eau vive, elles chantaient d'une voix rauque un air de l'archipel des

Marquises.

Elles se sauvèrent en nous voyant paraître, et, comme nous l'avions

désiré, nous restâmes seuls.

XXXII

Nous n'étions pas revenus là depuis le retour du \_Rendeer\_ à Tahiti.--

En nous retrouvant dans ce petit recoin qui jadis était à nous, nous

éprouvâmes une émotion vive,--et aussi une sensation délicieuse,

qu'aucun autre lieu au monde n'eût été capable de nous causer.

Tout était bien resté tel qu'autrefois, dans cet endroit où l'air avait

toujours la fraîcheur de l'eau courante; nous connaissions là toutes les

pierres, toutes les branches,--tout, jusqu'aux moindres mousses.--

Rien n'avait changé; c'étaient bien ces mêmes herbes et cette même

odeur,--mélangée de plantes aromatiques et de goyaves mûres.

Nous suspendîmes nos vêtements aux branches,--et puis nous nous

assîmes dans l'eau, savourant le plaisir de nous retrouver encore, et

pour la dernière fois, en pareo, au baisser du soleil, dans le ruisseau

de Fataoua.

Cette eau, claire, délicieuse, arrivait de l'Oroena par la grande

cascade.--Le ruisseau courait sur de grosses pierres luisantes, entre

lesquelles sortaient les troncs frêles des goyaviers.--Les branches de

ces arbustes se penchaient en voûte au-dessus de nos têtes, et

dessinaient sur ce miroir légèrement agité les mille découpures de leur

feuillage.--Les fruits mûrs tombaient dans l'eau; le ruisseau en

roulait; son lit était semé de goyaves, d'oranges et de citrons.

Nous ne disions rien tous deux;--assis près l'un de l'autre, nous

devinions mutuellement nos pensées tristes, sans avoir besoin de

troubler ce silence pour nous les communiquer.

Les frêles poissons et les tout petits lézards bleus se promenaient

aussi tranquillement que s'il n'y eût eu là aucun être humain; nous

étions tellement immobiles, que les \_varos\_, si craintifs, sortaient des

pierres et circulaient autour de nous.

Le soleil qui baissait déjà,--le dernier soleil de mon dernier soir

d'Océanie,--éclairait certaines branches de lueurs chaudes et dorées;

j'admirais toutes ces choses pour la dernière fois. Les sensitives

commençaient à replier pour la nuit leurs feuilles délicates;--les

mimosas légers, les goyaviers noirs, avaient déjà pris leurs teintes du

soir,--et ce soir était le dernier,--et demain, au lever du soleil,

j'allais partir pour toujours... Tout ce pays et ma petite amie bien-

aimée allaient disparaître, comme s'évanouit le décor de l'acte qui

vient de finir...

Celui-là était un acte de féerie au milieu de ma vie,--mais il était

fini sans retour!... Finis les rêves, les émotions douces, enivrantes,

ou poignantes de tristesse,--tout était fini, était mort...

Et je regardai Rarahu dont je tenais la main dans les miennes... De

grosses larmes coulaient sur ses joues; des larmes silencieuses, qui

tombaient pressées, comme d'un vase trop plein...

--Loti, dit-elle, je suis à toi... je suis ta petite femme, n'est-ce

pas?... N'aie pas peur, je crois en Dieu; je prie, et je prierai... Va,

tout ce que tu m'as demandé, je le ferai... Demain je quitterai Papeete

en même temps que toi, et on ne m'y reverra plus... J'irai vivre avec

Tiahoui, je n'aurai point d'autre époux, et, jusqu'à ce que je meure, je

prierai pour toi...

Alors les sanglots coupèrent les paroles de Rarahu, qui passa ses deux

bras autour de moi et appuya sa tête sur mes genoux... Je pleurai aussi,

mais des larmes douces;--j'avais retrouvé ma petite amie, elle était

brisée, elle était sauvée. Je pouvais la quitter maintenant, puisque nos

destinées nous séparaient d'une manière irrévocable et fatale; ce départ

aurait moins d'amertume, moins d'angoisse déchirante; je pouvais m'en

aller au moins avec d'incertaines mais consolantes pensées de retour,--

peut-être aussi avec de vagues espérances dans l'éternité!. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

XXXIII

Le soir il y avait grand bal chez Pomaré, bal d'adieu offert aux

officiers du \_Rendeer\_.--On devait danser jusqu'à l'heure de

l'appareillage, que "l'amiral à cheveux blancs" avait fixé pour le lever

du jour.

Et Rarahu et moi, nous avions décidé d'y assister.

Il y avait énormément de monde à ce bal, pour un bal de Papeete; toutes

les Tahitiennes de la cour, quelques femmes européennes, tout ce

qu'avait pu fournir le personnel de la colonie, et puis tous les

officiers du \_Rendeer\_, et tous les fonctionnaires français.

Rarahu naturellement n'était point admise dans le salon de la fête;

mais, pendant que la foule dansait fiévreusement la \_upa-upa\_ dans les

jardins, elle et quelques autres jeunes femmes dans une situation

semblable, privilégiées de la reine, avaient été invitées à prendre

place sous la véranda, sur une banquette d'où elles pouvaient, tout

aussi bien qu'à l'intérieur, voir et être vues.--Et avec le laisser-

aller tahitien, on trouvait tout naturel que je vinsse souvent

m'accouder à la fenêtre, pour causer avec ma petite amie.

En dansant je rencontrais constamment son regard grave; elle était

éclairée comme une vision, par la lueur rouge des lampes, mêlée aux

rayons bleus de la lune; sa robe blanche et son collier de perles

brillaient sur le fond sombre du dehors.

Vers minuit, la reine m'appela d'un signe.--On emportait sa petite-

fille malade qui avait exigé qu'on l'habillât pour ce bal.--La petite

Pomaré avait voulu me dire adieu avant de se laisser endormir.

Malgré tout, ce bal était triste; les officiers du \_Rendeer\_, qui

étaient en majorité, y jetaient une impression de départ et de

séparation contre laquelle on ne pouvait réagir.--Il y avait là de

jeunes hommes, qui allaient dire adieu à leurs maîtresses, à leur vie de

nonchalance et de plaisir; il y avait de vieux marins aussi, qui deux ou

trois fois dans le courant de leur existence étaient venus à Tahiti, qui

savaient que maintenant leur carrière était finie, et dont le coeur se

serrait en songeant qu'ils ne reviendraient plus...

La princesse Ariitéa vint à moi, plus animée que de coutume, et parlant

plus vite:

--La reine vous prie, Loti, dit-elle, de vous mettre au piano; de jouer

la valse la plus bruyante que vous pourrez, de la jouer très vite; de la

continuer sans interruption par une autre danse,--et puis encore par

une troisième,--afin de ranimer un peu ce bal qui a l'air de mourir.

Je jouai avec fièvre, en m'étourdissant moi-même, tout ce que je trouvai

au hasard sur le piano.--Je réussis pour une heure à ranimer le bal;

mais c'était une animation factice,--et je ne pouvais pas plus

longtemps la soutenir.

XXXIV

Vers trois heures du matin, quand le salon fut vide, j'étais encore au

piano, jouant je ne sais quels airs insensés, accompagnés dans le

lointain par la \_upa-upa\_ qui râlait au dehors.

J'étais seul avec la vieille reine, qui était restée pensive et immobile

dans son grand fauteuil doré.--Elle avait l'air d'une idole incorrecte

et sombre, parée avec un luxe encore sauvage.

Le salon de Pomaré avait cet aspect triste des fins de bal; un grand

désordre, une grande salle vide; des bougies s'éteignant dans les

torchères, tourmentées par le vent de la nuit.

La reine se leva péniblement, dans les plis de sa robe de velours

cramoisi.--Elle vit Rarahu qui se tenait près de la porte, debout et

silencieuse.--Elle comprit et lui fit signe d'entrer.

Rarahu entra... timide, les yeux baissés, et s'approcha de la reine.--

Apparaissant après ce bal, dans cette salle déserte, dans ce silence,

avec sa longue traîne de mousseline blanche, ses pieds nus, ses longs

cheveux flottants, sa couronne de gardénias blancs,--et ses yeux

agrandis par les larmes,--elle avait l'air d'une willi, d'une vision

délicieuse de la nuit.

--Tu as à me parler, Loti, sans doute; tu veux me demander de veiller

sur elle, dit la vieille reine avec bienveillance. Mais c'est elle, je

le crains, qui ne le voudra pas...

--Madame, répondis-je, elle va partir demain pour Papéuriri, demander

l'hospitalité à Tiahoui son amie.--Là-bas comme ici, je vous supplie

de ne pas l'abandonner. On ne la reverra plus à Papeete.

--Ah!... dit la reine, de sa grosse voix étonnée, et visiblement

émue... C'est bien, cela, mon enfant; c'est bien... à Papeete tu aurais

été bien vite une petite fille perdue...

Nous pleurions tous les deux, ou pour mieux dire, tous les trois: la

vieille reine nous tenait les mains, et ses yeux d'ordinaire si durs se

mouillaient de larmes.

--Eh bien, mon enfant, dit-elle, il ne faut pas différer ce départ.--

Si tes préparatifs, comme je le pense, ne sont pas longs à faire, veux-

tu partir ce matin même, un peu après le soleil, vers sept heures, dans

la voiture qui emmènera ma belle-fille Moé? Moé s'en va à Atimaono,

prendre le navire qui doit la conduire dans sa possession de Raïatéa.--

Vous coucherez la nuit prochaine à Maraa, et demain matin vous serez à

Papéuriri, où, en passant, la voiture te déposera.

Rarahu sourit à travers ses larmes, à cette idée qui lui causait une

joie d'enfant, de partir avec la jeune reine de Raïatéa.

Il y avait entre Rarahu et Moé une affinité mystérieuse;--étrangement

malheureuses toutes deux, et brisées, elles avaient le même caractère,

les mêmes allures et le même genre de charme.

Rarahu répondit qu'elle serait prête.--La pauvre petite en effet

n'avait guère à emporter que quelques robes de mousseline de diverses

couleurs,--et son fidèle vieux chat gris...

Et nous prîmes congé de Pomaré, en serrant avec effusion et de tout

notre coeur ses vieilles mains royales.--La princesse Ariitéa, qui

avait reparu dans le salon, vint en tenue de bal nous accompagner

jusqu'à la porte du jardin; elle disait à Rarahu pour la consoler des

choses aussi douces que si elle eût été sa soeur... Et pour la dernière

fois nous descendîmes à la plage...

XXXV

Il faisait nuit close encore.

Au bord de la mer, des groupes nombreux stationnaient; toutes les filles

de la cour, dans leurs toilettes de la veille au soir, avaient suivi les

officiers du \_Rendeer\_.--Si on n'eût entendu quelques jeunes femmes

pleurer, on eût dit plutôt une fête qu'un départ.

Et ce fut là que, un peu avant le jour, j'embrassai pour la dernière

fois ma petite amie.

En même temps que le \_Rendeer\_ quittait l'île délicieuse, la voiture qui

emportait Rarahu et Moé quittait Papeete,--et longtemps Rarahu put

voir, par les échappées des cocotiers, à travers les rideaux de verdure,

--le \_Rendeer\_ s'éloigner sur l'immensité bleue. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . .

QUATRIÈME PARTIE

\_"Aue! Aue! a munaiho te tiaré iti tarona menehenehe!... "Aue! Aue! i

teienei ra, na maheahea!..." (Hélas! Hélas! autrefois elle était jolie,

la petite fleur d'arum!... Hélas! Hélas! maintenant elle est fanée!...)

(RARAHU)\_

I

Quelques jours plus tard, le \_Rendeer\_, poursuivant sa route à travers

le Pacifique, passa en vue des mornes de Rapa, la plus australe des îles

polynésiennes. Et puis cette dernière terre des Maoris disparut elle-

même de notre grand horizon monotone,--et ce fut fini de l'Océanie.

Après avoir relâche au Chili, nous sortîmes du Grand Océan par le

détroit de Magellan, pour rentrer en Europe par la Plata, le Brésil et

les Açores.

II

Un triste matin de mars, au lever incertain d'un jour brumeux, je revins

à Brightbury, frapper à la porte de ma maison chérie... On ne

m'attendait pas encore.

Je tombai dans les bras de ma vieille mère, qui tremblait d'émotion et

de surprise.--Le bonheur et l'étonnement furent grands de me revoir.

Après les premiers moments, une impression de tristesse succède à la

joie; un serrement de coeur se mêle au charme du retour: des années ont

passé depuis le départ; on regarde ceux que l'on chérit: le temps a

laissé sur eux ses traces,--on les trouve vieillis... Heureux encore,

s'il n'y a point de place vide au foyer!...

C'est triste une matinée d'hiver dans nos climats du Nord,--surtout

quand on a la tête toute remplie des images ensoleillées des tropiques.

C'est triste, le jour pâle, le ciel morne et sans rayons,--le froid

qu'on avait oublié,--les vieux arbres sans feuilles,--les tilleuls

humides et moussus,--et le lierre sur les pierres grises.

Pourtant, qu'on est bien au foyer!--quelle joie de les revoir tous, y

compris les vieux serviteurs qui ont veillé sur votre enfance; de

retrouver les douces coutumes oubliées, les bonnes soirées d'hiver

d'autrefois, et comme, au coin du feu, l'Océanie semble un rêve

singulier!...

Le matin où je revins à Brightbury frapper à la porte de ma maison,

j'encombrais la rue de bagages, de colis et de caisses énormes.

Tout ce déballage est une des distractions du retour. Les armes

sauvages, les dieux maoris, les coiffures de chefs polynésiens, les

coquilles et les madrépores, faisaient bizarre figure, en revoyant la

lumière dans ma vieille maison, sous le ciel britannique. J'éprouvai

surtout une émotion vive, en déballant les plantes séchées, les

couronnes fanées, qui avaient conservé leur odeur exotique, et

embaumaient ma chambre d'un parfum d'Océanie.

III

Quelques jours après mon retour on me remit une lettre couverte de

timbres américains qui m'arrivait par la voie d'Overland.--L'adresse

était mise de la main de mon ami Georges T., de Papeete, que les

Tahitiens appelaient Tatehau.

Sous l'enveloppe je trouvai deux pages de la grosse écriture enfantine

et appliquée de Rarahu, qui m'envoyait son cri de douleur à travers les

mers.

\_RARAHU A LOTI

Papéuriri, le 15 janvier 1874.

Cher ami, ô mon petit Loti, ô mon petit époux chéri, ô toi ma seule

pensée à Tahiti, je te salue par le vrai Dieux. Cette lettre te dira ma

tristesse pour toi.

Depuis le jour où tu es parti, rien ne donne la mesure de ma douleur.

Jamais ma pensée ne t'oublie depuis ton départ. O mon ami chéri, voici

ma parole: ne pense pas que je me marierai; comment me marierais-je,

puisque c'est toi qui es mon époux. Reviens pour que nous restions

ensemble dans mon pays de Bora-Bora, pour que nous nous installions dans

mon pays de Bora-Bora--Ne reste pas si longtemps dans ton pays, et

sois-moi fidèle.

Voici encore une parole: reviens à Bora-Bora; peu importe que tu n'aies

pas de richesses, je ne demande pas beaucoup, ne t'occupe pas de cela,

et reviens à Tahiti.

Ah! quel contentement d'être ensemble, Ah! quelle joie de mon coeur

d'être réunie de nouveau à toi, ma pensée, et mon amour de chaque jour.

Ah! cette pensée chérie que tu sois mon époux. Ah! combien je désire ton

corps pour manger beaucoup de toi!...

Voici une parole sur mon séjour à Papéuriri: je suis sage, je reste bien

tranquille. Je me repose bien chez Tiahoui-femme, elle ne cesse d'être

bonne pour moi--ô mon petit ami (et mon grand chagrin) je te fais

savoir en finissant cette lettre, jamais maintenant je suis bien, je

suis retombée dans ce mal que tu savais sur moi cesser, ce même mal, pas

un autre; et cette maladie, je la supporte avec patience, parce que tu

m'as oubliée; si tu étais près de moi, tu me soulagerais un peu...

Et maintenant, la Tiahoui et les siens te rappellent leur amitié pour

toi, et ses parents aussi et moi aussi; jamais tu ne seras oublié des

hommes de mon pays...

J'ai fini mon discours, je te salue, mon petit époux chéri.

Je te salue ô mon Loti, De Rarahu ta petite épouse,

RARAHU\_

\_J'ai donné cette lettre à Tatehau oeil-de-rat, je ne sais pas bien le

nom de l'endroit où je dois t'écrire.

Je te salue, mon ami chéri,

RARAHU.\_

IV

NOTE DE PLUMKETT

Loti écrivit à Rarahu une longue lettre, dans laquelle il exprimait en

langue tahitienne son grand amour pour sa petite amie.--Il racontait,

d'une manière intelligible pour elle, au moyen d'expression et d'images

particulières, sa traversée de six mois sur le \_Rendeer\_; la tempête du

cap Horn, qui avait mis son navire en danger, et lui avait enlevé

beaucoup de ses caisses remplies de souvenirs d'Océanie.--Et puis il

lui parlait de son retour au foyer, de son pays et de sa mère,--et lui

disait que, malgré ces douces choses, il rêvait de revenir encore dans

le Grand-Océan, pour y retrouver son île bien-aimée et sa petite épouse

sauvage.

V

RARAHU A LOTI (\_Un an après\_.)

\_Papeete, le 3 décembre 1874.

O mon petit ami chéri, ô mon cher objet de ma peine, je te salue par le

vrai Dieu.

Je suis bien péniblement étonnée de ne pas recevoir de lettre de toi,

parce que voilà cinq fois que je t'ai écrit, et jamais un mot de toi ne

m'est encore parvenu.

Peut-être arrive-t-il que tu ne te souviens plus de moi, voici je vois

que mes lettres t'ont été envoyées, jamais tu ne m'en as informée.

Cher objet de ma peine, pourquoi m'oublies-tu?

Jamais maintenant je ne serai bien, la maladie, la douleur... Mais si tu

m'écrivais un peu, cela réchaufferait mon coeur, mais jamais tu ne

penses à cela.

Mais quant à moi, mon amour pour toi reste le même, et aussi mes larmes

pour toi; comme s'il restait dans ton coeur un peu d'amour pour moi,

toi-même tu penserais à moi.

Si j'avais pu aller au loin vers toi, je serais partie, mais mon projet

eût été inexécutable...

--Voici une parole concernant Papeete:

Il y a eu grande fête à Papeete le mois passé, pour la petite-fille de

la reine.

Et c'était très beau, et les femmes ont dansé jusqu'au matin.--Et j'y

étais aussi; j'avais sur la tête une couronne de plume d'oiseau,--mais

mon coeur était bien triste...

Et maintenant, la reine Pomaré et les siens. Et sa petite-fille Pomaré,

et Ariitéa, te disent: ia ora na. Jamais rien de nouveau à Tahiti,

excepté que, le Ariifaite le mari de la reine, est mort aux six mois

d'août...

Jamais plus ne sera satisfait mon grand amour pour toi, mon époux!...

Hélas! Hélas! la petite fleur d'arum est aussi fanée maintenant!...

Avant de devenir ainsi, la petite fleur d'arum était jolie!...

Maintenant elle est fanée, elle n'est plus jolie!...

Si j'avais l'aile de l'oiseau, je partirais au loin sur le sommet de

Paea, pour que personne ne me puisse plus voir...

Hélas! Hélas! ô mon époux chéri, ô mon ami tendrement aimé!...

Hélas! Hélas! mon ami chéri!...

J'ai fini de te parler. Je te salue par le vrai Dieu.

RARAHU.\_

VI

JOURNAL DE LOTI

Londres, 20 janvier 1875.

Je passais à neuf heures du soir dans Regent Street.--La nuit était

froide et brumeuse;--des milliers de becs de gaz éclairaient la

fourmilière humaine, la foule noire et mouillée.

Derrière moi une voix cria: \_Ia ora na, Loti!\_

Je me retournai bien surpris, et reconnus mon ami Georges T.,--celui

que les Tahitiens appelaient Tatehau, et que j'avais laissé à Papeete,

où il avait résolu de finir ses jours.

VII

Quand nous fûmes confortablement assis au coin du feu, nous nous mîmes à

causer de l'île délicieuse.

--Rarahu... dit-il avec un certain embarras,--oui, elle était, je

crois, bien portante quand j'ai quitté le pays; il est probable même que

si j'avais pris congé d'elle, elle m'aurait donné des commissions pour

vous.

"Comme vous le savez, elle avait quitté Papeete en même temps que vous-

mêmes, et on disait dans le pays: Loti et Rarahu n'ont pas pu se

séparer; ils sont partis ensemble pour l'Europe.

"Je savais seul qu'elle était chez son amie Tiahoui, moi qui recevais de

Papéuriri ses lettres, avec cette aimable suscription: \_à Tatehau Oeil-

de-rat, pour remettre à Loti.\_

"Lorsqu'elle reparut à Papeete, six ou huit mois après, elle était plus

jolie que jamais; elle était plus femme aussi, et plus formée.--Sa

grande tristesse lui donnait un charme de plus; elle avait la grâce

d'une élégie.

"Elle devint la maîtresse d'un jeune officier français, qui eut pour

elle une passion qui n'était pas ordinaire.--Il était jaloux même de

votre souvenir. (On l'appelait encore: \_la petite femme de Loti.\_)--Il

lui avait fait le serment de l'emmener en France avec lui.

"cela dura deux ou trois mois, pendant lesquels elle fut la plus

élégante et la plus remarquée des femmes de Papeete.

"Au bout de ce temps-là, il se produisit chez la reine un événement

depuis longtemps prévu: la petite Pomaré V s'éteignit une belle nuit,--

peu de jours après une grande fête qu'on avait donnée pour la distraire,

et dont elle avait elle-même arrêté le programme.

"La vieille reine, par parenthèse, fut tellement accablée par cette

dernière et suprême douleur, que sans doute elle n'y survivra guère (1).

Elle s'est retirée pour le moment dans une case isolée, bâtie auprès du

tombeau de sa petite-fille, et ne veut plus voir âme qui vive.

\_(1) La reine Pomaré est morte en 1877, laissant le trône à son second

fils Ariiaue. Elle avait survécu environ deux ans à sa petite-fille.--

On peut considérer qu'à dater de ce jour commence la fin de Tahiti, au

point de vue des coutumes, de la couleur locale, du charme et de

l'étrangeté.\_

"Rarahu observa dans cette circonstance la même coutume que les

suivantes de la cour; en signe de deuil, elle fit couper tout ras ses

admirables cheveux noirs.

"La reine lui en sut gré, mais ce fut le sujet d'une querelle entre elle

et son amant,--et comme elle ne l'aimait guère, elle profita de

l'occasion pour le quitter.

"Je voudrais pouvoir vous dire qu'elle est retournée à Papéuriri auprès

de son amie.--Mais, malheureusement, la pauvre petite est restée à

Papeete, où je crois qu'elle mène aujourd'hui une vie absolument

déréglée et folle.

VIII

NOTE DE PLUMKETT

A partir de cette époque on ne trouve plus que de loin en loin dans le

journal de Loti quelques traces de souvenirs conservés au fond de son

coeur pour la lointaine Polynésie;--dans sa mémoire, l'image de Rarahu

s'éloigne et s'efface.

Ces fragments sont mêlés aux aventures d'une vie enfiévrée et légèrement

excentrique, qui se déroulent un peu partout,--en Afrique

principalement,--et plus tard en Italie.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE LOTI

Sierra-Leone, mars 1875.

O ma bien-aimée petite amie, nous retrouverons-nous jamais là-bas--

dans notre chère île,--assis le soir sur les plages de corail?.... . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Bobdiara (Sénégambie), octobre 1875.

C'est la saison des grandes pluies, \_là-bas\_,--la saison où la terre

est couverte de fleurs roses, semblables à nos perce-neige d'Angleterre;

les mousses sont humides, les forêts pleines d'eau.

Le soleil se couche ici, terne et sanglant, sur les solitudes de sable.

Il est trois heures du matin \_là-bas\_, il fait nuit noire, les

toupapahous rôdent dans les bois...

Deux années ont passé déjà sur ces souvenirs, et j'aime ce pays comme

aux premiers jours:--l'impression persiste comme celle de Brightbury,

celle de la patrie,--quand tant d'autres se sont effacées depuis.

Au pied des grands arbres, ma case enfouie dans la verdure,--et ma

petite amie sauvage!... Mon Dieu, ne les reverrai-je jamais,-

n'entendrai-je plus jamais le vivo plaintif, le soir, sous les cocotiers

des plages?.... . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . .

Southampton, mars 1876. (Journal de Loti)

... Tahiti, Bora-Bora, l'Océanie,--que c'est loin tout cela, mon Dieu!

Y reviendrai-je jamais, et qu'y trouverai-je à présent,--sinon les

désenchantements amers, et les regrets poignants du passé?... Je pleure,

en songeant au charme perdu de ces premières années,--à ce charme

qu'aucune puissance ne peut plus me rendre,--à tout cela que je n'ai

même pas le pouvoir de fixer sur mon papier, et qui déjà s'obscurcit et

s'efface dans mon souvenir.

Hélas! où est-elle notre vie tahitienne,--les fêtes de la reine,--

les \_himéné\_ au clair de lune?--Rarahu, Ariitéa, Taïmaha, où sont-

elles toutes?... La terrible nuit de Moorea, toutes mes émotions, tous

mes rêves d'autrefois, où est-ce tout cela?... Où est ce bien-aimé frère

John, qui partageait avec moi ces premières impressions de jeunesse

vibrantes, étranges, enchanteresses?...

Ces parfums ambrés des gardénias, ce bruit du grand vent sur les récifs

de corail,--cette ombre mystérieuse, et ces voix rauques qui parlaient

la nuit, ce grand vent qui passait partout dans l'obscurité... Où est

tout le charme indéfinissable de ce pays, toute la fraîcheur de nos

impressions partagées, de nos joies à deux?...

Hélas, il y a pour moi comme un attrait navrant à repasser ces

souvenirs, que le temps emporte, quand par hasard quelque chose les

éveille,--une page écrite là-bas,--une plante sèche, un reva-reva,

un parfum tahitien gardé encore par de pauvres couronnes de fleurs qui

s'en vont en poussière,--ou un mot de cette langue triste et douce, la

langue de \_là-bas\_ que déjà j'oublie.

Ici, à Southampton, vie d'escadre, vie de restaurants et d'estaminets,

logis de hasard, camarades de hasard;--on se réunit on ne sait

pourquoi, on s'étourdit comme on peut...

J'ai bien changé depuis deux années, et je ne me reconnais plus quand je

regarde en arrière.--A corps perdu je me suis jeté dans une vie de

plaisirs; c'est là, il me semble, la seule façon logique de prendre une

existence que je n'avais pas demandée,--et dont le but et la fin sont

pour moi des problèmes insolubles.... . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

IX

Ile de Malte, 2 mai 1876.

Nous étions une quarantaine d'officiers de la marine de S.M. Britannique

réunis dans un café de la Valette, à l'île de Malte.

Notre escadre faisait une courte halte dans ce port, en se rendant dans

le Levant où on venait de massacrer les consuls de France et

d'Allemagne, et où de graves événements semblaient se préparer.

J'avais rencontré dans cette foule un officier qui, lui aussi, avait

vécu en Océanie,--et nous nous étions isolés pour causer ensemble de

nos souvenirs tahitiens.

X

--Vous parliez de la petite Rarahu de Bora-Bora, dit en se rapprochant

de nous le lieutenant Benson, qui avait vu Tahiti depuis nous deux.

"Elle était tombée bien bas, les derniers temps,--mais c'était une

singulière petite fille.

"Toujours des couronnes de fleurs fraîches sur une figure de petite

morte. Elle n'avait plus de gîte à la fin, et traînait avec elle un

vieux chat infirme qui portait des boucles d'oreilles et qu'elle aimait

tendrement. Ce chat la suivait partout avec des miaulements lamentables.

"Elle allait souvent se coucher chez la reine qui malgré tout avait

conservé pour elle une pitié et une bienveillance extrêmes.

"Tous les matelots du \_Sea-Mew\_ l'aimaient beaucoup bien qu'elle fût

devenue décharnée.--Elle,--elle les voulait tous, tous ceux qui

étaient un peu beaux.

"Elle se mourait de la poitrine, et comme elle s'était mise à boire de

l'eau-de-vie, son mal allait très vite.

"Un beau jour--(c'était en novembre 1875, elle pouvait avoir dix-huit

ans)--on apprit qu'elle était partie, avec son chat infirme, pour son

île de Bora-Bora, où elle s'en était allée mourir, et où, paraît-il,

elle ne vécut que quelques jours.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

XI

Je sentis qu'un froid mortel me montait au coeur. Une voile passa devant

mes yeux...

Ma pauvre petite amie sauvage!... Souvent en m'éveillant la nuit je la

revoyais encore;--malgré tout, je retrouvais son image, avec je ne

sais quelle douceur triste, quelle espérance vague, avec je ne sais

quelles idées de pardon et de rédemption,--et tout était fini dans la

fange, dans l'abîme de l'éternel néant!...

Je sentis qu'un froid mortel me montait au coeur.--Un voile passa

devant mes yeux... Et je restai là, impassible,--et nous continuâmes à

causer de nos souvenirs d'Océanie.

Et moi aussi, à la lumière gaie des lampes reflétée par les glaces, au

bruit joyeux des conversations, des rires, des toasts britanniques et

des verres entrechoqués,--je participais au concert général des

banalités et des inepties; comme eux, je disais d'un ton dégagé:

--C'est un beau pays que l'Océanie;--de belles créatures, les

Tahitiennes;--pas de régularité grecque dans les traits, mais une

beauté originale qui plaît plus encore, et des formes antiques... Au

fond, des femmes incomplètes qu'on aime à l'égal des beaux fruits, de

l'eau fraîche et des belles fleurs.

"J'ai vu Tahiti trop délicieuse et trop étrange, à travers le prisme

enchanteur de mon extrême jeunesse... En somme, un charmant pays quand

on a vingt ans; mais s'en lasse vite, et le mieux est peut-être de ne

pas y revenir à trente.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . .

XII

...Mais la nuit, quand je me retrouvai seul dans le silence et

l'obscurité, un rêve sombre s'appesantit sur moi, une vision sinistre

qui ne venait ni de la veille ni du sommeil,--un de ces fantômes qui

replient leurs ailes de chauves-souris au chevet des malades, ou

viennent s'asseoir sur les poitrines haletantes des criminels. . . . . .

. . . . . . . . . . . . . .

NATUAEA

(\_Vision confuse de la nuit.)

...Là-bas, \_en dessous\_, bien loin de l'Europe... le grand morne de

Bora-Bora dressait sa silhouette effrayante, dans le ciel gris et

crépusculaire des rêves...

... J'arrivais, porté par un navire noir, qui glissait sans bruit sur la

mer inerte, qu'aucun vent ne poussait et qui marchait toujours... Tout

près, tout près de la terre, sous des masses noires qui semblaient de

grands arbres, le navire toucha la plage de corail et s'arrêta... Il

faisait nuit, et je restai là immobile, attendant le jour,--les yeux

fixés sur la terre, avec une indéfinissable horreur.

... Enfin le soleil se leva, un large soleil si pâle, si pâle, qu'on eût

dit un signe du ciel annonçant aux hommes la consommation des temps, un

sinistre météore précurseur du chaos final, un grand soleil mort...

Bora-Bora s'éclaira de lueurs blêmes; alors je distinguai des formes

humaines assises qui semblaient m'attendre, et je descendis sur la

plage...

Parmi les troncs des cocotiers, sous la haute et triste colonnade grise,

des femmes étaient accroupies par terre la tête dans leurs mains comme

pour les veillées funèbres; elles semblaient être là depuis un temps

indéfini... Leurs longs cheveux les couvraient presque entièrement,

elles étaient immobiles; leurs yeux étaient fermés, mais, à travers

leurs paupières transparentes, je distinguais leurs prunelles fixées sur

moi...

Au milieu d'elles, une forme humaine, blanche et rigide, étendue sur un

lit de pandanus...

Je m'approchai de ce fantôme endormi, je me penchai sur le visage

mort... Rarahu se mit à rire...

A ce rire de fantôme le soleil s'éteignit dans le ciel, et je me

retrouvai dans l'obscurité.

Alors un grand souffle terrible passa dans l'atmosphère, et je perçus

confusément des choses horribles: les grands cocotiers se tordant sous

l'effort de brises mystérieuses,--des spectres tatoués accroupis à

leur ombre,--les cimetières maoris et la terre de là-bas qui rougit

les ossements,--d'étranges bruits de la mer et du corail, les crabes

bleus, amis des cadavres, grouillant dans l'obscurité,--et au milieu

d'eux, Rarahu étendue, son corps d'enfant enveloppé dans ses longs

cheveux noirs,--Rarahu les yeux vides, et riant du rire éternel, du

rire figé des Toupapahous...

\_"O mon cher petit ami, ô ma fleur parfumée du soir! mon mal est grand

dans mon coeur de ne plus te voir! ô mon étoile du matin, mes yeux se

fondent dans les pleurs de ce que tu ne reviens plus!...

"Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chrétienne.

"Ta petite amie,

RARAHU."\_

FIN